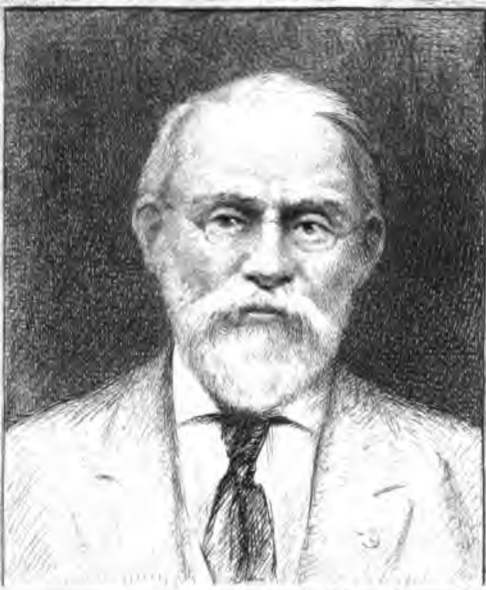


HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS *jusqu'à nos jours;*

Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME III. Ire PARTIE.

A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Ticquetonne, la seconde porte cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, au Temple du Goût. }

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.

PREMIÈRE PARTIE du troisième Volume.

LA Comédie est l'imitation des mœurs mise en action, & cette action a pour base les défauts qui ne sont ni assez affligeans pour exciter la compassion, ni assez révoltans pour donner de la haîne, ni assez dangereux pour inspirer de l'effroi. Ces défauts font rire ou sourire, selon la manière dont elle les présente, & voilà ses moyens; le spectateur à qui elle en offre le tableau, s'en amuse & se cor-

rige, voilà sa fin, *castigat ridendo mores*, & peut-être en cela est-elle préférable à la Tragédie qui malgré la sublimité de sa morale, ne produit pas sur nous une impression aussi forte que la crainte d'un ridicule; autant on aime à s'en amuser dans son semblable, autant on serait fâché d'y donner prise, & la pudeur sur cet article est poussée si loin, que l'on en rougirait plutôt que l'on ne rougit d'un vice. Mais revenons à la Comédie que dans ses commencemens on ne trouvera pas telle que nous venons de la définir, & qu'il faut regarder comme un enfant qui sort du berceau, comme un diamant brute qui ne commence à briller que de l'instant où l'Artiste dévelope la lumière qu'il renferme dans son sein.

ORIGINE DE LA COMÉDIE.

LES Mégariens, les Doriens & les Athéniens se sont disputé l'honneur d'avoir inventé la Comédie, & cette dispute ne roule que sur une étymologie de mots qui, selon nous, ne prouve rien ni pour les uns ni pour les autres.

» Les Doriens, dit l'Abbé Vatri dans les *Mémoires de Littérature*, *Tome XVI*, les Doriens, en particulier les Mégariens, soit ceux de la Do-

ride, ſoit ceux de la Sicile, fondaient leurs prétentions ſur le nom même de *Dramatique* : car, diſaient-ils, ce n'eſt que parmi nous que δρᾶν ſignifie agir & faire : ainſi comme les premières Poéſies, & la Poéſie héroïque ſur-tout, reçurent le nom de ποίημα & de πόιησις qui ne ſignifient à la lettre qu'invention & ouvrage, nous Doriens, nous avons donné le nom de *Drame* qui ſignifie à-peu-près la même choſe, à l'eſpèce de Poéſie qui avait cours parmi nous & qui ſe répandit dans la ſuite chez les autres peuples.

Ils s'appuyaient encore ſur une pareille raiſon pour révendiquer la Comédie en particulier. Les Athéniens appellent les Bourgs & les Villages δῆμοι, au lieu que le terme κῶμαι nous eſt propre : or c'eſt de ce mot que la Comédie a tiré ſon nom, parce que les Comédiens n'étant pas reçus dans les Villes, allaient jouer dans les Bourgs.

Suivant cette étymologie, le mot *Comédie* ſignifierait la Chanſon du Bourg & du Village ; mais c'eſt de quoi ne convenaient pas les Athéniens qui dérivaient ce mot du verbe κωμαζω qui veut dire aller en maſque par les rues en chantant & en danſant, aller faire l'amour, aller rendre viſite à Comus le Dieu des feſtins. De plus, ces mêmes Athéniens pouvaient citer en leur faveur pluſieurs traditions qui régnaient dans la Grèce & qui leur attribuaient l'invention des Pièces de Théâtre,

invention prise du bouc immolé à Bachus par les Paysans d'Icarie, Bourg de l'Attique. (*Voyez le premier Volume, pag.* 186, *seconde partie.*) Ces traditions ajoutaient que ce ne fut qu'à l'imitation des Icariens que de semblables sacrifices eurent lieu chez les différens peuples de la Grèce. En effet, Susarion & Thespis qui étaient d'Icarie, sont plus anciens qu'aucun autre Poète, soit Tragique, soit Comique, & ont vécu avant Epicharme que les Siciliens voulaient faire passer pour l'inventeur de la Comédie «.

La différence de ces étymologies & de ces opinions prouve que les Grecs ne savaient pas eux-mêmes avec certitude l'histoire de leur Poésie dramatique, & que ce qu'ils nous en disent n'est fondé que sur des conjectures plus ou moins apparentes. Cette *Poésie* était *iambique* ou *phallique*. L'*iambique* était mordante à l'excès, & c'était en vers *iambes* que les Poètes se lançaient mutuellement les traits les plus piquans. Pour s'en former une idée, il ne faut que se rappeller ceux d'Archiloque & d'Hypponax. Le beau-père du premier fut tellement affecté des *iambes* que son gendre avait faits contre lui, qu'il prit le parti de se pendre, & Hypponax inspira le même désespoir à deux Statuaires qui avaient exposé en public une statue qui le représentait en ridicule. A l'égard des *Phalliques*, il suffit de dire que tout

ce qui portait ce nom, ſoit vers, ſoit fêtes, ſoit proceſſions, était d'une indécence, d'une obſcénité qui ne permet aucun détail. (*Voyez Diodore de Sicile.*)

De tout cela il réſulte que la Comédie dut ſa naiſſance aux Poëmes informes qui ſe chantaient à l'occaſion des récoltes & ſur-tout des vendanges. Ces Poëmes, ou plutôt ces Farçes étaient compoſées & jouées ſur-le-champ par des Payſans ivres, mais bientôt ils furent remplacés par des Poètes de profeſſion qui allaient réciter leurs productions de village en village : on les faiſait aſſeoir au feſtin, on les y couronnait, & preſque toujours on leur faiſait préſent d'un outre de vin nouveau. Mais leur licence effrénée obligea long-tems les Magiſtrats de leur défendre l'entrée des Villes, & cette défenſe ſubſiſta malgré la réputation de pluſieurs Auteurs qui ſe diſtinguèrent, ſoit par des *iambes* de la plus grande force, ſoit par des *phalliques* que l'on chantait publiquement dans toutes les Fêtes de la Grèce. Il paraît par les marbres d'Arondel que le plus célèbre de ces Auteurs fleurit vers le tems de Piſiſtrate, & ce fut Suſarion en l'honneur duquel on établit un combat & des prix.

Après lui parurent Epicharme & Phormis, Poètes Siciliens auxquels ſuccéda Crates qui éleva la *Comédie* ſur un Théâtre plus décent & lui donna

un ordre plus régulier. Il la forma sur le modèle de la Tragédie inventée par Eschyle, ou pour mieux dire, sur le *Margitès*, Poëme Satyrique d'Homère, & c'est-là proprement l'époque de la naissance de la *Comédie* Grecque qui date du siècle de Périclès.

Alors, soit que l'on crût que ce Spectacle pourrait contribuer à la réformation des Mœurs, soit que ce ne fût que pour amuser le peuple, le Magistrat accorda le Chœur à la *Comédie*, c'est-à-dire qu'il fit les frais de la représentation que l'on mesura sur ceux de la Tragédie qui depuis long-tems était jouée avec beaucoup de pompe & de magnificence. La musique, les habits, les décorations, les machines, tout fut employé pour la Comédie, mais en même-tems les Auteurs eurent grand soin de lui conserver ses deux anciens caractères, & non-seulement ils exposèrent les sots & les vicieux à la risée du peuple, mais ils s'acharnèrent contre les plus honnêtes gens de la République. Personne ne fut exempt de leurs médisances, ni même de leurs calomnies, & l'indécence sur cet article fut portée à son comble. Ce fut-là ce que l'on appelle la *Comédie ancienne* dont Aristophane nous fournira des modèles, & qui subsista jusqu'au tems ou Alcibiade gouverna les Athéniens. Lui-même se trouva très-maltraité dans une des Comédies d'Eupolis, &

delà, cette loi qui défendit aux Auteurs non-seulement de parler mal d'aucun homme vivant, mais même de le nommer par son nom.

Quin etiam lex
Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquam
Describi. (HORAT. Liv. 2, Epist. 1.)

Mais ni la malignité des Poètes, ni celle des Spectateurs ne perdit rien à cette défense, & la ressemblance des masques, des vêtemens, de l'action, désignèrent si bien les personnages, qu'on les nommait en les voyant. Telle fut la *Comédie moyenne* où l'Auteur n'ayant plus à craindre le reproche de la personnalité, n'en était que plus hardi dans ses insultes. Aristophane triompha plusieurs fois dans ce genre, & nous ne craindrons pas de dire que ce fut à la honte des Athéniens. En repaissant leur malice par la noirceur de ses portraits, l'Ecrivain ménageait à leur vanité le plaisir d'en deviner les modèles, & ce talent prouve peut-être moins d'esprit, qu'il ne décèle de fiel dans le caractère. Aristophane a fait voir qu'il pouvait aspirer à des succès plus estimables : a-t-il été entraîné par la multitude des méchans ? a-t-il été séduit par le titre spécieux de censeur public ?

Ce titre finit par devenir odieux, & les Magistrats s'étant apperçus que dans la *Comédie moyenne*, les Poètes n'avaient fait qu'éluder la

loi qui défendait de nommer, ils en portèrent une seconde qui bannissant du Théâtre toute imitation personnelle, borna la *Comédie* à la peinture générale des Mœurs. Ce changement arriva un peu avant le règne d'Alexandre, & dès-lors la *Comédie nouvelle* prit la forme honnête qu'elle a conservée depuis. Ménandre lui prêta toutes les graces de son style, & la lecture du peu de morceaux qui nous restent de cet Auteur, fera sentir à quel point on doit regretter la perte de ses ouvrages.

Cependant la *Comédie honnête* ne pût suffire au peuple, il lui fallut des Bouffons, & on lit dans Aristote que de son tems la coutume de chanter publiquement des vers *Phalliques* subsistait encore dans plusieurs Villes. Du nombre de ces Pièces libres furent les *Mimes* dont nous avons parlé, & dont les personnages pris de la condition la plus vile, se permettaient tout-à-la-fois & la médisance & l'obscénité; les *Dicélies* dont les Acteurs appellés *Dicélistes*, jouaient des Scènes si libres, que les Sicyoniens leur avaient donné le nom de *Phallophores*: c'était celui des Ministres des *Orgies*, Prêtres licentieux qui portaient le *Phallus* dans les Fêtes Bachiques. Ils couraient les rues, barbouillés de lie de vin, couronnés de lierre & chantant en l'honneur du Dieu, des Cantiques dignes de leurs fonctions.

Le *Phallus* était cette figure dont on s'est servi pour caractériser le Dieu des jardins, & que les Prêtres de Bachus avaient empruntée des Fêtes d'Osiris dont elle était le principal ornement. A l'imitation des Egyptiens, les *Bramins* la portent encore en procession, & d'après nos idées de bienséance, dit M. de Voltaire, nous devons penser qu'une cérémonie qui nous paraît si infâme, n'a été inventée que par la débauche. Mais, ajoute-t-il, il n'est guère croyable que la dépravation des Mœurs ait jamais chez aucun peuple établi des Cérémonies Religieuses. Il est probable au contraire que cette coutume fut introduite dans des tems de simplicité, & qu'on ne pensa d'abord qu'à honorer la Divinité dans le symbole de la vie qu'elle nous a donnée; une telle cérémonie a dû ensuite inspirer la licence à la jeunesse & paraître ridicule aux esprits sages dans des tems plus rafinés, plus corrompus & plus éclairés; mais l'ancien usage a subsisté malgré les abus; & il n'y a guère de peuple qui n'ait conservé quelque cérémonie qu'on ne peut ni aprouver ni abolir.

Les *Orgies* dans lesquelles ce *Phallus* était porté, s'appellaient *Fêtes Phalliques* & voici quelle fut la cause de leur établissement. Un certain Pégase habitant d'Eleuthère, fut couvert de ridicule par les Athéniens pour avoir introduit chez

eux des images de Bachus : peu de tems après ils furent frappés d'une maladie épidémique qu'ils regardèrent comme une punition de l'injure qu'ils avaient faite au Dieu : aussi-tôt ils envoyèrent consulter son Oracle, tant pour découvrir un remède à leurs maux, que pour réparer le crime qu'ils avaient commis. L'Oracle répondit que la Ville devait recevoir Bachus avec la plus grande pompe, & cet ordre fut exécuté. On attacha aux Thyrses des représentations des parties malades pour marquer que c'était au Dieu qu'on en devait la guérison, & cette Fête fut renouvellée tous les ans.

Les Grecs avaient aussi des *Magodies*, autre genre de farces dont il est fait mention dans Athénée. Les *Magodes*, dit-il, usent des tymbales, s'habillent en femmes, en jouent les rôles, ainsi que ceux de débauchés & d'hommes ivres, & font toutes sortes de gestes lascifs & deshonnêtes. Suivant Hesychius, ces *Magodes* étaient des espèces de *Pantomimes* qui sans parler, exécutaient différens rôles par des danses seules.

Enfin il existait encore chez les Anciens une espèce de Drame qui tenait de la Comédie & de la Tragédie. On l'appellait *Hilarodie*, ou *Hilaro-tragédie*.

La Tragédie exigeait non-seulement que ses personnages fussent des Héros ou des Princes,

mais il était encore nécessaire quelle roulât sur quelque grand malheur, & soit que la catastrophe en fût heureuse ou funeste, elle devait toujours exciter la terreur & la pitié. *L'Hilarodie* au contraire amenait bien les mêmes personnages sur la Scène, mais ses sujets devaient être gais, conséquemment c'était une espèce de Comédie, puisqu'elle avait pour but d'amuser les Spectateurs.

Il y a apparence que les fables *Rhintoniques* dont parle Donat dans sa préface sur les Comédies de Térence, étaient des Pièces à-peu-près semblables aux *Hilarodies*. On les nommait *Rhintoniques* du nom de leur Auteur *Rhinton*. Athénée cite de ce Poète une Pièce intitulée *Amphytrion*, qui pourrait bien avoir été l'original d'après lequel Plaute a composé le sien. Cet *Amphytrion* a tous les caractères de l'*Hilarodie*.

Scaliger prétend que l'*Hilarodie* & l'*Hilarotragédie* sont la même chose; d'autres ont cru que l'*Hilarotragédie* était à-peu-près ce que nous appellons *Tragi-Comédie*, ou une Tragédie dont la catastrophe est heureuse & fait passer le Héros d'un état malheureux à un état fortuné. D'autres enfin croient que c'était un mélange de tragique & de comique, de choses sérieuses & ridicules; mais en général nous ne sommes pas assez instruits des caractères distinctifs de toutes ces sortes

de Drames anciens, pour en marquer les rapports & les différences.

POÈTES COMIQUES
Qui ont précédé Ariſtophane, ou qui ont vécu de ſon tems.

SUSARION.

SUSARION né à Mégare paſſe pour le plus ancien Poète comique. Il était fils de Philinus & vivait long-tems avant Epicharme, vers le tems de Piſiſtrate. Nous avons dit plus haut que ce fut lui qui mérita le premier que l'on établît des Prix de Poéſie. Il avait épouſé une femme très-méchante, & dans une des Fêtes de Bachus il monta ſur le Théâtre pour en inſtruire le peuple auquel il dit que c'était un mal ſans remède. On a traduit en latin les quatre vers qu'il débita ſur ce ſujet.

Audite, populus. Suſarion hæc dicit,
Filius Philini Megarenſis Tripodiſcius :
Malum ſunt mulieres, ſed tamen, ô, populares,
Non eſt domum invenire ſine malo.

ÉPICHARME.

Epicharme était de Syracuſe, ſelon Suidas, & de Mégare ſelon d'autres, raiſon pour laquelle

Ariſtote & Horace l'appellent indifféremment le *Sicilien.* Cependant quelques Auteurs le font naître à Samos, & d'autres dans l'Ile de Cô : ils ajoutent qu'il accompagna Cadmus en Sicile, lorſque ce Prince s'y retira.

Il eut pour père Chymarus & pour mère Sicida. Ariſtote & Pline lui attribuent l'invention de deux lettres Grecques, ſavoir, le Θ, & le Φ. Plutarque rapporte qu'un jour il lui échapa des propos indécens devant la femme d'Hiéron Tyran de Sicile, & qu'il en fut puni très-ſévèrement. Il compoſa pluſieurs Comédies dont l'Antiquité faiſait le plus grand cas, & ſi l'on en croit Horace, Plaute l'a imité dans la compoſition de toutes ſes Pièces. Platon même, ſelon Alcinus, lui avait dérobé ſes plus belles penſées. Il vécut vers la 70e. Olympiade, & Lucien aſſure qu'il mourut âgé de 97 ans. Son fils Dindlochus ou Dinolochus, fut Poète comme lui, & compoſa 14 Comédies très-eſtimées.

CHIONIDES.

Il naquit à Athènes & fut contemporain d'Epicharme. On le regarde comme le premier Poète de la *Comédie ancienne*, & parmi ſes Pièces on cite le *Héros*, les *Mendians*, les *Perſes.*

PHORMUS.

Phormus ou Phormis était de Syracuſe & vécut auſſi du tems d'Epicharme. Il fut l'ami de Gélon,

Tyran de Sicile, & Directeur des études de ses fils. Il introduisit sur le Théâtre une sorte d'habit nouveau qui tombait jusques sur les talons.

MAGNÈS.

Magnès était Icarien, selon les uns, & Athénien selon les autres. Tout jeune encore, on le comparait à Epicharme déja vieux. Il préféra le mode Lydien dans ses Ouvrages, & n'employa pour ainsi dire que celui-là. On prétend qu'il imitait la voix de presque tous les animaux & particulièrement le cri des poules & le croassement des grenouilles. Il composa 9 Comédies au nombre desquelles on cite les *Ornithes*, les *Lydiens* & les *Moucherons*. Il mourut dans la plus grande vieillesse.

LYCUS ET AMEPSIAS.

On les compte parmi les Poètes de *l'ancienne Comédie*, mais leurs ouvrages furent peu estimés, & Aristophane ne les a point épargnés. Il les regardait comme des Auteurs froids & ineptes. Suidas & Diogène Laerce en font mention. Ils vivaient vers la 86e. *Olympiade*. On prétend qu'Amepsias avait composé une Comédie dont Socrate était le sujet.

PHRYNIQUE.

Il fut Poète de l'*ancienne Comédie* & contemporain de Lycus : on l'appellait *l'Etranger*, parce qu'ordinairement

dinairement il disait dans ses Pièces beaucoup de choses étrangères au sujet. On lit dans Suidas qu'il fut nommé Général des Athéniens & qu'il livra son armée au Commandant de la flotte Lacédémonienne, bien qu'Alcibiade eût intercepté & envoyé ses lettres à Athènes.

ANTIPHANÈS.

Il excella dans l'*ancienne Comédie* & y employa une sorte de vers auxquels il donna son nom. Il y a eu un autre Antiphanès, mais postérieur à celui-ci, & que l'on compte parmi les Poètes de la *Comédie moyenne* : il naquit vers la 93e. *Olympiade*, à Smyrne, selon quelques-uns, & dans l'Ile de Rhodes, selon quelques autres. Ses parens étaient esclaves, & son père s'appellait Démophanès, sa mère Œnoès. Quelques Auteurs prétendent qu'il composa 365 Comédies, d'autres 290, & qu'il ne fut victorieux que 13 fois. On ajoute qu'il mourut dans l'Ile de Chio, âgé de 75 ans, & que ses os furent portés à Athènes. Il laissa un fils nommé Stéphanus qui fut aussi Poète Comique & dont les Pièces étaient estimées.

APOLLOPHANÈS.

Il était Athénien & Poète de l'*ancienne Comédie*. Suidas met au nombre de ses Pièces,

Daulis, *Iphigéron*, les *Crétois*, *Danaé* & les *Centaures.*

Il eut pour contemporain Cratès qui se rendit célèbre par trois Pièces intitulées, le *Trésor*, *Ornithès*, *Phyllagire.* Aristote le met au nombre des premiers Poètes Athéniens de ce tems-là. Il en exista un autre du même nom, qui composa sept Comédies.

PLATON ET CRATINUS.

Ces deux Poètes naquirent à Athènes dans la même année. Athénée & plusieurs autres Ecrivains vantent beaucoup la richesse de style du premier. Le second était fils de Callimède & fut Auteur de 21 Comédies dont 9 furent couronnées. On prétend qu'il mit au Théâtre la première Pièce satyrique, & que dans toutes celles qui sortirent de sa plume, il se distingua par la touche la plus ferme & la plus hardie. Il mourut vers la 87e. *Olympiade*, de chagrin, dit-on, d'avoir vu renverser un vase rempli de vin. Il l'aimait au point que dans plusieurs de ses Ouvrages il a répété que sans le vin il était impossible de devenir Poète. Aristophane lui reproche ce défaut dans sa Comédie des *Chevaliers*.

DIOCLÈS.

Dioclès était d'Athènes ou de Phlia. Il inventa une espèce d'harmonie qu'il produisait avec des

vaſes de terre cuite, de différente grandeur, & que l'on frappait avec de petits bâtons. Athénée & Suidas lui attribuent les *Abeilles*, les *Bachantes*, les *Songes* & *Thalaſſa.* C'était le nom d'une Courtiſanne. Il fut ſuivi de Phillylius & de Sannirion, tous deux Athéniens. Suidas fait mention de pluſieurs de leurs Pièces.

PHILONIDÈS.

Il était né à Malthe, & avant de travailler pour le Théâtre, il avait été *Foulon.* Ariſtophane prétend que ſes Ouvrages ſe reſſentaient de ſon premier état, & lorſque l'on voulait déſigner de mauvais Auteurs, on diſait, *plus ignares que Philonidès le Malthois.* Cependant ſes Pièces lui acquirent de la célébrité, & malgré la rudeſſe de ſa compoſition, il attachait par des idées originales. On lit dans quelques Hiſtoriens qu'il avait fait le voyage de Corinthe par amour pour la Courtiſanne Laïs. Il vécut vers la 90ᵉ. *Olympiade.* Suidas & Athénée parlent de ſon fils Nicocharès qui fut contemporain d'Ariſtophane, & dont les Pièces furent très-eſtimées.

TIMOCRÉON.

Dans le même tems à-peu-près, vécut Timocréon né dans l'Ile de Rhodes. Selon Athénée, il commença par être athlète & remporta le prix du Pentathle. Il eut querelle avec Thémiſtocle & le

Poète Simonide contre lesquels il composa des Comédies; le premier le fit exiler, mais l'ayant été lui-même, Timocréon l'invectiva de nouveau dans ses Pièces & n'en fut point puni. Son épitaphe dont nous donnons la traduction latine, prouve qu'il était gourmand, ivrogne, grand parleur & grand mangeur.

Multa bibens, & multa vorans, mala multaque dicens
Ipse viris, jaceo Timocreon Rhodius.

EUPOLIS.

Eupolis né à Athènes, vivait vers la 88e. *Olympiade*, sous le gouvernement d'Apollodore. A dix-sept ans, il avait fait 17 Pièces & remporté 7 couronnes. Son style ressemblait beaucoup à celui de Cratinus qu'il avait pris pour modèle. On lui attribue les *Egéens*, les *Androgines* ou *Hermaphrodites*, le *Flatteur*, &c..... Hépheftien & Lucien font le plus grand éloge d'une autre de ses Comédies intitulée les *Baptes*. C'était le nom des Prêtres de Cotitto Déesse du Plaisir chez les Athéniens. On célébrait ses Fêtes la nuit par des danses & par toutes sortes de débauches. Platon parle aussi de cette Pièce dans son Historique sur la mort du même Poète. Nous savons, dit-il, qu'Eupolis fut jetté à la mer par les *Baptes*, pour avoir dépeint leur dévotion dans une Comédie.

Marcus Tullius prétend, dans ses Epîtres, que

cet Auteur y fut précipité par Alcibiade avec lequel il faisait route vers la Sicile, mais Crastothènes le nie formellement & cite d'Eupolis des Pièces postérieures à ce voyage. D'autres Auteurs assurent qu'il subit en effet cette punition par l'ordre de ce même Alcibiade contre lequel il avait écrit, & qu'il fut assez heureux pour se sauver après avoir lutté long-tems contre les flots. Elien appuie cette conjecture & y joint l'anecdote suivante. » Le Poète Augéas avait fait présent à Eupolis d'un chien de la race des dogues & d'une espèce merveilleuse, présent qu'Eupolis agréa beaucoup & qu'il crut reconnaître suffisamment en accordant le nom d'ami à Augéas. Ce chien devint si fidèle à son Maître, qu'un jour ayant vu Ephialtes son esclave, lui dérober ses Tablettes, il se jetta sur lui & le mit en pièces. Eupolis étant mort à Egina, Ile de la mer Egée, & y étant enterré, son chien, après avoir gémi long-tems sur son tombeau, y périt consumé de douleur. De-là cet endroit fut appellé *le deuil du chien, canis luctus.*

Dans le même tems, on vit fleurir Théophilus contemporain d'Euripide & qui composa plusieurs Comédies parmi lesquelles Suidas & Athénée citent le *Médecin d'Epidaure*, la *Pancratie*, la *Béotie*, *Néoptolême*, les *Prétides* filles de Prétus Roi des Argiens : elles s'imaginaient avoir été changées en vaches depuis qu'elles avaient osé se dire plus

belles que Junon. On les nommait *Lysippe*, *Iphianasse* & *Iphinoé*.

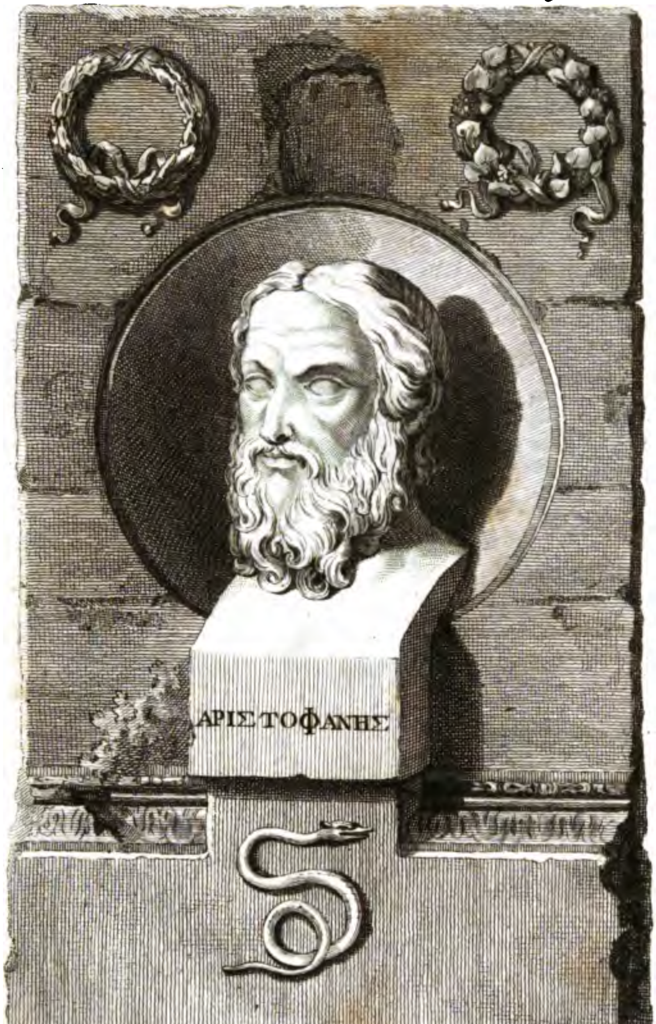
L'Histoire parle aussi de Théognète Thessalien & Auteur de plusieurs Pièces. On cite de lui *Philargyre* & le *Centaure*. Il eut pour contemporain Evagès né dans l'Ile d'Hydrée située devant Trésène. De Pasteur qu'il était, il devint Poète Comique, & plein d'ineptie pour tous les autres Arts, selon Stéphanus, il acquit de la célébrité au Théâtre.

ARISTOPHANE.

Selon quelques Auteurs, il était Athénien, fils de Philippus & de la Tribu *Pandion*. D'autres disent qu'il était Eginette, d'autres enfin prétendent qu'il était Rhodien. Pour lui, il se disait du Bourg Cydathénien, & malgré ses ennemis, il fut déclaré Citoyen d'Athènes. On prétend que ce fut une faveur de ses Juges, faveur qu'il dut à un bon mot qu'Homère fait dire à Télémaque dans son *Odyssée*, & que le Poète s'appliqua en défendant sa cause.

> Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère,
> Pour moi, je n'en sais rien. Qui sait quel est son père ?

Il florissait dans la 85e. Olympiade, 437 ans avant notre Ere, & de la fondation de Rome 317. C'était le siècle des grands hommes de la Grèce, particulièrement de Socrate & d'Euripide auxquels



J. D. Dugoure del. T. F. Viguet Sculp.

ARISTOPHANE.

il survécut. Dès son enfance, il donna des indices certains qu'il surpasserait tous les Poètes de son tems, & dans la suite, il ne prit la plume que pour s'en servir contre les Athéniens les plus distingués. Dans sa Pièce des *Chevaliers*, il se déchaîna vivement contre Cléon qui alors Tribun du peuple, écrasait la République du poids de son autorité. Ce Cléon était tellement redouté, qu'aucun Acteur n'osa le jouer; Aristophane s'en chargea, quoiqu'il ne montât jamais sur la scène, & le lendemain il fut condamné à une amende de cinq talens : mais cette punition ne lui ôta rien de sa hardiesse, on en jugera par l'extrait de ses Pièces.

Callistrate & Philomède étaient ses Acteurs ordinaires. Le premier mettait au Théâtre les Pièces qui ne regardaient pas directement l'Etat & les Particuliers, telles que le *Plutus*; le second jouait celles qui peignaient les Athéniens présens.

Ceux-ci conçurent pour Aristophane une si grande estime, que par un décret public ils lui décernèrent une couronne faite d'une branche de l'olivier sacré déposé dans la Citadelle.

Il eut trois fils : Nicostrate, Araros & Philippe. Le second fit quelques Pièces de Théâtre, mais sans goût, sans chaleur, sans génie. Le mot *plus froid qu'Araros* était passé en proverbe.

Selon quelques Historiens, Aristophane composa 54 Comédies, & 44, selon d'autres. Il n'en

eſt reſté que 11. La réputation de leur Auteur s'était ſi fort étendue, même de ſon vivant, que le premier ſoin du Roi de Perſe en arrivant en Grèce, ce fut de demander où était le Poète de la Comédie; c'était Ariſtophane qu'il déſignait. Il mourut à Athènes, & voici la traduction de l'épitaphe que l'on grava ſur ſon tombeau.

Quærentes Templum, Charites, quod non cadat unquam,
Invenere animam Vatis Ariſtophanis.

» Les Grâces cherchant un Temple qui ne dût jamais périr, trouvèrent l'eſprit du Poète Ariſtophane«.

Il nous a été impoſſible de recueillir d'autres particularités ſur ſa vie, mais on a beaucoup parlé de ce qui nous reſte de ſes Ouvrages, & avant d'en donner l'analyſe, nous croyons qu'il eſt néceſſaire de jetter un coup-d'œil ſur les divers jugemens qui en ont été portés. Les Enthouſiaſtes & les Critiques doivent être également ſuſpects au Lecteur, mais un peu d'attention fait bientôt appercevoir ce qui eſt porté à l'excès dans les uns ou dans les autres, & ce n'eſt qu'en liſant le *pour* & le *contre*, que l'on peut apprécier un Ecrivain à ſa juſte valeur.

» Ariſtophane, dit le P. Rapin, n'eſt point exact dans l'ordonnance de ſes Fables, ſes fictions ne ſont pas vraiſemblables. Il joue les gens groſſièrement & trop à découvert. Socrate qu'il raille ſi fort dans ſes Comédies, avait un ton de raillerie

plus délicat que lui & il n'était pas si effronté. Il est vrai qu'Aristophane écrivait encore dans le désordre & dans la licence de la *vieille Comédie*, & qu'il avait reconnu l'humeur du peuple d'Athènes qui se choquait aisément du mérite des gens extraordinaires dont il plaisantait. Mais la trop grande envie qu'il avait de plaire à ce peuple en jouant les honnêtes gens, le rendit lui-même mal-honnête homme & gâta un peu le génie qu'il avait de railler, par ses manières rudes & outrées. Après tout, il ne faisait souvent le plaisant que par des goinfreries. Ce ragoût composé de 76 syllabes dans la dernière scène de la Comédie des *Harangueuses*, ne serait pas du goût de notre siècle. Son langage est quelquefois obscur, embarassé, bas, trivial, & ses allusions fréquentes de mots, ses contradictions de termes opposés les uns aux autres, ses mêlanges de style, du tragique & du comique, du sérieux & du bouffon, du grave & du familier, sont fades. Ses plaisanteries, à les examiner de près, sont souvent fausses «.

Qu'après avoir lu ce morceau, on ouvre la Préface de Mlle le Fébvre, depuis Madame Dacier, & l'on verra qu'Aristophane y est traité d'une manière absolument opposée.

» Jamais homme, dit-elle, n'a eu plus de finesse que lui pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingénieux pour le faire paraître. Sa critique est

naturelle & aiſée, & ce qui ſe trouve fort rarement, il conſerve beaucoup de délicateſſe dans une grande fertilité. En un mot, l'eſprit Attique que les Anciens ont tant vanté, paraît plus dans Ariſtophane que dans aucun autre Auteur que je connaiſſe de l'Antiquité. Mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'eſt qu'il eſt toujours ſi bien le maître des matières qu'il traite, que ſans ſe gêner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choſes qui auraient paru d'abord le plus éloignées de ſon ſujet, & que ſes caprices, même les plus vifs & les moins attendus, paraiſſent comme des ſuites néceſſaires des incidens qu'il a préparés. Son ſtyle eſt auſſi agréable que ſon eſprit; outre la pureté, la netteté, la force & la douceur, il a une certaine harmonie qui flatte ſi agréablement l'oreille, qu'il n'y a rien de comparable au plaiſir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au ſtyle médiocre & commun, il le fait ſans baſſeſſe; quand il vient au ſtyle ſublime, il s'élève ſans obſcurité. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reſte de l'ancienne Grèce, ſi l'on n'a pas lu Ariſtophane, on ne connaît pas encore tous les charmes & toutes les beautés du grec «.

Interrogeons actuellement Plutarque ſur le compte de cet Auteur; que nous en dira-t-il? Qu'il a outré la nature, qu'il a parlé à la populace plus qu'aux honnêtes gens, que ſon ſtyle eſt obſcur & licen-

cieux, ſublime & bas, ſérieux & badin juſquà la puérilité, qu'il n'a jamais fait parler ſes perſonnages ſuivant leur caractère, qu'on ne peut diſtinguer chez lui le fils du père, le citoyen du payſan, le héros du bourgeois, le Dieu du valet; que ſon ſel eſt amer, âcre, cuiſant & ulcérant, qu'il a gâté ce qu'il a voulu copier d'après nature, que chez lui la ruſe eſt malignité, la naïveté bêtiſe, les railleries moins capables de faire rire que d'être ſiflées, & les amours moins égayés qu'effrontés; qu'enfin c'eſt moins pour des perſonnes ſenſées qu'il a écrit, que pour des hommes perdus d'envie, de noirceurs & de débauches.

Platon était contemporain d'Ariſtophane & le jugeait ſi différemment, qu'il lui a donné une place diſtingée dans ſon *Banquet.* Pluſieurs Hiſtoriens aſſurent que ce même Platon envoya un Exemplaire des Œuvres du Poète Grec à Denis le Tyran, avec une lettre dans laquelle il l'exhortait à les lire avec attention, s'il voulait connaître à fond l'état de la République d'Athènes.

Pluſieurs Savans, & entr'autres Friſchlinus, l'ont défendu contre ſes accuſateurs dont le plus grand nombre a été ſuſcité par la Comédie des *Nuées.* Les Philoſophes ne pardonnent guères, & la manière injurieuſe dont Ariſtophane traita Socrate, raſſembla contre lui une foule d'ennemis qui ne firent pas plus de grâce à ſes Ouvrages qu'à ſa perſonne.

Nous ne prendrons pour guides ni l'animoſité des uns, ni l'enthouſiaſme des autres : nous préſenterons l'Auteur tel qu'il eſt, & d'après l'analyſe de ſes Comédies, nos Lecteurs lui aſſigneront la place qu'ils croiront lui devoir. Nous imaginons que la meilleure façon de le juger, c'eſt de ſéparer l'homme du Poète & de ne jamais perdre de vue le caractère du peuple Athénien. Ariſtophane a été trop jaloux de lui plaire, & c'eſt un tort qui lui en a donné beaucoup d'autres. L'intérêt ou l'amour de la gloire ne doivent point influer ſur les mœurs d'un Ecrivain, & quelqu'appas qu'on lui préſente, il doit toujours être lui même.

LES ACHARNIENS.

ATHÈNES avait donné le jour à la célèbre Aſpaſie qui par ſon eſprit & par ſes charmes était devenue l'Oracle de ſes Concitoyens. Les plus grands perſonnages de la République lui faiſaient la cour, Socrate même lui rendait hommage, & ſans paraître ſe mêler de rien, Aſpaſie gouvernait abſolument l'Etat : Périclès la vit, brûla pour elle de l'amour le plus violent & répudia ſa femme pour l'épouſer. Animés par les vapeurs du vin, quelques jeunes gens d'Athènes s'aviſèrent un jour d'aller à Mégare & d'enlever la Courtiſanne Si-

mætha ; les Mégariens offenſés en prirent deux à Aſpaſie, & le rapt de ces trois femmes fut la première cauſe de la guerre du Péloponèſe, guerre cruelle allumée par Périclès qui embraſſa les intérêts d'Aſpaſie ſi vivement, qu'il fit lancer le décret le plus terrible contre les Mégariens. Les habitans de Lacédémone lui députèrent des Ambaſſadeurs, & comme Périclès alléguait une loi qui défendait d'ôter le tableau ſur lequel un édit aurait été une fois écrit : hé bien ne l'ôtez pas, lui dit Polyarus, l'un de ces Envoyés, mais tournez-le, vous n'avez pas de loi qui vous le défende. Périclès trouva ce mot plaiſant, mais réſolu de ne ſe prêter à aucune eſpèce d'accommodement, il ôta aux Mégariens les terres ſacrées qu'ils mettaient en labourage, & le leur fit ſignifier par un Héraut d'armes.

» Il avint qu'il y mourut, dit Amyot d'après » Plutarque, & penſa-t-on que les Mégariens » l'euſſent fait mourir ? Par quoi Charinus propoſa » incontinent un décret contr'eux qu'ils fuſſent dé- » clarés ennemis mortels des Athéniens à jamais » ſans eſpoir de réconciliation quelconque, & que » ſi un Mégarien mettait le pied ſeulement dans » le territoire d'Attique, il fût puni de mort, & » que les Capitaines annuels, quand ils feraient » leur ſerment ordinaire, juraſſent entre les autres

» articles, que tous les ans ils entreraient en armes
» par deux fois dans le Pays, & au dommage des
» Mégariens «.

Un acharnement si décidé de la part des Athéniens arma bientôt la plus grande partie de la Grèce, & Périclès, l'un des plus illustres Capitaines de son tems, Périclès vit sans s'émouvoir, les troupes que les Mégariens réunirent contre lui.

» Si descendirent les Lacédémoniens leurs al-
» liés, continue Amyot, avec grosse puissance
» au Pays de l'Attique sous la conduite du Roi
» Archidamus, & en ruinant tout par où ils
» passaient, entrèrent jusqu'au Bourg d'Acharnes,
» là où ils se campèrent, estimant que les Athéniens
» ne les y souffriraient jamais, mais leur sortiraient
» à l'encontre pour défendre leur Pays, & montrer
» qu'ils n'avaient point le cœur abattu. Mais Pé-
» riclès considérait qu'il serait trop dangereux de
» hasarder la bataille là où il serait question de la
» propre Ville d'Athènes contre soixante mille
» combattans à pied, tant du Péloponèse que de la
» Béotie, car autant il y avait au premier voyage
» qu'ils y firent. Et quant à ceux qui voulaient
» combattre à quelque prix que ce fût, & qui per-
» daient patience de voir ainsi détruire leur Pays
» devant leurs yeux, il les réconfortait & appaisait

» en leur remontrant que les arbres taillés & cou-
» pés revenaient en peu de tems, mais qu'il est
» impossible de recouvrer les hommes quand une
» fois on les a perdus «.

Cependant la République d'Athènes était divisée en deux partis, & si d'un côté, Périclès temporisait; de l'autre, Cléon pressait chaque jour le peuple d'exiger une action générale. Périclès fut inébranlable & la suite prouva qu'il avait raison. Effrayés par ses délais, les Athéniens trouvèrent accès auprès de trois Princes qui leur promirent de puissans secours. Le premier était Sithalcès Roi de Thrace, le second, Perdiccas fils d'Alexandre Roi de Macédoine, & le troisième, Darius Nothus Souverain de Perse; mais ces Princes ne s'acquittaient point de leurs promesses, & le Sénat amusait le peuple par l'espérance qu'il lui donnait d'en voir bientôt l'accomplissement.

Sans la connaissance de ces différens traits, il serait absolument impossible de comprendre la Comédie d'Aristophane qui fut jouée aux Fêtes *Lénéennes*, la 6e. année de la guerre du Péloponèse, & la 3e. de la 88e. *Olympiade*. Il y en avait trois & demie que Périclès était mort, & le peu de ménagement que l'Auteur a pour sa mémoire, donnera une idée de la liberté dont jouissait l'*ancienne Comédie*. Le but d'Aristophane dans celle-ci, est de montrer par une allégorie, combien la paix est

préférable à la guerre : pour y parvenir, il suppose qu'un Particulier auquel il donne le nom de bon Citoyen, a trouvé le ſecret de ſe réconcilier avec les ennemis, & que lui ſeul recueille les fruits de cette réconciliation, tandis que les Athéniens & les Acharniens amuſés par des promeſſes, ou contenus par les menaces du Sénat, cèdent à l'ambition de Lamachus dont l'intérêt particulier eſt de prolonger les hoſtilités. Périclès, Aſpaſie, l'Etat, les Généraux, tout dans cet Ouvrage eſt ſacrifié aux farcaſmes de l'Ecrivain.

ACTE PREMIER.

Le bon Citoyen ouvre la ſcène, c'eſt Dicæpolis Acharnien, qui déſolé de ſes pertes, ſe rappelle tous les ſujets qu'il a de ſe chagriner. Il n'en trouve qu'un de ſe réjouir, c'eſt l'article des cinq talens (*mille écus*) que Cléon a été obligé de *vomir*, & qu'il avait reçus de certains Inſulaires, à condition d'engager la République à diminuer leur tribut annuel. Les *Chevaliers* lui ont fait *rendre gorge*, & Dicæpolis les loue d'avoir fait une action digne de la Grèce. Ces *Chevaliers* étaient le ſecond ordre des quatre d'Athènes. Il en ſera queſtion dans la Pièce ſuivante.

Dicæpolis n'eſt pas moins fâché de voir que tout eſt changé dans la République où l'on ne rougit pas de préférer

préférer les Tragédies de Théognis à celles d'Eschyle. Il s'impatiente de ne voir arriver ni le peuple ni ses Chefs, & se promet bien de mettre le trouble dans l'assemblée que l'on va tenir, si l'on y parle d'autre chose que de paix. A l'instant même, on voit arriver une foule de Magistrats qui se précipitent les uns sur les autres pour avoir les premières places. Un Héraut les fait ranger & demande : *qui veut parler ?* c'était la formule ordinaire. Amphitéus se présente : il prouve qu'il est de race divine, qu'il n'a pas le sol, & que les Dieux dont il est issu lui ont commandé d'opiner pour la paix. A ce mot, on le fait chasser : Dicæpolis crie à l'injustice, on lui ordonne de se taire, il réplique, & soudain on annonce les Ambassadeurs d'Athènes qui reviennent de la Cour du Roi de Perse. Ils y sont restés douze ans avec deux dragmes par jour, la dragme valait dix sols, & ce qui les a retardés, c'est la quantité de grands repas qu'il leur a fallu faire pour acquérir la considération des Perses qui n'estiment que ceux qui boivent & mangent beaucoup. Ils amènent avec eux Pseudarbatane favori du Prince, & ce Satrape interrogé répond dans son langage barbare qui n'est entendu de personne. Darius, lui demande Dicæpolis, fait-il passer de l'argent aux Athéniens ? les Députés nouvellement revenus ne trompent-ils pas

le peuple ? Le favori reſte muet, & Dicæpolis ſuppoſant qu'il le voit répondre par ſignes, il lui fait dire *non* à la première queſtion, & *oui* à la ſeconde. Le Héraut prend la parole, & de la part du Sénat, il envoie Pſeudarbatane au *Prytanée.* C'était le Palais où on logeait les Ambaſſadeurs & où l'on entretenait aux frais de la République ceux qui s'étaient diſtingués par quelques ſervices eſſentiels. Les Magiſtrats y tenaient les aſſemblées extraordinaires, & c'eſt pour cela qu'on les appellait *Prytaniens.*

Le bon Citoyen trouve fort mauvais que l'on rende des honneurs au Satrape qui vient encore abuſer le peuple par de fauſſes eſpérances, & il tire Amphitéus à l'écart, auquel il dit tout bas : » Prenez ces deux dragmes que je vous donne & faites alliance avec les Lacédémoniens pour moi ſeul & ma famille «. Amphitéus obéit, & le Héraut appelle Théorus qu'on avait envoyé vers le Roi de Thrace. Il s'avance & raconte qu'il ſerait revenu beaucoup plutôt ſi la glace n'avait rendu les chemins impraticables. Ce trait fait alluſion aux Poéſies froides de Théognis qui, ajoute Théorus, donnait une Pièce ici tandis que je buvais avec Sithalcès. Croiriez-vous que ce Prince adore Athènes au point d'écrire ſur les murs : *Charmans Athéniens !* j'amène avec moi les plus braves de ſes ſujets, & les troupes qu'il a juré d'y joindre, ſe-

tont si nombreuses, qu'on s'écriera en les voyant : Quelle prodigieuse quantité de moucherons !

Cette phrase tombe sur la voracité des soldats étrangers qui ruinaient l'Etat, lorsqu'il les appellait à son secours. On fait paraître ceux dont Théorus a parlé, & ce sont des Odomantes, peuples féroces, grands mangeurs d'ail, qui demandent deux dragmes de solde.

Dicæpolis rompt l'assemblée, & à peine tout le monde s'est-il retiré, qu'il voit arriver son ami Amphitéus : ce retour est prompt, mais Aristophane sacrifie la vraisemblance à l'envie d'être plaisant.

Les Vieillards ont su que cet Amphitéus apportait la paix à Dicæpolis & l'ont poursuivi à coups de pierres, mais il a pris la fuite & les traités sont dans sa poche. J'en ai de trois goûts, dit-il : en voici de cinq ans, goûtez.

DICÆPOLIS, *faisant la grimace.*

Fi : celui-ci sent la poix & le gaudron du vaisseau. (*Allusion aux flottes qu'on équipait pour la guerre.*)

AMPHITÉUS.

Celui-là est de dix feuilles.

DICÆPOLIS, *secouant la tête.*

Aye : celui-ci est encore un peu aigre. Il sent

les allées & venues des Ambaſſadeurs & le retard des alliés.

AMPHITÉUS.

Eh bien, en voici un autre de trente ans ſur mer & ſur terre.

DICÆPOLIS.

Donnez : c'eſt pure ambroſie, vrai nectar.

Muni de ce dernier, il va préparer un ſacrifice à Bachus en action de grâces : Amphitéus ſe retire fort content de ſon paiement, & les Acharniens fondent en tumulte ſur le Théâtre : ils ſe partagent en deux demi-Chœurs, & leur deſſein eſt de lapider le porteur de traités, s'ils ont le bonheur de le découvrir.

ACTE II.

Il commence par le ſacrifice de Dicæpolis accompagné de ſa femme, de ſa fille & de ſes valets chargés des préſens que leur Maître va offrir au Dieu du vin. » Je vous rends grâces, lui dit-il, je » revois ma chère patrie après mon traité parti- » culier avec les Lacédémoniens, & me voilà dé- » livré des miſères, des inquiétudes, enfin de » *Lamachus* «, c'était un des Généraux d'Athènes.

Les Acharniens qui l'entendent parler de paix, veulent ſe jetter ſur lui, & ne ſachant comment ſe ſouſtraire à leur fureur, il les menace de tuer

leurs amis qu'il a en ôtage : quels ſont ces amis ? le devinerait-on ? Un ſac à charbons qu'il veut percer d'un coup d'épée, & auxquels les Acharniens à genoux le ſupplient de faire grâce. Que ſignifie cette bizarre plaiſanterie ? Nous l'ignorons : à moins, comme le prétendent quelques Auteurs, que cet endroit ne ſoit une parodie du *Télèphe* d'Euripide ; mais ſur quoi cette parodie portait-elle ? Nous l'ignorons encore, puiſque le *Télèphe* n'eſt pas connu.

Dicæpolis racommodé avec les Acharniens voudrait leur parler en faveur des habitans de Lacédémone, mais comment s'y prendre avec vous autres, dit-il, qui comme tous les peuples de l'Attique, ne voulez qu'être loués, flattés, careſſés ? qui ne voulez pas voir que l'on vous trahit, qui ne vous occupez qu'à juger & ſur-tout à condamner, ſans vous embaraſſer des affaires les plus eſſentielles ? Je ſais, ajoute-t-il au nom d'Ariſtophane, je ſais ce qu'il m'en a coûté pour ma Comédie de l'an paſſé : Cléon me traîna au Tribunal des Athéniens, il m'accabla d'un torrent d'injures, & je manquai de périr dans le bourbier où il me plongea.

La Comédie que l'Auteur cite a été perdue & avait pour titre, *Les Babyloniens* dans leſquels ſans doute Cléon était maltraité : auſſi accuſa-t-il le Poète d'avoir livré ſes Citoyens & l'Etat à la

risée des Etrangers, parce que la Pièce avait été jouée vers le printems, aux Fêtes *Dionysiales*, en présence des alliés qui apportaient leurs tributs à Athènes. Le Lecteur a vu comment Aristophane se tira de cette affaire qui peu de tems après lui fournit l'idée *des Chevaliers*.

Pour mieux raisonner sur le compte des Lacédémoniens & faire naître plus aisément la pitié, Dicæpolis imagine de se déguiser en gueux, & le Chœur lui conseille de prendre le casque infernal du Poète Jerôme, puis de parler comme un *Sisyphe*!

Ce Jerôme était un Auteur tragique qui ne visait qu'au terrible, & qui malgré le gigantesque de ses idées, s'attirait quelquefois des applaudissemens. Il avait des cheveux noirs & touffus qu'Aristophane appellait *perruque* ou *casque d'Enfer*. A l'égard de *Sisyphe*, le Poète fait vraisemblablement allusion à son retour du Tartare, retour consacré par une fable que raconte Noel de Conti d'après Démétrie, sur les Oracles de Pindare.

» Les autres, dit-il, maintiennent que Sisyphe » fut condamné à rouler sa pierre aux Enfers pour » avoir déloyaument trompé les Démons sou» terrains, disant qu'après sa mort il descendit » vers eux & fit là-bas un tour de son métier à » Pluton. Comme il était en l'article de la mort, » il commanda à sa femme de jetter son corps

» emmi la place sans sépulture : ce qu'elle ayant
» fait, il demanda permission à Pluton d'aller
» châtier sa femme qui tenait si peu compte de
» lui, promettant de retourner en bref. Mais lui
» étant sa requête accordée sous cette condition,
» comme il eut derechef goûté l'air de ce monde,
» il ne voulut plus retourner en l'autre, jusqu'à
» tant que Mercure l'empoignant au collet, l'y
» ramena, mettant en exécution ledit arrêt des
» Dieux contre lui. D'autres veulent encore que
» ce soit pour avoir pris à force sa nièce Tyrrho «.
(*Trad. de Jan de Montlyard*, 1607.)

Pressé d'exécuter son projet, Dicæpolis frappe à la porte d'Euripide, & le valet Céphisodon se présente..... Euripide est-il ici? — Oui & non. Son corps y est, mais son esprit bat la campagne pour recueillir de petits vers. On l'appelle à plusieurs reprises, il paraît, & le bon Citoyen lui demande quelques-uns des lambeaux tragiques dont il a coutume de revêtir ses personnages. Euripide lui en propose plusieurs : ce n'est pas cela, répond Dicæpolis, vous avez une Tragédie dont le Héros est encore plus déplorable. — *Télèphe?* — Justement, ce sont ses haillons que je demande. Hola quelqu'un, reprend Euripide, qu'on me les apporte; on les trouvera parmi ceux de *Thyeste* & d'*Ino*. Ces deux Tragédies sont ignorées.

Les habits arrivent, le Bourgeois d'Acharne

s'en revêt & continue de tourmenter Euripide, au point de lui demander par charité un paquet de ces herbes que vendait sa mère. On prétendait qu'elle avait été marchande de légumes. (*Voyez sa Vie.*) Euripide, indigné se retire & ordonne que l'on ferme sa porte au nez de Dicæpolis.

Celui-ci métamorphosé en *Télèphe*, en prend toutes les manières, en adopte tous les gestes, & avec la permission du Chœur, il commence sa harangue parodiée d'une scène de ce même *Télèphe*.

» Ne trouvez pas mauvais, dit-il, que j'ose parler d'affaires d'Etat, quoique gueux, puisque j'ai fait une Tragédie, & que la Tragédie a pour objet ce qui est juste. Je hais les Lacédémoniens, mais après tout, pourquoi les accuser de la perte de nos vignes ? Au moins je ne parle point d'Athènes, je ne parle point de l'Etat, songez-y. Mais quelques hommes diffamés, perdus, sans foi, sans loi, sans naissance, calomnièrent les Mégariens : tout devint Mégarien à leurs yeux. L'on n'apportait rien au marché qui ne le fût, & que l'on ne confisquât sur ce pied-là. C'était peu. Nos jeunes étourdis s'enivrent, vont à Mégare & enlèvent Simætha. Les Mégariens, pour s'en venger, dérobent deux Courtisannes d'Aspasie. Voilà la source de la guerre qui désole la Grèce. Trois Courtisannes ! voilà la cause des emportemens de Périclès. Voilà

pourquoi il a tant éclaté, tant foudroyé dans le Sénat & brouillé enfin la Grèce entière. Voilà le principe de cet édit fatal qui interdisait aux Mégariens la terre & la mer. Ceux-ci contraints par une cruelle nécessité, prient les Lacédémoniens de solliciter la rescision d'un décret si funeste, porté pour un sujet si frivole. Nous n'écoutons ni les prières, ni les soumissions. De-là les fureurs de la guerre & le bruit des armes. Il ne fallait pas cela, dira-t-on, que fallait-il donc ? que devaient faire les Lacédémoniens ? Si l'un d'entr'eux eût enlevé un chien à ceux de Sériphe la moindre de vos Iles, ne vous verrait-on pas aussi-tôt en mouvement pour équiper trente vaisseaux, afin de venger cette injure ? &c.....

Une partie du Chœur approuve l'Orateur, & l'autre le blâme : ceux-ci trouvent qu'il a dit la vérité, ceux-là prétendent qu'il ne faut pas la dire, & la dispute s'échauffe de manière, que l'on appelle à grands cris le Général Lamachus.

Il accourt ; il fait l'empressé comme s'il s'agissait d'une surprise de l'ennemi, ou d'une sédition sérieuse. On lui défère un gueux qui calomnie la République, & ce gueux, par les soumissions les plus railleuses, demande un moment d'audience au grand Lamachus qu'il prie de mettre bas son armure, ses plumes, ses aigrettes, parce qu'elles lui font peur. Lamachus veut se fâcher, mais

bientôt il eſt accablé d'injures par Dicæpolis qui abandonnant ſon perſonnage, lui montre ſes prétendus traités de paix, & lui reproche d'avoir été fait Général plutôt par la voie de l'argent que par celle du mérite. Lamachus outré jure un guerre éternelle aux Péloponéſiens, Dicæpolis leur permet le commerce avec Athènes, excepté en faveur du Général, & les deux adverſaires ſe retirent.

La dernière ſcène de cet Acte, ou plutôt l'intermède ſuivant renferme l'apologie du Poète qui, par la bouche du Chœur, ſe lave des calomnies que ſes ennemis ont lancées contre lui. Il prétend que loin d'être accuſé d'avoir maltraité les Athéniens dans ſes Pièces, il doit au contraire obtenir de grandes récompenſes pour avoir tâché de leur ouvrir les yeux ſur les vaines promeſſes des nations étrangères. La première de ces Pièces avait pour titre *les Daitaliens*, Ouvrage qui nous eſt inconnu, ainſi que les *Babyloniens*, comme nous l'avons dit. Dans celui-ci, l'Auteur traite ſes Concitoyens d'enfans, de dupes, d'imbécilles ſéduits par les fades louanges de leurs alliés qui ne ſont rien pour eux, tandis que lui, Ariſtophane, a ſeul oſé dire la vérité en plein-Théâtre, au péril de ſa vie. Mais cette hardieſſe, ou plutôt cette franchiſe héroïque l'a rendu l'objet de la curioſité de tous les tributaires d'Athènes, entr'autres du Roi de Perſe, qui informé des ſujets ordinaires de ſes Pièces par les

Ambaſſadeurs de Lacédémone qu'il avait queſtionnés ſur ſon compte, leur dit : Cet Auteur ne veut que le bien, & ſi les Athéniens ſuivaient ſes conſeils, ils ſeraient les Maîtres de la Grèce.

Laiſſez-donc faire Ariſtophane, continue le Chœur en s'adreſſant aux ſpectateurs; il n'a en vue que l'intérêt public, & il le procurera de toutes ſes forces, non par des adulations baſſes, par des ſoupleſſes artificieuſes, mais par de ſalutaires avis. Il défie Cléon : qu'en aurait-il à craindre, ayant pour lui la droiture & l'équité, aſſuré d'ailleurs qu'il ne ſera jamais repréhenſible de lâcheté en fait de bien public, comme l'a été ſon ennemi ?

L'Acte finit par un reproche que fait l'Auteur aux Athéniens de confier à des jeunes gens le gouvernement de l'Etat & le commandement des Armées. Cette phraſe tombait en partie ſur Lamachus devenu célèbre depuis, par des actions qui obligèrent Ariſtophane même à lui rendre juſtice.

ACTE III.

Dicæpolis arrive & déſigne ſur le Théâtre un Marché où il permet aux Péloponéſiens, aux Mégariens & aux Béotiens de venir commercer pour lui, mais à l'excluſion de Lamachus. En un mot, il donne des ordres abſolus ſur-tout, en vertu de ſon traité avec Lacédémone.

Un Mégarien mourant de faim depuis que le négoce eſt interrompu, apporte des marchandiſes, & ces marchandiſes ſont ſes propres enfans qu'il inſtruit à contrefaire le cri des porcs pour les vendre : cette ſcène eſt du comique le plus abſurde & le plus bas : la ſuivante eſt remplie par un délateur qui crie *haro* pour avoir ſa part de la confiſcation. Dicæpolis le confond & fait voir que la paix une fois conclue, on ne verra plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus dont l'unique but eſt d'amuſer les Citoyens pour s'enrichir à leurs dépens.

ACTE IV.

Un Béotien riche ſe préſente avec des denrées de toute eſpèce, un nouveau délateur accourt & on le bafoue. Le Valet de Lamachus veut faire quelques achats pour ſon Maître, il eſt congédié, & le Chœur demande la paix dont il entrevoit tous les avantages. Un Héraut l'annonce à Dicæpolis & l'engage à la célébrer, mais cette paix eſt excluſive pour lui & pour ſa famille, & d'un côté, il refuſe d'en partager les douceurs avec un miſérable Laboureur qui a perdu ſes bœufs ; de l'autre, avec un nouveau marié qui ſe déclare contre la guerre. A l'inſtant même, arrivent deux Courriers : l'un veut parler à Lamachus & lui annonce qu'il faut prendre les armes contre les Béo-

tiens, l'autre invite Dicæpolis à un grand festin. Lamachus va se battre malgré lui, & après une raillerie cruelle, après une antithèse soutenue de termes de guerre & de cuisine, Dicæpolis vole au banquet qui l'attend.

Dans le cinquième Acte, on annonce comiquement que Lamachus a été blessé, & on le ramène avec les fuyards au milieu desquels il déplore son destin. Dicæpolis a bien dîné, il paraît, & le Général battu est la victime de ses plaisanteries.

Qu'un Citoyen se soit avisé de tourner ses compatriotes en ridicule chez un peuple aussi libre que l'était celui d'Athènes, on peut n'en être pas surpris; mais que ce même peuple ait continué de se laisser gouverner par ceux que l'Auteur avait exposés à sa risée, ou qu'eux-mêmes n'ayent pas renoncé à leurs emplois, voilà ce que tout homme sensé aura peine à concevoir.

LES CHEVALIERS.

NOUS avons dit dans la Comédie précédente ce qu'étaient les *Chevaliers*, & pour donner une idée précise des quatre Ordres dont ils formaient le second, nous avons cru devoir citer le morceau suivant tiré de Plutarque. (*Traduct. d'Amyot.*)

» Solon, dit-il, voulant que les Offices & Magistratures demeurassent entre les mains des Riches, comme ils étaient, & au demeurant mêler l'autorité du Gouvernement, de sorte que le menu peuple en eût sa part, ce qu'il n'avait pas eu auparavant, il fit une générale estimation des biens de chaque particulier Citoyen, & de ceux qui se trouvèrent avoir du revenu annuel jusqu'à la quantité de cinq cens minots & au-dessus, tant en grains qu'en fruits liquides, il en fit le premier Ordre & les appella *Pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire ayant cinq cens minots de revenu : ceux qui en avaient trois cens & pouvaient entretenir un cheval de service, il les mit au second rang & les appella *Chevaliers*. Ceux qui n'en avaient que deux cens furent mis au troisième rang & appellés *Zeugites*. Tous les autres au-dessous s'appellaient *Thétes*, comme qui dirait mercénaires ou manœuvres vivant de leurs bras, auxquels il ne permit tenir ni exercer aucun Office, & ne jouissaient du droit de Bourgeoisie, sinon en tant qu'ils avaient droit aux Elections, aux Assemblées de Ville & aux Jugemens esquels le Peuple jugeait souverainement «.

Cléon en était devenu l'idole, & du métier de Corroyeur qu'il avait fait, ainsi que son père, il s'était élevé aux emplois les plus considérables. Ennemi particulier d'Aristophane, il lui disputa

le droit de bourgeoiſie, & Ariſtophane s'en vengea de la manière la plus cruelle, par cette Pièce qu'il intitula les *Chevaliers*, parce que les *Chevaliers* ne pouvaient ſouffrir Cléon. Une voix terrible & impoſante, une inſolence extrême, un eſprit ſouple & inſinuant l'avaient rendu le maître de l'Etat; & ce fut dans ce moment même que le Poète oſa l'attaquer, non indirectement, mais ſous ſon propre nom. Aucun Comédien n'ayant oſé faire ce perſonnage, Ariſtophane s'en chargea, & fut obligé de ſe barbouiller le viſage de lie, attendu qu'il n'y eut pas d'ouvrier aſſez hardi pour faire un maſque reſſemblant à Cléon.

ACTE PREMIER.

La première Scène eſt remplie par Démoſthène & Nicias, vêtus en Eſclaves. Le premier crie comme s'il venait d'être battu, & envoie au Tartare cet homme nouveau, ce maudit Paphlagonien qui depuis peu, s'eſt introduit dans la maiſon, & qui roue les Eſclaves de coups. La maiſon, c'eſt Athênes, le Paphlagonien c'eſt Cléon, non qu'il fût de Paphlagonie, région de l'Aſie mineure dont Lucien dit que les habitans étaient ſuperſtitieux & bêtes, mais par alluſion à ſa voix rauque. Les Eſclaves ſont les premiers de la République, tels

que Démosthène & Nicias ; le Maître de la maison, c'est le Peuple.

Ces deux derniers croient devoir échaper à la tyrannie ; mais il faut prononcer le mot décisif, le grand mot, *Fuyons chez les Lacédémoniens*, & Aristophane dans cet endroit leur fait parodier l'embaras de la Phèdre d'Euripide, lorsqu'elle avoue à sa Confidente l'amour dont elle brûle pour Hippolyte. *Tu connais ce fils de l'Amazone.* D'après cette raillerie qui tombe sur un des plus beaux endroits du Poète Tragique, on doit sentir qu'Aristophane rendait bien peu de justice au mérite d'Euripide qu'il critique à chaque instant, souvent sans raison & toujours sans ménagement.

Nicias est arêté par la crainte, & veut se réfugier aux Autels des Dieux. Quels Dieux ! dit Démosthène, en tenez-vous ? Oui, répond Nicias, car ils me persécutent si injustement, qu'il me faut bien croire qu'il y en a. Diogène fit un jour la même réponse à un Apothicaire qui lui demandait s'il croyait aux Dieux. Oui, sans doute, lui dit le premier, puisque je vous crois leur ennemi.

Démosthène prend la parole, promet aux Spectateurs de les instruire de tout, à condition qu'ils applaudiront, & continue dans les termes suivans : » Nous avons un Maître dur, mangeur de fèves,

féves, homme colère & emporté, *Pycnitien* de nation, vieillard difficile & fourd. Il y a quelque tems qu'il s'eſt aviſé d'acheter un eſclave Paphlagonien, Corroyeur, homme intriguant & délateur fieffé. Ce fripon connaiſſant bien ſon Vieillard, s'eſt étudié à le flatter, à le gagner & à le ſéduire par ſes inſinuations. Peuple d'Athênes, lui diſait-il, repoſez-vous après les jugemens, buvez, mangez, prenez ce qu'on donne aux aſſemblées : voulez-vous ſouper ce ſoir chez moi ? & ſemblables impertinences. Par ce moyen, il eſt entré dans les bonnes graces du Vieillard, & nous a pillé tous. Par exemple, il m'a eſcamoté mon gâteau de Pyle, il a toujours le fouet de cuir en main pour frapper & pour empêcher les Orateurs d'approcher du Vieillard : celui-ci radote & dit des oracles. Alors le Paphlagonien l'obsède, nous calomnie, nous menace & tire de nous des préſens en criant : voyez comme j'ai traité Hylas. Si vous ne donnez, vous mourrez dès ce jour. Que faire ? Il faut donner «.

Les Mangeurs de féves ſont le Peuple & les Magiſtrats qui, dit-on, preſſaient des féves entre leurs dents pour ne pas dormir à l'audience. L'Auteur appelle ce même Peuple *Pycnitien*, du mot *Pnyx*, lieu dans lequel il tenait ſes aſſemblées. Cléon établit qu'on y donnerait trois oboles à

chacun des six mille Juges, au lieu de deux qui étaient la rétribution ordinaire. Ces trois oboles valaient cinq sols de notre monnoie. A l'égard du gâteau de Pyle, c'est un trait plus satyrique encore que les autres, & dont Thucydide va nous donner l'explication.

Pyle, petite Ville du Péloponèse, située sur le bord de la mer, vis-à-vis l'Ile de Sphactérie, & dans le territoire de Coryphasion, avait été abandonnée & dénuée de garnison, ainsi que plusieurs autres, durant le cours de la guerre. Démosthène qui y aborda avec deux flottes, engagea Eurymédon & Sophocle à s'en faire une place d'armes, d'où l'on pourrait aisément infester les Lacédémoniens qui n'en étaient éloignés que de 400 stades. Ceux-ci vinrent l'assiéger, & pour en venir plus aisément à bout, ils jettèrent des troupes dans la petite Ile voisine; mais comme les flottes agissaient de part & d'autre, les troupes de l'Ile se trouvèrent interceptées & manquèrent bientôt de tout. Les athéniens ne souffraient pas moins dans Pyle : les Lacédémoniens envoyèrent des Députés à Athènes pour demander une retraite honorable, Cléon s'y opposa. De son côté, Démosthène fit presser la République par son collègue Nicias, ou de secourir l'armée, ou de négocier avec les ennemis. Cléon prétendit que la position des Athéniens ne pouvait ve-

nir que de la lenteur des deux Généraux, & que s'il était à Pyle, il s'emparerait de l'Ile en vingt jours. Nicias le prend au mot, Cléon veut éluder, & forcé de partir, il arrive au moment où Démosthène s'était avisé de brûler un petit bois par qui les ennemis étaient couverts. Cléon se joint à lui, remporte la victoire la plus complette & rentre dans Athènes, au bruit des acclamations du Peuple dont l'aveuglement lui attribue tout l'honneur de cette expédition.

Cependant Demosthène demande à Nicias quelle sera leur ressource. La fuite, dit celui-ci : mais, répond l'autre, le Paphlagonien s'en appercevra, car il a l'œil à tout. Il a un pied à Pyle & l'autre au Barreau.

> Ses deux mains sont au pays d'Etolie,
> Et son esprit est en la Clopidie. (AMYOT.)

Ce mot de *Clopidie* n'est point un pays, mais un terme grec qui signifie voler.

Nicias croit que le parti le plus sûr, c'est de mourir; Démosthène avoue qu'il aime mieux boire du vin, & il engage son collègue à faire ses efforts pour en escamoter une bouteille. Nicias y court & revient fort content d'avoir esquivé le Paphlagonien qui après s'être gorgé de confiscations, s'est enivré & couché sur un cuir. Démosthène boit, & le premier conseil que lui dicte Bachus, c'est

d'engager encore Nicias à dérober les oracles qui sont entre les mains du Paphlagonien. Nicias y consent, les vole & les apporte.

D'abord, dit l'un de ces oracles, un vendeur de toile gouvernera l'Etat (c'est *Eucratès*). Puis un vendeur de moutons. (C'est *Lysiclès*). Un plus méchant lui succédera, & ce successeur sera le vendeur de cuir, le Paphlagonien, le brouillon, l'homme vorace & à voix bruyante, en un mot Cléon. Mais qui pourra supplanter le Corroyeur qui a supplanté le Boucher ? Démosthène, à force de lire, devine que ce sera un vendeur de chair cuite ou de boudins.

Mais il s'agit de trouver cet heureux libérateur, & justement il se présente à eux un homme de l'espèce que nous venons de nommer, c'est Agarocrite par lequel on prétend que l'Auteur a voulu désigner Hyperbolus, homme vil & sans mœurs. Cet Agarocrite porte une table remplie de viandes. Démosthène & Nicias le saluent respectueusement, l'appellent l'Ange tutélaire de la République, & le supplient de la sauver. Celui-ci ne conçoit rien aux complimens qu'on lui fait, c'est l'homme aux *fagots* de Molière ; il assure qu'à peine il sait lire, & que de toutes les manières il est indigne de gouverner.

Pauvre homme ! reprend Démosthène ! ce sont là les qualités qu'il faut...... Tu n'auras qu'à faire

ton métier, rien de plus facile. Il n'y a qu'à user d'envelopes, tout brouiller, attirer le peuple par des caresses de cuisine, & le duper. Voilà ce que tu fais. Tu as, outre cela, d'excellentes qualités pour le Peuple : la voix forte, l'éloquence impudente, le génie malin & la charlatanerie du marché. Crois-moi, tu vaux trop, & tu as tout ce qu'il faut pour le gouvernement.

Agarocrite se rend, & on lui conseille d'attaquer le Paphlagonien : il y est disposé, mais qui le secondera ? Les riches ? Ils respectent Cléon. Les pauvres ? Ils le craignent. Quel sera donc son appui ? La haîne des *Chevaliers* qui sont les ennemis jurés de ce concussionnaire, celle des Spectateurs & des Dieux.

Le Paphlagonien se réveille, il paraît & commence par réprimander les deux Esclaves. Agarocrite s'enfuit malgré les cris de Démosthène qui, à son défaut, appelle les *Chevaliers*. Ils paraissent, & l'on entend répéter de tous côtés : frappez, frappez cet ennemi des *Chevaliers* & du Peuple, ce goufre de déprédations & de rapines, prenez garde qu'il n'échape, car il sait les routes détournées d'Eucratès.

Cléon, de son côté, appelle les Juges : les Juges ne viennent point, le Chœur continue de le menacer, & Agarocrite assuré qu'il sera bien défen-

du, s'avance droit à lui, en protestant qu'il saura le dompter, malgré sa voix de tonnerre. Le combat s'engage, & d'un côté c'est un Général d'armée insolent, de l'autre un faiseur de saucisses, qui se disputent mutuellement le prix de l'impudence & de l'étendue de la voix, pour montrer qu'ils sont dignes de gouverner Athènes. Il n'est point de sottises, point d'injures qu'ils ne se disent, & pour conclusion, l'un & l'autre se citent devant les Juges auxquels ils courent s'entr'accuser.

Nous en demandons pardon aux Enthousiastes d'Aristophane, mais nous ne concevrons jamais comment de pareilles scènes ont trouvé grace devant les Athéniens. Elles ont pu obtenir les applaudissemens d'une populace effrénée, les suffrages de quelques Citoyens entraînés par la cabale, ou par des intérêts praticuliers; mais que des Spectateurs accoutumés au style de Sophocle & d'Euripide, se soient amusés des grossièretés de celui-ci, voilà ce que l'on aurait de la peine à nous persuader. Cependant les *Chevaliers* sont le premier ouvrage qu'Aristophane ait donné sous son nom, & cet aveu est la matière du Chœur qui termine le premier Acte. Dans ce Chœur adressé au Spectateur, le Poète dit que jusqu'à présent il avait gardé l'anonyme, parce qu'il regardait l'Art comique comme très épineux, & que

le ſort de ſes prédéceſſeurs l'avait fait trembler. Le rôle qu'il joue dans cette Pièce prouve qu'il était bien guéri de ſes craintes.

ACTE II.

Le Chœur eſt impatient de ſavoir le réſultat du jugement, & Agarocrite vient lui annoncer qu'il eſt vainqueur. Cléon, dit-il, a répandu d'abord un torrent de calomnies contre vous tous, il vous a traités de Conjurés. Le Sénat ſéduit par ſes fourberies, commençait à s'armer d'un front ſévère; j'ai pris la parole & après avoir invoqué comme des Dieux, les effrontés, les impoſteurs, le marché, &c. je me ſuis mis à crier : grande nouvelle, Meſſieurs, nouvelle intéreſſante. Hé quoi ! depuis que nous avons guerre, jamais vos poiſſons favoris que vous aimez tant, n'ont été à ſi bon compte.

Cette phraſe tombe ſur les Magiſtrats auxquels Cléon faiſait croire que tout allait bien, quand ils avaient abondamment les mets qui faiſaient leurs délices.

A ce mot, continue Agarocrite, vous auriez vu la ſérénité reparaître ſur tous les viſages : on m'applaudit, on me couronne, & je fais enſorte qu'en effet ces poiſſons ſe trouvent à vil prix. Cléon

qui se voit supplanté, propose à son tour une hécatombe pour les bonnes nouvelles qu'il a reçues; mais je recharge, en demandant deux hécatombes, & même un sacrifice de mille chèvres, si les *Trichides* ne coûtent qu'une obole le cent. Ce mot réveille le Sénat; en vain Cléon veut raisonner, on ne l'écoute plus. Un Député de Lacédémone vient demander audience & parler de paix, on ne daigne pas l'entendre. Quoi! parler de paix tandis que les ennemis savent que les poissons les plus exquis ne coûtent presque rien à Athènes! On rompt l'assemblée, & on court aux poissons. J'achète des herbes pour les assaisonner, j'en donne *gratis* à ceux qui en ont besoin, on me comble de louanges & de caresses; en un mot, j'ai gagné tout le Sénat pour une obole de Coriandre. . . . .

Cléon reparaît furieux, & après avoir vomi un torrent de nouvelles injures, il menace son concurrent de le traîner au Tribunal du Peuple qu'il se promet de tourner comme il voudra, parce qu'il sait de quels mets il faut le régaler. Oui, lui répond Agarocrite, tu imites les Nourrices qui mangent la bouillie de leurs enfans. . . . .

Les deux Rivaux appellent le Peuple, c'est un Vieillard imbécille, & Agarocrite le prie de juger la querelle, mais pourvu que ce ne soit pas dans

le lieu ordinaire de l'Assemblée, parce que le bonhomme est très sensé chez lui, mais dans l'Assemblée, il tombe en enfance.

On entre en matière, & chaque fois que Cléon allègue quelque chose en sa faveur, Agoracrite le combat, soit par un raisonnement, soit par un sarcasme. Le Vieillard s'irrite peu-à-peu & finit par s'indigner contre le Général, au point qu'il lui ordonne de remettre au Marchand de boudins l'anneau qui était la marque de la dignité des *Questeurs*. Cléon le rend, & il se trouve qu'au lieu d'avoir l'empreinte ordinaire, cet anneau représente un oiseau de proie, le bec ouvert comme pour haranguer. Ce n'est pas là mon anneau, dit le Peuple, c'est celui de Cléonyme ; & dans l'instant, il en donne un autre à son favori avec le titre de *Questeur*. Cléon atterré n'a plus de ressources que dans ses Oracles, c'était le moyen dont il se servait pour abuser la République ; il prétend en avoir qui mettent les Athéniens dans la nécessité de le conserver, & le Peuple consent à les entendre : mais Agarocrite en annonce dont la force détruira ceux que l'on va lui opposer.

ACTE III.

Le premier de ces Oracles dont Cléon prétend avoir un coffre plein, c'est un ordre de *garder le*

chien qui aboie, mais ce même Oracle est détruit par celui d'Agoracrite qui commande de s'armer contre *ce cerbère qui se nourrit du sang du peuple.* Dans le second, Cléon se compare à *un lion qu'il faut conserver : qu'il faut enfermer & mettre au pilori*, répond celui de son adversaire.

Cléon s'appercevant que ses Oracles ne réussissent pas, promet du bled au peuple, mais le peuple ne veut pas en recevoir d'un pareil Ministre, & battu de tous les côtés, le Général propose un grand festin. Agoracrite fait les mêmes offres dans les termes les plus pompeux, & le peuple accepte le défi, résolu de se livrer à celui des deux prétendans qui le régalera le mieux. L'un & l'autre vont préparer leur festin, & les Chevaliers profitent de leur absence pour caresser le pauvre Vieillard auquel ils font observer qu'il est en effet le Maître d'Athènes, mais qu'il se laisse séduire comme l'on veut, par les piéges les plus grossiers. Le Vieillard répond que c'est une jouissance pour lui d'enrichir les brigands qui le flattent, & de leur faire rendre ensuite tout ce qu'ils ont pris.

ACTE IV.

Cléon & Agoracrite vêtus en Maître-d'Hôtel, arrivent chacun avec une table chargée de mets, & invitent tour-à-tour le peuple à en goûter. Man-

gez, dit le premier, mangez de ce gâteau que j'ai fait à Pyle. Prenez, dit le second, prenez cette croûte que Cérès fit exprès pour vous.

Cléon a dans sa manne le plat d'élite, c'est un salmi de lièvre; Agoracrite ne peut en présenter autant, & tout-à-coup il feint de voir arriver des Députés chargés d'argent, qui demandent Cléon. Cléon se retourne & Agoracrite lui vole son salmi qu'il offre au Vieillard. Cléon s'avoue vaincu en fait d'impudence, & pour achever sa défaite, son Rival propose au peuple de fouiller dans les deux mannes. Celle d'Agoracrite se trouve vuide, il avait tout mis sur la table; celle de Cléon est encore pleine. Et voilà ce qu'il a toujours fait, s'écrie Agoracrite, il vous a donné peu & s'est réservé beaucoup.

Décidé par ce dernier trait, le Vieillard est résolu d'ôter à Cléon la couronne dont il l'a décoré, mais Cléon déclare qu'il n'en fera rien qu'il n'ait trouvé dans le Rival qui le supplantera, les qualités qu'un Oracle de Delphes lui a indiquées. Agarocrite se vante de les réunir, Cléon l'interroge, & les réponses, ainsi que les questions, aboutissent à prouver que cet Agoracrite est un homme vil, un vendeur de viandes cuites, un voleur, un parjure, un imposteur, un coquin fieffé, par conséquent le digne & véritable successeur de Cléon. Celui-ci le reconnaît & fait ses adieux à la couronne qui va:

être portée, sinon par un plus grand, du moins par un plus heureux fripon.

On croit que cette scène entière est une parodie de l'Œdipe de Sophocle, c'est-à-dire de l'endroit où ce Prince interroge le Berger de Laïus qui lui découvre tous les crimes dont il est coupable. Aristophane a suivi la même marche, & chaque mot d'Agarocrite augmente le trouble de Cléon, comme chaque mot du Berger ajoute à celui du Roi de Thèbes.

Le vendeur de viandes est déclaré vainqueur, & le Paphlagonien est livré à sa discrétion : il l'emmène en protestant qu'il va s'occuper tout entier du bonheur de la *Ville des Sots*, c'est le terme honnête dont l'Auteur se sert pour désigner Athènes, & le Chœur termine l'Acte par une suite de médisances plus odieuses les unes que les autres.

Si l'on pouvait supposer qu'un aveuglement général permît de donner des Comédies de ce genre, combien croit-on qu'il y aurait de spectateurs ? Les *soi-disant* Philosophes qui calculent que le nombre des méchans est beaucoup plus considérable que celui des bons, parieraient pour des *chambrées complettes*, nous aimons à croire le contraire.

ACTE V.

J'ai refondu le peuple, s'écrie le vainqueur Agarocrite en entrant, & je vous le rends honnête

homme, de ſcélérat qu'il était. Il habite l'ancienne, la véritable Athènes, & il eſt devenu tel qu'il fut autrefois du tems des Miltiades & des Ariſtides.

On ouvre les portes, & le peuple rajeuni s'avance au milieu des acclamations du Chœur. Ce peuple remercie Agarocrite du ſervice qu'il lui a rendu, & ſemblable à un homme revenu d'un rêve qui lui a fait perdre la mémoire, il interroge ſon libérateur ſur tout ce qui s'eſt paſſé pendant le règne de Cléon. Agarocrite l'en inſtruit & raconte d'une manière très-ſatyrique les folies que le Vieillard a faites dans ſon délire : le peuple en rougit, il promet de ſe conduire déſormais plus ſagement, & pour dernière punition, le coquin de Paphlagonien eſt condamné à prendre le métier de celui auquel il eſt obligé de céder ſa place.

Les Hiſtoriens ſont d'accord avec Ariſtophane ſur le compte de Cléon, entr'autres Thucydide & Plutarque dans leſquels on lit qu'il était mauvais Capitaine & Citoyen turbulent; mais la haîne rend injuſte, & celle du Poète ſe décèle à chaque inſtant. La politique des Athéniens était de laiſſer dire & de toujours faire. Quel était donc le but des Comédies d'Ariſtophane? De ſatisfaire ſon animoſité perſonnelle, & ce ſoupçon qui nous paraît fondé, ne fait point honneur à l'Ecrivain. La Pièce ſuivante ne lui en fera pas davantage aux yeux

de nos Lecteurs, Pièce odieuse dans laquelle, dit Boileau, *Art poétique*, *chap.* 3.

> Aux accès insolens d'une bouffonne joie
> La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
> On vit par le Public un Poète avoué
> S'enrichir aux dépens du mérite joué,
> Et Socrate par lui dans un Chœur de nuées,
> D'un vil amas de peuple attirer les huées.

Cette Comédie à laquelle le nom de son Héros & la méchanceté de l'Auteur ont donné la plus grande célébrité, fut représentée pour la première fois sous l'Archonte Isarchus, la 9e. année de la guerre du Péloponèse, & la première de la 89e. *Olympiade*, aux Fêtes *Dionysiales*. Pour la seconde fois, sous l'Archonte Aminias, la 2e. année de la même *Olympiade* 89e. Retouchée enfin pour la troisième fois, & non représentée l'année suivante, sous l'Archonte Alcée. D'après l'extrait que nous allons en faire, on sera forcé de convenir que le Poète avait beaucoup d'esprit & d'invention, mais à quel usage les a-t-il employés ? ne pouvait-il arriver à la postérité qu'en attaquant le plus sage des Grecs ? Aristophane délateur de Socrate, c'est Erostrate qui pour se rendre immortel, brûle le Temple de Diane à Ephèse.

LES NUÉES.

» ANYTUS & ceux de ſon parti, dit Elien, cherchaient avec ſoin les moyens de perdre Socrate, mais ils ſe défiaient de la manière dont le peuple prendrait une accuſation grave contre un homme qui par bien des raiſons avait un grand crédit dans l'Etat, & particulièrement parce qu'il décriait les Sophiſtes qui ne ſavaient & n'enſeignaient rien qui en valût la peine. Ils commencèrent par ſonder cette eſpèce de gens ſur le projet qu'ils méditaient, car ils ne jugeaient pas qu'il fût sûr de précipiter les choſes, par la crainte qu'ils avaient que les amis & les ſectateurs de Socrate ne fiſſent retomber toute la confuſion ſur les accuſateurs d'un homme qui, après tout, n'était pas coupable & qui faiſait l'ornement de ſon ſiècle. Qu'imaginent-ils ? Ils vont trouver Ariſtophane le faiſeur de Comédies, grand rieur de profeſſion, vrai turlupin & qui faiſait gloire de l'être. Ils le gagnent & lui perſuadent de traduire Socrate en ridicule en plein Théâtre, ſur des choſes qu'on lui reprochait fauſſement, comme d'être un ſéducteur éloquent, capable de changer le blanc au noir, & de donner une entorſe au bon droit, homme à ſentimens ſinguliers & dangereux, qui

voulait introduire de nouveaux génies à la place des Dieux qu'il méprisait, homme enfin propre à inspirer ses erreurs à quiconque l'approchait.

Aristophane saisit vivement ce sujet, y répand le sel de la plaisanterie & l'agrément des vers, sans rougir de prendre le meilleur des Grecs pour l'objet de ses risées. Car ce n'était pas un Cléon qu'il se proposait de déchirer, mais un Sage chéri des Dieux, & particulièrement d'Apollon «.

Ce dernier mot porte sur un Oracle de Delphes, qui l'avait déclaré le plus sage des hommes, & Socrate lui-même en expliqua le sens aux Athéniens, mais avec une modestie digne de lui. Je suis plus sage que vous, leur dit-il, en ce que vous croyez tout savoir, & ne savez rien; au lieu que moi je ne sais rien, & crois aussi ne rien savoir.

» Socrate mis en scène, continue Elien, surprit d'abord étrangement les Athéniens qui ne s'attendaient à rien moins; mais parce qu'ils étaient naturellement défians & soupçonneux à l'égard des hommes extraordinaires & distingués, soit dans le manîment des affaires publiques, soit dans les talens & dans la régularité de la conduite; cette comédie commença à leur plaire, au point qu'ils donnèrent plus d'applaudissement au Poète, qu'on n'en avait donné à aucun Spectacle. Ils le proclamèrent vainqueur, & ils contraignirent

les

les Juges de ces jeux à mettre au premier rang le nom d'Aristophane.

Quant à Socrate, il allait rarement au Spectacle, excepté quand Euripide disputait le prix par des Tragédies nouvelles. Il ne manquait pas de s'y trouver, & il assistait de même à ses combats au *Pyrée*. En effet, il aimait ce Poète Tragique pour sa sagesse & pour la beauté de ses Pièces toutes vertueuses. Cependant Alcibiade & Critias le contraignirent d'aller quelquefois aussi à la Comédie; mais loin de se plaire à ce divertissement, il avait un souverain mépris pour les Comédiens. Philosophe comme il était, & homme de bien, il ne pouvait goûter des gens qui faisaient profession de mordre, d'outrager, de déchirer tout le monde & de ne rien dire d'utile. Ce furent là les causes sécrètes du dépit qui donna lieu à la Comédie des *Nuées*, sans compter les suggestions d'Anytus & de Mélitus. Il est même vraisemblable qu'Aristophane se laissa corrompre par argent dans cette conjoncture, car, vu l'ardeur & l'empressement des uns à calomnier Socrate devant les Tribunaux, vu la pauvreté, ou la méchanceté du Poète; est-il étrange de croire qu'il ait reçu de l'argent pour cette mauvaise affaire? Comme on célébrait alors les *Dionysiales*, il était accouru une grande multitude de gens étrangers: lors donc qu'on balotait & qu'on bernait ce malheureux

Socrate ; à ce nom si fréquemment répété, & à sa figure que les faiseurs de masques avaient parfaitement imitée, les étrangers qui ne savaient de quoi il s'agissait, faisaient du bruit dans l'assemblée, à force de demander qui étoit ce Socrate. Il le remarqua, car il y était venu tout exprès, sachant bien qu'il était le bouffon de la Comédie, & il s'était placé dans un lieu d'où il pouvait être vu de tous les Spectateurs. Il affecta de tirer les étrangers d'embaras, il se leva, & durant tout le Spectacle il se tint debout, tant il montra de mépris pour cette satyre & pour les Athéniens assemblés «.

Quelques Historiens ont prétendu qu'Aristophane avait été cause de la mort de ce Philosophe, mais il est prouvé par toutes les dates, qu'il y a eu un intervalle de 23 ans entre la Comédie des *Nuées* & le moment où, sur l'accusation d'Anytus & de Mélitus, les Athéniens condamnèrent Socrate à s'empoisonner. Cet indigne arrêt lui fut signifié sous l'Archonte Lachés, la première année de la 95e. *Olympiade*. Il serait donc possible de présumer qu'en se déchaînant contre Socrate, le Poète a moins écouté ses ennemis que sa haine personnelle ; mais il n'est pas moins vrai que les ridicules qu'il lui donna sur le Théâtre, devinrent dans la suite des imputations sérieuses dont Anytus & ses partisans se servirent pour le perdre.

A l'égard du succès de cette Pièce, il n'a pas été, du moins dans la nouveauté, aussi brillant que le dit Elien, & nous n'en citerons pour preuve que le Chœur qui termine le premier Acte. Si quelqu'un doit en être cru, c'est l'Auteur, & voici comme il s'exprime :

» Messieurs, dit-il, je vous promets d'être vrai, j'en atteste Bachus mon père & mon maître. (c'était le Dieu des Poètes Comiques, parce que les Comédies se jouaient pendant ses fêtes). Puissai-je être vainqueur en ces jeux, & passer dans votre esprit pour aussi bon Ecrivain, que je vous crois bons connaisseurs : aussi vous ai-je déjà donné cette Comédie comme la meilleure que j'eusse faite, en vous priant de l'entendre avec autant d'application & de soin que j'en avais mis à la composer. J'eus pourtant le malheur d'être vaincu par d'indignes concurrens (Cratinus & Ameipsias), destinée que je ne méritais pas. C'est de cela même que j'ose me plaindre à vous & aux honnêtes gens pour qui seuls je travaille ; non que je veuille vous abandonner, car je n'ai pas oublié le succès de ma première Comédie (les *Daitaliens*, peuple de l'Attique) & l'accueil que vous fites au jeune homme sage & au jeune homme débauché qui en font le jeu. Comme je n'étais pas encore dans l'âge prescrit par les Loix pour donner des Pièces de Théâtre, (il fallait avoir au

moins trente ans), j'expofai *incognito* ce premier fruit de mes veilles, & vous le reçûtes favorablement. Depuis ce moment, j'ai toujours compté fur vos fuffrages, & je viens aujourd'hui, Meffieurs, vous offrir une Comédie qui, comme un autre *Electre*, cherche à découvrir fes amis. Si elle trouve les cheveux de fon frère, elle les reconnaîtra bien. (Allufion fatyrique à la reconnaiffance d'*Electre* & d'*Orefte* dans Efchyle). Elle ne vient point avec des habits déchirés pour faire rire les enfans; elle ne s'avilit point par des railleries fades fur les chauves, & moins encore par des danfes déshonnêtes. Vous ne la verrez point introduire un vieillard qui frappe de fon bâton tout ce qui fe préfente, pour faire plus aifément paffer fes mauvaifes plaifanteries; elle ne paraît point avec des flambeaux comme une furie, & ne s'amufe point à faire des *hélas* ridicules. Elle vient appuyée de fon feul mérite & de fa propre beauté. Je ne me glorifie pourtant pas de ces avantages. Je cherche beaucoup moins à vous tromper, en vous répétant deux ou trois fois la même chofe. Je produis toujours des images nouvelles, différentes les unes des autres, & toutes fingulières. Je puis me vanter d'avoir terraffé le redoutable Cléon, mais je ne l'ai pas infulté depuis fa mort. La conduite de mes rivaux eft bien différente. Depuis qu'Hyperbolus a donné prife, ils

ne mettent sur le Théâtre qu'Hyperbolus & sa mère. Eupolis a donné d'abord à ce sujet sa Comédie *Marica*, où il n'a pas rougi de piller mes *Chevaliers*, en y ajoutant seulement de sa façon une vieille qui a fait une danse déshonnête, encore a-t-il volé cette vieille à Phrynicus, qui la faisait dévorer par un monstre marin. Le Poète Hermippus est venu ensuite, voilà encore Hyperbolus en jeu. Enfin, tous à la file tombent sur Hyperbolus, & me dérobent mes *anguilles* le plus subtilement qu'ils peuvent. Que ceux qui viennent à leurs Pièces ne se divertissent pas aux miennes, c'est tout le mal que je leur souhaite. Pour vous, Messieurs, si vous prenez du goût à mes idées, je vous donne parole de croire désormais que vous êtes fins connaisseurs.

L'Hyperbolus que cite le Poète, était un ouvrier en lampes de cuivre, qui, comme Cléon, avait trouvé le secret de se rendre recommandable, & de faire trembler les premiers de la République.

Les Athéniens regardaient comme les meilleures anguilles celles du Lac Copaïe en Béotie, & si ce mot dont Aristophane se sert pour désigner ses productions, laissait quelque doute sur le cas qu'il en faisait, on en serait convaincu par la harangue précédente. Aristophane était sans doute un homme fort singulier, & ses spectateurs devaient

l'être pour le moins autant que lui. On prétend qu'ils riaient d'eux-mêmes, quand ils n'avaient pas de quoi rire des autres. Leur exemple a été suivi, & l'Histoire du Théâtre nous en fournira quelques preuves.

ACTE PREMIER.

Couché sur un canapé, mais trop agité pour se livrer au sommeil, Strepsiade, homme riche & endetté, parle en lui-même des emprunts que lui a fait faire le luxe de sa femme & de son fils. Il se lève, il demande de la lumière & compte ce qu'il doit, tant pour des chevaux que pour des chars. Il a quitté ses terres, il est venu à la ville épouser une fille coquette & prodigue qui lui a donné un fils du même caractère, il s'en repent, & ne sait quel remède apporter à l'embaras dans lequel il se trouve.

Durant ce monologue, Phidippide son fils dort à quelques pas plus loin, rêve tout haut, & ne parle que de chevaux, de courses, de chars dont le nom seul anime de plus en plus la mauvaise humeur de son père qui cependant va le réveiller doucement, parce qu'il l'aime, malgré le dérangement de sa conduite. Pour le lui prouver, il veut lui persuader de suivre une idée qu'il vient de concevoir, c'est d'aller dans le logis voi-

fils (celui de Socrate) chez ces gens qui prouvent que le ciel est un four, & que les hommes sont des charbons, parodie ridicule des comparaisons que faisait Socrate. Le fils le méprise, ainsi que son disciple Chériphe; il les traite tous les deux de visionnaires, de fous, de pieds-plats (ils allaient nuds pieds); & le père n'ayant pu gagner sur son fils d'entrer chez ce Philosophe, pour en apprendre l'art de payer ses dettes en gambades, de prouver qu'il fait jour quand il fait nuit, le père prend le parti d'aller lui-même à cette école, bien persuadé qu'après une teinture de philosophie *Socratique*, il saura se débarasser de ses créanciers sans les payer.

Il frappe à la porte de Socrate, & il en sort une espèce de Valet Philosophe qui gronde Strepsiade d'avoir heurté si rudement, qu'il lui a fait perdre le fil d'une belle réflexion. Strepsiade s'excuse, & lui demande modestement quelle est cette réflexion qu'il a eu le malheur d'interrompre. Le Valet répond que ce sont des mystères que l'on ne doit révéler qu'aux initiés : Strepsiade vient pour cela, & le Valet consent à l'instruire. Mais de quoi l'entretient-il ? De la mesure exacte que Socrate vient de prendre de l'étendue du saut d'une puce; d'une question très intéressante sur les *cousins*, savoir si c'est de leur trompe ou d'ailleurs que vient le

bruit qu'ils font en volant ; du mauvais soupé qu'il aurait fait hier, si le Philosophe n'avait eu l'adresse de décrocher un manteau d'une main, tandis que de l'autre il amusait ses Auditeurs avec un compas.

Ouvrez-moi promptement cette école de sagesse, s'écrie Strepsiade enchanté de l'histoire du manteau, montrez-moi Socrate, je brûle d'être adopté. Ouvrez donc.

On ouvre. L'Athénien apperçoit Socrate avec Chairephon, & les trouve si pâles, si maigres, qu'il les compare aux prisonniers de Pyle ; il jette les yeux sur une table remplie de cartes, de globes, de sphères, & chaque objet excite sa curiosité. Mais, dit-il, à quoi sert cette machine ci ?

LE VALET.

A mesurer la terre.

STREPSIADE.

La terre ? Quoi ! celle qu'on distribue au sort après les conquêtes. (C'était l'usage chez les Athéniens de partager ainsi les terres acquises, aux colons qu'ils y envoyaient).

LE VALET.

Non. Ce qui s'appelle la terre, toute la terre.

STREPSIADE.

Grande nouvelle parbleu. Bonne chose pour l'Etat. Quoi ! l'on nous partagera toute la terre ?

LE VALET.

Tenez, voici ſon contour. Voilà tout le domaine de l'Attique..... Voilà Athènes.... Voilà l'Eubée, vous voyez combien elle s'écarte de nous en longueur.

STREPSIADE.

Oui, elle s'écarte de nous, je ne le ſais que trop : c'eſt Périclès qui nous l'a ainſi aliénée, en la ſubjuguant & en l'accablant d'impôts. Mais où eſt Lacédémone ?

LE VALET.

Ici proche.

STREPSIADE.

Oui, trop proche de nous. Croyez-moi, tâchez de l'éloigner tant que vous pourrez.

LE VALET.

Cela ne ſe peut.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous, il vous en prendra mal. Mais, dites-moi, quel eſt cet homme guindé en l'air dans une corbeille ?

LE VALET.

C'eſt lui.

STREPSIADE.

Qui lui ?

LE VALET.

Socrate.

STREPSIADE.

Ah ! Socrate, Socrate, &c..... Il le conjure de descendre, il crie de toutes ses forces, mais le Philosophe enfoncé dans la méditation, ne répond que long-tems après & ouvre enfin la bouche pour dire qu'il se hisse en l'air, parce que la terre attire toutes les pensées subtiles de l'esprit, comme le cresson sauvage tire à lui toute l'humeur destinée aux plantes voisines.

L'aspirant prend de travers la pensée de Socrate pour la tourner en plaisanterie, & de-là il revient à son but qui est d'apprendre d'un si habile voisin le moyen de payer ses dettes sans qu'il lui en coûte rien. Il conjure le Philosophe par les Dieux, mais le Philosophe lui fait observer qu'il ne reconnaît point les Dieux du Pays, & ses grandes, ses uniques Déesses sont les *Nuées*, trait satyrique d'Aristophane pour faire entendre que Socrate & ses Sectateurs n'avaient que de pures chimères pour objet de leur culte & de leurs contemplations.

L'aspirant consent à tout, pourvu qu'il ne paye pas ses dettes, & il se jette sur un lit par ordre de son nouveau Maître qui prie les *Nuées* de se rendre visibles. Elles obéissent & paraissent sur des nuages avec des habits de femmes & des masques singuliers. Socrate, dans son enthousiasme, se sent ou se prétend exaucé, mais Strepsiade a

l'esprit si bouché, la vue si peu philosophique, que malgré les chants redoublés des *Nuées*, il ne voit & n'entend rien. Sont-ce des Héroïnes, dit-il? Non, répond Socrate, ce sont les Déesses des paresseux. Ce sont elles qui donnent de l'esprit, du sens, du jugement, l'art de parler d'une manière extraordinaire, imposante comme la nôtre, & capable de captiver les cœurs. En effet, reprend Strepsiade, à peine ai-je entendu leur voix, que mon ame a tressailli d'ardeur de philosopher. Oui, je brûle de raisonner sur la fumée, de bâtir & de renverser des argumens opposés, & de contredire tout ce qu'on dira.

Les *Nuées* descendent de leurs machines, & par grace elles se rendent visibles aux yeux du *Candidat* qui est fort étonné de ce qu'elles ont des figures de femmes, lui qui avait cru bonnement que ce n'était que du brouillard. Ce sont elles, lui dit Socrate, qui nourrissent les Sophistes, les Devins, les Médecins, les Poètes. Elles prennent toutes les formes que l'on veut, toutes celles qu'elles veulent, & supposé, par exemple, qu'elles voient Simon, ce voleur public, elles se métamorphosent en loups.

Après quelques apostrophes de ce genre, les *Nuées* accordent leur protection à Strepsiade en faveur de Socrate qu'elles veulent bien obliger, ainsi que Prodicus fameux Sophiste, fou de son pré-

tendu savoir, & que le Poète ne met en parallèle avec le Philosophe, que pour lui donner plus de ridicule. Non-content de cela, il lui fait débiter qu'il n'y a point de Jupiter, ce qu'il prouve en disant que ce sont les *Nuées* qui donnent de la pluie, & que jamais on n'a vu Jupiter pleuvoir sans elles. Il raisonne à-peu-près aussi conséquemment sur plusieurs autres points : Strepsiade enchanté abjure les Dieux d'Athènes & se voue tout entier aux *Nuées* qui promettent de lui apprendre à corrompre le bon droit pour emprunter & ne rien payer. Laissez-vous conduire par Socrate, ajoutent-elles, & vous réussirez.

Les haillons dont il est nécessaire de se couvrir, la faim, la soif, le froid, le chaud, les outrages qu'il faut endurer pour être vraiment Philosophe, rien ne l'arête, pas même les coups d'étrivières : la seule chose qui le fait balancer au moment d'entrer à l'école, c'est la crainte & l'espoir de ressembler à Chairéphon le plus cher, mais le plus pâle des Disciples de Socrate. Malgré cela, il se résigne & va se faire initier, après être convenu que né sans aucune espèce de talens, il n'a de mémoire que pour se souvenir de ce qu'on lui doit, & de disposition qu'à tromper ceux à qui il doit.

Le Lecteur devine aisément que le caractère de ce Strepsiade est celui d'un innocent très-railleur, qui se sert de sa prétendue ignorance pour lancer

les sarcasmes les plus forts sur la morale de Socrate. C'est le *Médecin malgré lui* aux prises avec la Médecine.

L'Acte finit par le Chœur que nous avons cité, & qui est suivi de quelques reproches que les *Nuées* font aux Athéniens sur la confusion qui régnait dans leurs Fêtes, sur les sacrifices qui ne se faisaient point aux jours marqués, en un mot, sur l'avarice de la République qui très-souvent ordonnait des jeûnes au lieu de festins.

ACTE II.

Le Disciple dépouillé de son manteau, reparaît avec Socrate qui jure par l'air & le chaos, que jamais il n'a trouvé d'esprit si épais que celui de Strepsiade. Critique sanglante de la part d'Aristophane pour faire entendre qu'un sens droit est rétif à la Philosophie, parce que la Philosophie est opposée au sens commun. Çà, continue Socrate, que souhaitez-vous apprendre? Les mesures, l'harmonie, la cadence?

STREPSIADE.

Oui, parbleu, les mesures. Car il n'y a pas long-tems qu'un homme m'a trompé par une fausse mesure..... Pour l'harmonie, à quoi me servirait-elle?

SOCRATE.

A faire l'agréable dans les compagnies.

STREPSIADE.

C'eſt bien-là de quoi il s'agit. Je ne me ſoucie ni de *Pyrrhiques*, ni de *Dactyles*, enſeignez-moi à culbuter le bon droit.

Plus Strepſiade va au fait, plus Socrate affecte de s'en éloigner, & comme la Philoſophie exige beaucoup de connaiſſances préliminaires, il donne à ſon Diſciple une leçon de Grammaire. Molière a imité cette ſcène dans ſon *Bourgeois Gentilhomme*, mais il l'a traitée en Comique, au lieu qu'Ariſtophane l'a priſe du côté de la Satyre; ainſi en apprenant à Strepſiade à diſtinguer les choſes qui appartiennent aux hommes & aux femmes, il attaque, en paſſant, quelques Athéniens notés de lâcheté ou de débauche, tels que Cléonyme & Amunias.

Couchez-vous, répond Socrate à ſon Diſciple; méditez, attachez-vous à une penſée, & ſi vous ne pouvez la démêler, paſſez à une autre, diviſez, définiſſez, contemplez, enfin cherchez les moyens de fruſtrer vos créanciers. Telle était la manière de Socrate qui faiſait naître les penſées des autres ſans dire les ſiennes. C'eſt pour cela qu'on l'appellait *la ſage-femme des eſprits*.

Las de ſe tourner & retourner ſur ſon lit, Strep-

siade s'écrie enfin qu'il croit avoir trouvé le secret qu'il cherchait. Si j'achetais, c'est lui qui parle, si j'achetais une Sorcière de Thessalie, que par son moyen je prîsse la lune & que je l'enfermâsse dans un étui comme un miroir.....

SOCRATE.

Eh-bien, qu'en arriverait-il ?

STREPSIADE.

S'il n'y avait plus de lune, je ne payerais plus d'intérêt.

SOCRATE.

Comment cela ?

STREPSIADE.

La chose est toute claire. Il n'y aurait plus de mois, & par conséquent plus de paiement au bout.

SOCRATE.

Mais si vous étiez condamné à payer cinq talens, comment vous tireriez-vous de cette affaire ?.... Pensez-y, rêvez quelques momens, donnez l'essor à votre esprit, comme les enfans le font à un hanneton qu'ils attachent à un fil.

STREPSIADE.

Je me mettrais derrière le Greffier, j'exposerais un miroir ardent aux rayons du soleil, & je brûlerais toutes les écritures qu'on ferait contre moi.

SOCRATE.

Et si vous étiez condamné par corps ?

STREPSIADE.

Le moyen est tout simple, j'irais me pendre.

Socrate voyant qu'il ne peut tirer aucun parti du génie grossier de son Disciple, & désespérant d'en faire un Philosophe, lui conseille d'amener son fils en sa place. Strepsiade y consent, dit que ce fils avait de l'esprit quand il était enfant, & il se retire.

ACTE III.

La première scène de cet Acte est remplie par Phidippide que son père chasse de sa maison pour l'envoyer à l'école de Socrate : pour l'y engager, il lui débite sans ordre ni liaison tout ce qu'il sait & ce qu'il ne sait pas des grands mystères de la Philosophie. C'est absolument le *Bourgeois-Gentilhomme* qui veut rendre à Madame Jourdain & à Nicole les leçons qu'il a reçues de ses Maîtres..... Par Jupiter, s'écrie Phidippide. —Jupiter ! apprenez, mon fils, qu'il n'y en a plus.

PHIDIPPIDE.

Qui dit de pareilles impiétés ?

STREPSIADE.

Qui ? Socrate, Diagoras & Chairéphon qui sait calculer le saut des puces.

PHIDIPPIDE.

PHIDIPPIDE.

Quoi, mon père, vous êtes aſſez inſenſé pour croire ?....

STREPSIADE.

Doucement, s'il vous plaît, mon fils. Ne dites point de mal de ces Sages qui ont tant de lumières & qui portent l'épargne jusqu'à ne connaître ni Barbiers, ni Parfumeurs, ni Baigneurs, tandis que toi tu me dévores les entrailles, comme ſi j'étais mort. Mais il ne s'agit plus de cela, va les trouver & deviens leur Diſciple.

PHIDIPPIDE.

Hé que peut-on apprendre de bon de ces animaux-là ?

STREPSIADE.

Tout : les connaiſſances les plus eſtimées, la vérité même; par exemple, que tu n'es qu'un ſot, mais attends un moment, & je ſuis à toi.

Phidippide croit que ſon père a perdu l'eſprit & balance s'il doit le faire déclarer fou en Juſtice, ou le livrer aux Médecins comme un homme à enterrer ſous peu de jours. Il revient & donne à ſon fils une leçon de Grammaire. Celui-ci s'apperçoit que ſon père n'a ni manteau ni ſouliers, il lui demande ce qu'il en a fait, & ſon père lui répond qu'il les a employés *pour le beſoin.*

Ce trait regarde Périclès qui, ſelon Suidas, avait diſſipé une grande partie des tréſors de la Citadelle pour la guerre du Péloponèſe, & qui ne pouvant juſtifier la dépenſe d'un article de cinquante *talens* dont il devait rendre compte, ſe contenta de dire qu'il les avait employés *pour le beſoin.* On prétend que ce Général ne fit cette réponſe que pour ménager la réputation des Rois de Sparte qui furent accuſés d'avoir reçu ces cinquante *talens* pour épargner une partie de l'Attique.

Viens, mon enfant, viens avec moi, reprend Strepſiade. Si tu fais mal, c'eſt moi qui t'y obliges. Obéis ſeulement, & ſouviens-toi que je n'ai eu que trop d'égards pour les caprices de ton enfance. La première obole que je reçus dans l'Aſſemblée publique, je la mis à t'acheter un petit chariot aux Fêtes de Jupiter.

Phidippide proteſte tout bas que ſon père ſe repentira de la violence qu'il lui fait, & ſe laiſſe conduire à Socrate que Strepſiade inſtruit de la réſiſtance de ſon fils.

SOCRATE.

C'eſt apparemment un innocent qui n'eſt pas encore fait à ſe tenir ſuſpendu en l'air comme nous.

PHIDIPPIDE, (*bas.*)

Puiſſes-tu l'être tout de bon !

STREPSIADE.

Ah! coquin, tu dis des injures à ton Maître.

SOCRATE.

Voyez avec quelle grimace il a prononcé cette ſottiſe. Hé comment pourrait-il apprendre à éluder un procès, à chicaner ſa Partie adverſe, à jetter de la poudre aux yeux des Juges?

STREPSIADE.

Oubliez ſes impertinences & daignez lui donner vos ſoins. Il a naturellement du génie, car n'étant encore qu'enfant, il faiſait de petits châteaux, des vaiſſeaux, des chariots, &c...... Il fallait voir. Qu'en penſez-vous? Ne croyez-vous pas qu'il puiſſe apprendre ces deux moyens favoris qui ſont les pivots de votre doctrine, le *juſte* & l'*injuſte*? S'il ne les apprend tous deux, il aura du moins l'eſprit d'apprendre l'*injuſte*.

SOCRATE.

Je vais le donner à inſtruire à tous les deux.

STREPSIADE.

Je ſuis votre valet : n'oubliez pas au moins de l'armer de pied-en-cap contre le *juſte*.

A peine Strepſiade eſt-il ſorti, que le *Juſte* paraît en défiant ſon Rival de ſe préſenter : mais l'*Injuſte* qui connait les Juges auxquels il a affaire, ſe montre

ſur-le-champ & ſe promet bien que devant de pareils Arbitres, il l'emportera ſur ſon Concurrent. L'un & l'autre débitent tour-à-tour une Harangue dans laquelle ils ſoutiennent leurs droits. Le *Juſte* peint dans la ſienne les mœurs vertueuſes de l'ancienne Athènes & engage Phidippide à les adopter; l'*Injuſte* l'en éloigne, & de cet incident naît une diſpute remplie des traits les plus cyniques contre les Athéniens. Que répondras-tu, dit l'*Injuſte* à ſon Rival, ſi je viens à bout d'avoir raiſon contre toi?

LE JUSTE.

J'avouerai que j'aurai tort & je me tairai. Voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu, quels gens ſont-ce que nos Orateurs?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

D'accord. Et nos faiſeurs de Tragédies?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

Fort bien. Et nos Magiſtrats?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à-présent les ſpectateurs. Quel eſt le plus grand nombre ? Sont-ce les gens de bien ? examine.

LE JUSTE, *regardant de tous les côtés.*

Examinons.

L'INJUSTE.

Hé bien ?

LE JUSTE.

Les ſcélérats l'emportent..... En voilà un que je connais..... J'en vois encore là un autre.....

Et ce petit-Maître là-bas.....

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à préſent ?

LE JUSTE.

Que j'ai perdu. (*Aux Spectateurs*). Meſſieurs, prenez mon manteau, je vais me ranger de votre parti, vous êtes les plus forts. (*Il fait ſemblant de jetter ſon manteau & de ſauter dans le parterre*).

SOCRATE, *à Strepſiade.*

Eh bien, perſiſtez-vous à vouloir que votre fils ſoit Philoſophe ?

STREPSIADE.

Oui, inſtruiſez-le comme il faut, châtiez-le s'il eſt néceſſaire, & ſur-tout rendez-lui la langue

aussi affilée qu'un glaive à deux tranchans ; l'un sera pour les menues babioles de la chicane, l'autre pour les causes qui en valent la peine.

SOCRATE.

Laissez-moi faire, je vous le rendrai, sur ma parole, un des plus fins chicaneurs de l'Attique.

Phidippide entre avec répugnance chez Socrate, & les *Nuées* adressent la parole aux Juges de la Comédie : elles leur promettent que s'ils rendent justice au spectacle, elles répandront la fertilité dans leurs champs pour lesquels elles donneront à propos de la pluie ou du beau tems; mais que s'ils jugent de travers, elles grêleront leurs vignes & désoleront leurs fruits.

ACTE IV.

Strepsiade fort inquiet rode autour de l'école, en comptant à la manière des Grecs, c'est-à-dire, en rétrogradant : cinq, quatre, trois, deux : le dernier jour du mois approche, jour appellé celui de la *vieille & nouvelle lune*, jour où il faut payer; & tous ses créanciers résolus de le ruiner, ont consigné de l'argent chez les Juges pour les frais de poursuite. Que faire, dit-il, car de payer il n'en est pas question. J'ai beau leur faire des propositions raisonnables & leur dire : écoutez : des trois sommes que je vous dois, ne pre-

nez pas l'une, donnez du tems pour l'autre, & quittez-moi de la troisième.

Il semble que La Fontaine, d'après Esope, ait imité ce trait dans la Fable de *la génisse, de la chèvre & de la brebis en société avec le lion.*

Nous sommes quatre à partager la proie,
Puis en autant de parts le cerf il dépeça :
Prit pour lui la première en qualité de Sire :
Elle doit être à moi, dit-il, & la raison,
C'est que je m'appelle lion.
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit écheoir encor,
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième ;
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

Loin de se payer de mes raisons, continue Strepsiade, ils me traitent de fripon, & me menacent de me traîner au Barreau. A la bonne-heure : que m'importe après tout, pourvu que Phidippide soit devenu beau parleur. Voyons où il en est. Heurtons.

Socrate se présente, Strepsiade lui donne un sac de farine, & pour l'en remercier, Socrate lui apprend que son fils en sait déjà assez pour nier une dette, eût-elle été contractée devant mille témoins.

Viens, mon fils, s'écrie le père enthousiasmé, viens, que je t'embrasse. A ta pâleur, je juge que tu

ſais contredire & nier hardiment, que tu entends le fin de la chicane la plus déliée, & que tu excelles dans les manières de ton pays. Que dis-tu là ?...... Va, je n'en doute point. Tu m'as l'air de faire croire aux gens qu'ils ont tort quand ils ont raiſon, & de le leur ſoutenir en face. Oui, tu as maintenant la mine d'un bon & franc Athénien. Auſſi puiſque tu m'as perdu, c'eſt à toi de me ſauver.

PHIDIPPIDE.

D'où vient donc cette crainte que vous témoignez ?

STREPSIADE.

Hé, hé, je l'avoue. Je crains un peu cette *vieille & nouvelle lune.*

PHIDIPPIDE.

Beau ſujet d'inquiétude ! *Vieille & nouvelle !* Cela peut-il être ?

STREPSIADE.

Il faut bien que cela ſoit, car mes créanciers menacent de m'attaquer ce jour-là en Juſtice, & de conſigner.

PHIDIPPIDE.

Laiſſez-les faire, ils perdront leurs conſignations, car il n'eſt pas poſſible qu'un jour en ſoit deux.

STREPSIADE.

Comment ?

PHIDIPPIDE.

Comment ! une femme peut-elle être jeune & vieille en même tems ?

STREPSIADE.

Mais nos créanciers alléguent la loi.

PHIDIPPIDE.

Ils n'en prennent pas l'esprit ; car, par les loix de Solon, il y a deux différens jours marqués, à savoir : 1°. le dernier jour du mois ou de la *vieille lune*, afin que le débiteur puisse comparaître & éviter les frais de la consignation. 2°. Le lendemain, ou le jour de la *nouvelle lune*, jour auquel le procès doit se faire en forme contre les débiteurs négligens. Ma foi, Solon aimait le peuple.

Chez les Grecs, le premier jour du mois s'appelle *néoménie*, *nouvelle lune* ou nouveau mois. Ils ne connaissaient pas les *calendes* : de-là le proverbe : renvoyé aux *calendes Grecques*.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les Magistrats, sans attendre le premier jour du mois, commencent-ils les procès dès le trentième du précédent, en recevant les consignations ?

PHIDIPPIDE.

C'eſt qu'ils ſont comme les Maîtres-d'Hôtel qui goûtent aux plats avant que de les ſervir.

STREPSIADE, *bruſquement.*

Hola, vous, Meſſieurs les ſpectateurs, pourquoi vous tenez-vous là comme des dupes, tandis que mon fils & moi faiſons nos affaires à vos dépens ?

Il fait rentrer Phidippide chez lui pour le régaler, & dans le moment même arrive un créancier qui, faute de paiement, va faire conſigner au jour de la *vieille & nouvelle lune.* Strepſiade ſe moque de lui, & prend à témoins comme quoi on l'appelle en juſtice en deux jours différens. J'avais juré par Jupiter de rendre la ſomme, ajoute-t-il, mais depuis, on m'a inſtruit qu'il n'y a point de Jupiter ; d'ailleurs, quand j'ai été aſſez bête pour promettre de payer, mon fils ne ſavait pas la philoſophie.

Le Créancier a ſon témoin, & menace Strepſiade, mais Strepſiade le met dehors, & il en paraît un ſecond qui, après avoir fait des lamentations que le débiteur compare à celles des Dieux dans une Tragédie de Carcinus, prétend toucher le principal & les intérêts.

STREPSIADE.

Que penſez-vous de la pluie ? Eſt-ce de l'eau céleſte, ou attirée par le ſoleil ?

LE CRÉANCIER.

Je ne le ſais, ni ne m'en ſoucie.

STREPSIADE.

Vous ne méritez donc pas d'être payé.

LE CRÉANCIER.

Compoſons. Si vous n'avez pas la ſomme en entier, donnez-moi au moins l'intérêt.

STREPSIADE.

L'intérêt ! Quelle bête eſt-ce là ?

LE CRÉANCIER.

C'eſt le produit de l'argent. Ne croît-il pas par jour & par mois ?

STREPSIADE.

Vous parlez d'or ; mais répondez un peu à une petite queſtion que je vais vous faire. Croyez-vous que la mer ſoit plus grande aujourd'hui qu'autrefois ?

LE CRÉANCIER.

Non. Que fait cela ?

STREPSIADE.

Comment, ſcélérat, tu conviens que la mer ne croît pas malgré le concours des fleuves, & tu veux que ton argent croiſſe d'une manière ſi exorbitante ? Veux-tu te retirer ? Qu'on m'apporte un bâton. (*Il le chaſſe & rentre chez lui*).

Le Chœur s'élève avec force contre de pareilles friponneries, & sur-tout contre l'art qui leur a donné lieu; c'est une préparation du dénouement.

ACTE V.

Strepsiade accourt en criant au meurtre, & implorant du secours contre son fils qui le maltraite. Son fils le suit, en appelle au Chœur, & prétend prouver en forme à son père, que d'après les leçons de Socrate, c'est avec justice qu'il l'a battu.

Infame, parricide, lui répond Strepsiade : vous me comblez de joie, vous me couvrez de roses, reprend le fils, avec l'air le plus tranquile, & en faisant le Philosophe comme *l'Injuste* l'a fait vis-à vis le *Juste* dans la scène dont nous avons parlé.

» Ne se couroucer point du tout, dit Amyot, » d'après Plutarque, c'est une vertu bien singu- » lière; mais il n'y a que ceux qui sont parfaite- » ment sages, qui le puissent du tout faire comme » était Socrate, lequel ayant été fort outragé par » un jeune homme insolent & téméraire, jusqu'à » lui donner des coups de pied, & voyant que » ceux qui se trouvaient lors autour de lui, s'en » courouçaient amèrement, & en perdaient pa- » tience & voulaient courir après. Comment, » leur dit-il, si un âne m'avait donné un coup de

» pied, voudriez-vous que je lui en donnasse un
» autre ? Toutefois il n'en demeura pas impuni,
» car tout le monde lui reprocha tant cette inso-
» lence, & l'appella-t-on si souvent le regimbeur
» & le donneur de coups de pied, que finalement
» il s'en pendit & étrangla lui-même de regret. Et
» quand Aristophane fit jouer la Comédie qui s'ap-
» pelle les *Nuées*, en laquelle il répand sur So-
» crate toutes les sortes & manières d'injures qu'il
» est possible, comme quelqu'un des assistans à
» l'heure qu'on le farçait & gaudissait ainsi, lui
» demanda : ne te courouces-tu point, Socrate,
» de te voir publiquement blasonner ? Non, cer-
» tainement, répondit-il, car il m'est avis que je
» suis en ce Théâtre ne plus ne moins qu'en un
» festin où l'on se gaudit joyeusement de moi «.

La cause de la querelle survenue entre le père & le fils, c'est que le fils pressé de chanter à table, a répondu que c'était un usage ridicule : (trait de critique contre Euripide qui fait dire à la Confidente de Médée que la musique devrait être interdite dans les festins :) c'est qu'il a traité Simonide de méchant Poète; c'est qu'il a eu l'insolence de préférer Euripide à Eschyle, cet Euripide qui n'a pas rougi de parler d'inceste dans ses Tragédies.

Un père, reprend Phidippide, bat son fils parce qu'il l'aime : un fils ne doit-il pas aimer

ſon père & lui prouver ſon amour ? D'ailleurs les vieillards ſont doublement enfans & ils méritent d'autant plus d'être châtiés, que leurs fautes ſont plus conſidérables. On allègue les loix, mais celui qui les a portées était homme : il a perſuadé aux autres de les admettre, & tout homme raiſonnable a les mêmes droits que le Législateur. De par Jupiter, de par les Dieux, réplique Strepſiade. Je ne les connais pas, reprend ſon fils, il n'y a de Dieux que les *Tourbillons* & les *Nuées*, c'eſt de vous que je l'ai appris.

Strepſiade déſeſpéré veut s'en prendre aux *Nuées*, & les *Nuées* lui répètent que c'eſt ſa faute, puiſque c'eſt de lui-même qu'il s'eſt porté à faire des injuſtices criantes, & à ne pas payer ſes dettes.

STREPSIADE.

Hé, que ne m'avertiſſiez-vous ? Pourquoi trompiez-vous un homme ſimple comme moi ?

LES NUÉES.

Nous en uſons ainſi avec tes pareils, quand ils s'aveuglent juſqu'à devenir injuſtes & ſcélérats. Nous les plongeons dans l'infortune, afin de leur apprendre à craindre les Dieux.

Strepſiade abandonné de tous les côtés, ſe re-

pent de s'être livré à la Philosophie, il en demande pardon à Mercure, & feignant d'en être inspiré, il appelle ses gens, les fait armer de haches & de torches, monte avec eux sur le toit de l'école, la met en pièces & en consume les débris. Socrate en sort tout enfumé. Il est suivi de Chairéphon & d'une troupe de. Philosophes que Strepsiade accable de plaisanteries.

Cette Pièce que le Lecteur doit trouver très-hardie, le lui paraîtrait encore beaucoup davantage, si nous avions pu lui donner la clé d'une foule de traits dont elle est remplie. Elle aveugla les Athéniens au point que la plupart d'entr'eux regardèrent Socrate comme un esprit dangereux, & ses ennemis en profitèrent si bien, que vingt-trois ans après, il fut condamné à la mort. Aristophane en fut la première cause, & c'est un crime que l'on peut d'autant moins lui pardonner, qu'il était trop éclairé pour ne pas sentir le mérite de ce Philosophe. Nous aimons à croire qu'il n'aurait pas fait cet ouvrage, s'il en avait deviné les suites ; mais parce que Socrate n'aimait pas la Comédie, était-ce une raison pour le couvrir de ridicules, pour le peindre sous les couleurs les plus noires & les plus odieuses ? On échape avec peine à la méchanceté d'un sot, mais on se garantit bien plus difficilement de celle d'un homme d'esprit, & sa haîne person-

nelle eſt auſſi redoutable que le fiel d'un faux dévot.

LES GUESPES.

CETTE Pièce fut jouée la 9e. année de la guerre du Péloponèſe, la 2e. de la 89e. *Olympiade*, aux fêtes *Lénéennes*, ſous l'Archonte Aminias, & c'eſt à elle que nous devons les *Plaideurs* de Racine qui, outre quantité de bons mots & de jeux de théâtre qu'il a pris dans Ariſtophane, en a traduit des morceaux preſqu'entiers.

Chez le Poète Français, c'eſt un fou qui veut toujours juger, toujours prononcer des Sentences, & dont le fils imagine de le guérir en flattant ſa paſſion ; chez le Grec c'eſt le même fond, mais plus étendu, plus ſatyrique, parce qu'il en fait l'application à la manie commune des Magiſtrats & du Peuple qui, au milieu d'une guerre où il ne s'agiſſait de rien moins que de la ruine de l'Etat, ne s'occupaient que de jugemens & de condamnations. Mais on perdra le ſel de pluſieurs de ſes plaiſanteries relatives aux uſages du Barreau d'Athènes, uſages qui datent de plus de deux mille ans, & qui ſont ou ignorés ou connus imparfaitement.

ACTE

ACTE PREMIER.

La première Scène est remplie par deux Esclaves chargés de garder Philocléon, c'est le Dandin des *Plaideurs*. Ils sont couchés à sa porte, & moitié endormis, ils se racontent leurs songes en bâillant. Xanthias a vu un oiseau de proie s'élever dans les airs, & voler vers le Barreau, portant entre ses griffes un bouclier que Cléonyme a pris & jetté loin de lui. Cette énigme signifie que Cléonyme est un lâche & un voleur. Sosie a vu une assemblée de Moutons avec des manteaux & des cannes, (les Vieillards du Sénat) au milieu desquels était une baleine, animal vorace qui présidait avec une voix de porc. Ce songe sent bien le cuir, reprend Xanthias, c'est Cléon. L'un & l'autre passent ainsi en revue plusieurs Athéniens, & en reviennent à leur maître Philocléon. Mais quelle est sa manie ? ajoutent-ils : celui-ci croira que c'est le jeu : (tournure du Poète pour désigner quelques Citoyens.) Celui-ci imaginera que c'est le vin : point du tout : c'est qu'il veut toujours juger, & qu'il serait désolé s'il n'arrivait pas le premier au Tribunal.

> Tous les jours le premier aux Plaids & le dernier.
>
> (RACINE.)

Pour ne pas y manquer, continue Xanthias, il a jour & nuit l'oreille au guet, & l'œil sur

l'horloge : ses doigts sont tournés à force de se persuader qu'il manie les petites pierres qui servent à marquer les suffrages : plusieurs fois même il s'est endormi contre les colonnes où se rendent les jugemens, & il y reste attaché comme l'huître à sa roche.

Il veut, bon gré, malgré,
Ne se coucher qu'en robe & qu'en bonnet quarré.

L'autre jour, n'ayant entendu chanter son cocq que le soir, il soutint qu'un coupable avait séduit cet animal pour l'éveiller plus tard que de coutume.

Il fit couper la tête à son cocq de colère
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
Il disait qu'un Plaideur dont l'affaire allait mal,
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.

Xanthias dit dans un autre endroit, qu'il n'y a pas de moyens que ce maniaque n'ait employés pour tromper ses surveillans, au point qu'il a mis des piquets dans le mur, & qu'il saute de l'un à l'autre comme un geai.

C'est pour prévenir les suites de cette folie, que son fils Bdelycléon a chargé les deux Esclaves de veiller exactement sur son père, & à l'instant même il vient les avertir que vraisemblablement il est grimpé dans la cheminée. On y court. Qui va-là, lui dit-on? Je suis la fumée qui sort, répond-il; expression dont le Poëte se sert pour

peindre la maigreur de Philocléon. On l'arête, & il veut aller juger. On s'y oppose, il crie, il peste, il jure, & ne sachant comment faire pour être libre, il prétend aller vendre son âne au marché. Bdelycléon s'en charge & va le détacher lui-même; mais le père s'est esquivé de son côté, & s'est attaché au ventre de la bête.

Cette farce roulait sur un ancien proverbe d'Athênes, *disputer de l'ombre d'un âne*, & auquel on prétend que Démosthènes avait donné lieu. Un jour il haranguait en faveur d'un homme qu'il voulait dérober au supplice, & ne pouvant venir à bout de se faire écouter du Peuple, il s'avisa de conter cette historiette: » J'allais, dit-il, à Mégare, sur un âne que j'avais loué. Au milieu du chemin, la chaleur étant extrême, & ne trouvant point d'ombre aux environs, je voulus me mettre un moment à couvert du soleil sous le ventre de ma monture. Mais le conducteur m'arêta, en me disant froidement qu'il ne m'avait pas loué l'ombre de l'âne. La dispute s'échauffa, &c. «.....

A ces mots, les Athéniens ayant prêté l'oreille pour entendre la suite de l'aventure, Démosthènes s'éleva contre la puérilité de ses auditeurs qui donnaient toute leur attention à une bagatelle, tandis qu'ils la refusaient lorsqu'il s'agissait de la vie d'un homme.

Bdelycléon fait rentrer son père & charge les deux Esclaves de ne pas s'endormir, à cause des Juges qui vont passer en foule, & qui ne manqueront pas d'appeller leur Confrère. — Nous les chasserons à coups de pierres. — Gardez-vous-en bien, cette engeance est colère & de la nature des *Guespes*.

C'est en effet le masque sous lequel ils arrivent avec des manteaux, des bâtons & tout l'attirail de la Magistrature : il ne fait pas encore jour, & ils sont éclairés par des lanternes que portent leurs enfans qu'ils ne cessent de battre & de réprimander. Ils ne voient point Philocléon, ce Juge rigide qui est toujours à leur tête, ils lui donnent une aubade pour le réveiller ; & comme il ne répond pas, ils conjecturent qu'il est arêté par la goutte ou la gravelle, ou plutôt par l'évasion de quelque malheureux qu'il aurait voulu condamner, & qui pour se sauver, aura découvert à la République les trames secrètes des Samiens.

» Cette dernière phrase regarde Caryston qui éluda un jugement en déclarant aux Athéniens les intelligences de ceux de Samos avec la Perse, du tems de Périclès «. Samos & Milet étaient en guerre pour la Ville de Priène, & les Samiens étaient supérieurs. Mais les Athéniens se firent d'autorité les arbitres de la querelle, & citèrent

les uns & les autres à leur Tribunal. Les Samiens refusent d'obéir, Périclès va les châtier, abolit le gouvernement des Nobles & prend cinquante ôtages des principaux, avec autant d'enfans. Les Samiens recouvrent leurs ôtages & se révoltent. Périclès revient à eux & combat vivement près de l'Ile *Tragia*. Périclès serre la Ville, & commet une faute en se retirant. Son Lieutenant est attaqué. Les Samiens gagnent la bataille, font plusieurs Athéniens prisonniers, & pour leur rendre les outrages qu'ils en avaient reçus dans une autre occasion où les Athéniens avaient gravé sur le front des prisonniers Samiens la figure d'une barque Samienne, ceux-ci marquèrent le front de leurs captifs d'une figure de hibou, marque ordinaire de la monnoie Athénienne. C'est par allusion aux Samiens ainsi maltraités, qu'Aristophane dit : *les Samiens sont hommes fort lettrés* (*Plutarque, trad. d'Amyot*).

ACTE II.

Le Chœur continue d'appeller Philocléon, & Philocléon répond par les fenêtres de sa porte, qu'il ne peut aller avec eux faire quelque misérable au Conseil. O Mercure, s'écrie-t-il, change-moi en vapeur, afin que je puisse m'échaper dans les airs, ou plutôt métamorphose-moi en petite pierre noire pour servir à la condamnation

des Plaideurs...... C'est mon fils, Messieurs, c'est mon fils qui me retient. Parlez bas, craignez de réveiller ce redoutable Geolier qui cependant ne me veut d'autre mal que de m'obliger à vivre heureux & sans procès. Mais peut-on l'être sans juger ?

Ce mot lui rend son courage, il ronge les treillis de sa fenêtre & descend au moyen d'une corde, en disant à ses confrères : au moins, mes amis, si je me romps le cou, enterrez-moi au Barreau.

Bdelycléon se réveille en sursaut, accourt, trouve son père encore suspendu à la corde, & aidé de ses valets, il veut le faire rentrer chez lui; mais les *Guespes* prennent son parti, poursuivent Bdélycléon & ses gens à coups d'aiguillon, & cet incident produit un combat singulier entre les Esclaves & les Juges, qui tour-à-tour lancent des sacarsmes sur différens particuliers. Bdelycléon y est traité de conjuré, de tyran; & ces invectives lui paraissent d'autant plus déplacées, que son seul but est de procurer à son père une vie aussi heureuse que celle du Poète Merichus, une vie libre & indépendante de cette vermine qui ronge les Plaideurs. Ce Merichus faisait des Tragédies & aimait beaucoup la bonne chère.

Chacun a son goût, reprend Philocléon, & je préfère un ragoût de procès aux mets les plus délicieux.

BDÉLYCLÉON.

Je vous démontrerai quand vous voudrez, que vous avez tort dans tous les points, & sur-tout que vous êtes véritablement esclave.

PHILOCLÉON.

Moi esclave ! je prétends bien être Roi.

BDÉLYCLÉON.

Roi de Théâtre, sans doute. Mais, dites-moi, je vous prie, mon père, quel revenu tirez-vous de votre prétendu royaume ?

PHILOCLÉON.

Un gain prodigieux : je prends ces Messieurs pour arbitres.

BDÉLYCLÉON.

J'y consens. Qu'on laisse mon père en liberté. Si je perds mon procès, qu'on me donne une épée, je me perce à l'instant. A quelle peine vous condamnez-vous en cas que j'aie raison & que vous récusiez les arbitres ?

PHILOCLÉON.

A ne jamais ni boire ni juger.

Flattées d'être prises pour Juges, les *Guespes* exhortent leur confrère à soutenir l'honneur du Corps, & s'il est vaincu, elles consentent à devenir la fable des Athéniens.

ACTE III.

Philocléon parle le premier, & prétend qu'il n'est point de souveraineté, de félicité, de grandeur pareille à celle d'un vieux Magistrat. A peine est-il au Tribunal, qu'il se voit escorté de Licteurs de quatre coudées. Alors, continue-t-il, les premiers s'en viennent me présenter une main qui a volé le peuple, & tombant à mes pieds, ils s'écrient d'une voix soumise : ayez pitié de moi, ô mon père, si jamais vous fûtes dans un cas pareil!.... Eh bien ! si je ne sauvais pas ces malheureux, sauraient-ils seulement que je suis au monde ?

Sorti du Barreau, je ne songe plus à ce que j'ai promis, je reçois les prières de ceux qui veulent éluder un jugement, & quelles caresses ne me fait-on pas pour y parvenir ? Celui-ci m'égaie par quelques morceaux du Comédien Esope, celui-là me déride par ses bons mots, cet autre m'amène sa femme & ses enfans qui embrassent mes genoux, tandis que le père m'adore comme un Dieu...... Si un Athénien, en mourant, laisse une riche héritière, c'est nous autres Juges qui devenons les maîtres du testament : nous l'ouvrons, & sans aucun égard pour les volontés du père, nous marions la fille à celui qui sait le mieux nous persuader. (c'est-à-dire, au plus offrant.) Nulle

affaire n'eſt jugée dans l'aſſemblée du Peuple ; qu'auparavant elle n'ait pris forme à notre Tribunal, c'eſt de nous que partent les Arrêts. Cléon lui-même, avec ſa voix de *Stentor*, Cléon, loin d'oſer nous contredire, nous fait la galanterie de chaſſer les mouches d'autour de nous, & Théorus, ce complaiſant à gages, qui ne le cède en rien à Euphemius, ne dédaigne pas de prendre l'éponge pour nétoyer notre chauſſure. En feriez-vous autant pour un père ? Sont-ce là des biens à dédaigner ? En jouir eſt-ce être eſclave, comme vous oſez témérairement l'avancer ?...... D'ailleurs, quel accueil ne me font pas tous les jours ma femme & ma fille, à l'aſpect des trois *oboles* que je rapporte du Barreau ? Comme elles s'empreſſent à me préparer à manger, à me *choyer* ! Je ſuis redouté, je ſuis courtiſé, en un mot, Jupiter n'eſt pas plus roi que moi.

Il eſt fort difficile, dit Bdelycléon en commençant, de guérir une maladie auſſi invétérée que la vôtre & celle des Athéniens. Mais venons au fait. Combien entre-t-il de *talens* dans le tréſor public ? Deux mille. A trois *oboles* par tête pour chacun des ſix mille Juges dont Athènes eſt inondée, combien vous revient-il de ces deux mille *talens* ? Cent cinquante, attendu que vous ne jugez que dix mois de l'année, & que les

deux autres sont employés en fêtes qui interdisent toute affaire juridique. Vous ne touchez donc pas la dixième partie des revenus de la République. A qui passe le reste ? A qui ? répond Philocléon, à ces gens..... Mais ne révélons pas la honte d'Athènes.

Ces gens sont les partisans & les flatteurs, tels que Cléon ; & voilà ceux, continue le fils, dont les Vieillards-Juges sont les dupes & les esclaves ; dont ils n'ont que les restes, encore faut-il qu'ils arrivent à tems au Barreau ; car le signal donné, on n'entre plus, & par conséquent point d'*oboles*. De plus, s'il arrive que quelque Orateur reçoive un présent d'un riche scélérat pour le tirer d'affaire, avec qui partage-t-il le gâteau ? avec les premiers Magistrats, & le pauvre Juge va humblement faire sa Cour au Trésorier, pour en tirer son malheureux *triobole*.

Mais tel est l'intérêt des Grands, de vous tenir ainsi dans la dépendance & la médiocrité, de vous flatter, pour s'attirer le titre de bienfaiteurs, & de profiter de votre aveuglement pour accabler les Villes d'impôts qui suffiraient à nourrir le peuple avec la même magnificence qu'on le faisait du tems des victoires de Marathon : aussi quand ces brigands publics sont inquiétés au sujet de leur administration, ils ne manquent pas

de promettre au peuple tous les revenus de l'Eubée & cinquante grandes mesures de bled par tête, tandis qu'ils n'en donnent que cinq.

Ce trait rappelle une tentative que l'on avait faite l'année précédente sur l'Eubée, & une distribution du bled que Psamméticus Roi de Lybie, avait envoyé à Athènes dans un tems de disette. (Il y avait 23 ans.) Le but de cette même harangue remplie, comme on l'a vu, de la satyre la plus amère, était aussi de critiquer le mauvais gouvernement d'Athènes qui employait à-peu-près le dixième de son revenu pour payer la Justice que l'on aurait dû rendre *gratis*, de peindre l'avarice de ceux qui s'en chargeaient pour un honoraire aussi médiocre, & de faire voir le nombre exorbitant des Juges.

Philocléon instruit de toutes ces malversations qu'il ignorait, commence à croire qu'il est plus esclave que Roi. Il ne fait que répondre à son fils dont le discours est approuvé par les Arbitres même de la dispute, mais sa manie l'emporte & il veut juger. Ah! loin de moi, s'écrie-t-il, loin de moi vos flatteuses promesses. J'aime mieux entendre dire à l'Huissier : *Qui n'a pas encore donné son suffrage, qu'il se lève.* Oui, je ne soupire qu'après l'urne du Barreau.... Rappellons mon courage ébranlé. Je suis si éperdu, qu'au

Tribunal même ; j'aurais peine à convaincre Cléon de friponnerie.

Hé bien, mon père, puisque rien ne peut vous faire renoncer à votre manie, puisque vous attachez tant de plaisir à prononcer des Jugemens, jouissez-en, mais bornez-vous à être le Juge de vos domestiques. Si, par exemple, il arrive que votre servante ouvre votre porte à votre insçu, matière à procès & punition. — Je me rends, mais tu ne dis pas qui me payera mes honoraires. — Je m'en charge. — A la bonne-heure.

LÉANDRE.

Hé doucement,
Mon père, il faut trouver quelqu'accommodement.
Si pour vous, sans juger, la vie est un supplice,
Si vous êtes pressé de rendre la Justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous,
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la Magistrature,
Vois-tu, je ne veux point être un Juge en peinture.

LÉANDRE.

Vous serez, au contraire, un Juge sans appel,
Et Juge du Civil comme du Criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux Audiences,
Tout vous sera chez vous matière de Sentences.
Un Valet manque-t-il de rendre un verre net ?
Condamnez-le à l'amende, & s'il le casse, au fouet.

DANDIN.

C'eſt quelque choſe. Encor paſſe quand on raiſonne :
Et mes vacations, qui les payera ? Perſonne ?

LÉANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantiſſement.

DANDIN.

Il parle, ce me ſemble, aſſez pertinemment. (*RACINE.*)

Cette ſcène eſt charmante dans le Poète Français, mais le Grec peint avec plus d'énergie dans la ſienne, la paſſion de ſon Vieillard pour le Barreau : il conſent aux propoſitions de ſon fils, & il veut que chez lui, tout ait l'air & l'appareil d'un Tribunal, mais ſur-tout qu'on lui apporte une ſtatue de *Lycus*.

On lit dans Suidas que c'était un des fils de Pandion, qu'il avait l'air d'un loup, & que ſon image ou ſa ſtatue était placée dans le Barreau ; que les Juges ſe rangeaient dix à dix autour de cette figure, & que c'était là qu'ils attendaient les préſens qu'on leur apportait pour les ſéduire. Cet uſage d'environner *Lycus* à ce deſſein, paſſa en proverbe.

A peine Philocléon a-t-il fait ſes apprêts & demandé un ſacrifice, ſuivant la coutume, pour faire l'inſpection des entrailles, que l'on voit entrer un Eſclave qui ſe plaint d'un chien qui vient de voler un fromage de Sicile.

crime dont le chien Cydathénien accuse le nommé Labès, chien Exonien. Le fait est un fromage de Sicile excroqué. La peine se bornera aux étrivières.

On appellait *Thesmothètes* les Magistrats qui connaissaient des accusations & des plaintes. Ils portaient la parole sur ces sortes d'affaires, mais leur principal office était de revoir les loix chaque année, & de les corriger, suivant le besoin, par des interprétations convenables.

On présume que sous le nom du *chien Labès*, Aristophane désignait Lachès homme important dans l'Etat, & qui ayant mené des troupes en Sicile, se laissa, dit-on, corrompre par un présent de fromages. On croit aussi que le chien accusateur n'était autre qu'Aristophane même. A l'égard du procès, il est plein d'allégories très-plaisantes sans doute pour les Athéniens, mais qui ne peuvent l'être pour nous. Les témoins sont des meubles de cuisine : Philocléon boit & mange, & après plusieurs bouffonneries qui ne feraient nullement de notre goût, il trouve le vol du fromage d'autant plus odieux, que le ravisseur n'en a pas donné la moitié à son Juge..... L'accusé, dit-il, ne répond rien, comme fit autrefois Thucydide, & je le condamne sans l'entendre.

Ce n'est point Thucydide l'Historien, mais un fils de Milésias. Il s'était distingué dans la République

blique du tems de Périclès dont il était l'ennemi déclaré. Il fut accusé de trahison, & comme il ne répondit rien pour sa justification, il fut banni par l'*Ostracisme*. Nous en donnerons une idée, lorsque nous aurons fini l'extrait de cette Comédie.

Bdélycléon veut que l'on procède régulièrement, & pour ne point laisser périr un accusé sans défense, il se fait l'Avocat du chien dont on apporte les petits après un plaidoyer sérieux-comique dans lequel l'Orateur prétend que ce chien est la perle des chiens, le meilleur que l'on puisse trouver, soit pour garder les troupeaux, soit pour chasser les loups.

Venez, famille désolée,
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.
Oui, Messieurs, vous voyez ici notre misère,
Nous sommes orphelins, rendez-nous notre père,
Notre père par qui nous fûmes engendrés,
Notre père qui nous.....

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.

Dans le Grec, le Poëte dit trois fois, *descendez*, selon l'usage des Juges Athéniens auprès desquels les Avocats faisaient monter ordinairement les enfans de ceux dont ils plaidaient la cause.

Quand ces Juges se sentaient attendris, ils disaient trois fois aux enfans de descendre.

Philocléon feint de verser des larmes sur le sort du coupable, & au moment de *jetter* le suffrage, il ordonne que l'on approche le vase de condamnation. (Chez les Grecs, il y en avait deux, le premier pour la perte du procès, le second pour le gain.) On donne l'un pour l'autre à Philocléon, de manière qu'il absout en croyant condamner. Il ne peut en revenir & avoir fait grace, c'est à son gré une tache ineffaçable : il en demande pardon aux Dieux, & le Lecteur doit sentir l'amertume de cette satyre contre les Magistrats Athéniens qui avaient la réputation de n'aimer à juger que pour faire des malheureux. Retirez-vous, mon père, ajoute Bdélycléon, venez, j'aurai soin de vous amuser par des plaisirs différens. Vous irez aux festins, aux bals, aux spectacles; laissez-là les jugemens, & ne souffrez pas qu'un Hyperbolus vous dupe désormais.

Philocléon sort, & le Chœur exhorte les Athéniens à recevoir cette Pièce plus favorablement que celle des *Nuées*. Je me suis uniquement occupé de votre amusement, continue-t-il au nom du Poète, je m'y suis consacré au point de faire jouer mes Pièces par d'autres, & je n'ai paru sur le Théâtre que pour attaquer l'homme

le plus redoutable de l'état. Ce Cléon qui n'a pu me corrompre par ses présens, qui n'a pu me contenir par la crainte de son pouvoir : trop franc pour faire ma cour à personne, trop vrai pour épargner les ridicules, j'ai tout bravé, tout osé en faveur du peuple, & l'année précédente ce même peuple n'a pas goûté le meilleur de mes ouvrages. (*les Nuées*). Aujourd'hui ses Vieillards sont devenus *Guespes*, & je montre par-là combien les Athéniens sont prompts à se venger de ceux qui ont l'audace de mettre la main dans la ruche. Les Perses ont éprouvé que l'on n'y touchait pas impunément.

Cette première comparaison est flatteuse pour la République, mais dans la seconde, Aristophane prétend que le peuple est colère comme les *Guespes*, & que chacun de ses membres a, comme elles, son genre d'ouvrage & d'occupation. Les uns font leur cour à l'*Archonte*, les autres s'attachent au Tribunal des *Onze*. (Ces Juges connaissaient plus particulièrement des vols, des brigandages & des prisonniers de toute espèce.) Le Poète ajoute qu'il y a des *frélons* qui vivent du travail d'autrui, & ces *frélons* sont les Orateurs, les intriguans, tels que Cléon & plusieurs autres.

ACTE IV.

Plus adroit qu'Ariſtophane, Racine a terminé ſa Pièce par le procès comique du chapon volé, procès rempli des plaiſanteries les plus ſaillantes, & dans lequel Dandin conſerve ſon caractère juſqu'à la fin.

Allons nous délaſſer à voir d'autres procès.

Chez le Poète Grec, Philocléon conſent à changer ſa façon de vivre, à quitter ſon manteau de Juge, en un mot, à ſe mettre comme les honnêtes gens. D'après cela, il s'exerce à prendre le bon ton, & malgré les leçons que lui donne ſon fils, il ne peut ſe défaire des manières gauches qu'il a contractées au Barreau. Bdélycléon ſuppoſe que les convives du feſtin auquel ſon père eſt attendu, ſont Théorus, Eſchine, Pharus, Cléon & Aceſtus mauvais Poète tragique. Il l'exhorte à chanter des airs dignes d'eux, il commence lui-même, & l'on doit juger qu'il ne les épargne pas. Après avoir lancé ſur eux différens ſarcaſmes, il ſort avec Philocléon, & le Chœur continue d'invectiver quelques-uns des principaux d'Athènes, qu'il accable des railleries les plus amères.

ACTE V.

Philocléon guéri de la manie de juger, a donné dans un excès différent, c'eſt l'ivreſſe. Il a roué de

coups un valet qui vient raconter une partie de ce qui s'eſt paſſé au feſtin où étaient Ippylus, Antiphon, Lyſiſtrate, Théophraſte, tous citoyens connus, ſelon Ariſtophane, par des vices remarquables. Après ce récit, Philocléon reparait ſuivi d'une troupe de gens qu'il a inſultés, & qui demandent juſtice. Euripide eſt du nombre. Philocléon les tourne en ridicule, & quelques repréſentations que lui faſſe ſon fils, il ne ceſſe de les apoſtropher, ou de les parodier.

L'acte entier eſt rempli d'une foule d'alluſions de ce genre, dont l'explication même ne ferait nullement amuſante pour le Lecteur, & dont il n'a pas beſoin pour ſavoir à quel point le caractère d'Ariſtophane était ſatyrique. Cet acte ne tient pas plus au ſujet que le précédent, & l'Ecrivain Français n'en a fait aucun uſage; mais il ſe connaiſſait en *ſel attique*, & les trois premiers lui en ont beaucoup fourni. Les *Plaideurs* fourmillent auſſi de quantité de traits que nous ne devons qu'à Racine, & qui ſont plus charmans les uns que les autres. Il nous ſera aiſé de les faire ſentir lorſque nous comparerons la copie à l'original. Plus nous avancerons, plus ces comparaiſons deviendront fréquentes, & quelquefois nous ſerons forcés de citer au Tribunal des Lettres, quelques plagiaires qui ont caché avec ſoin les ſources dans

lesquelles ils ont puisé. Nous les prévenons d'avance que nous ne révélerons leur secret qu'avec peine, & que nous garderions le silence, si en faisant cette histoire, nous n'avions contracté l'obligation d'assigner ce qui appartient à chaque Auteur. Revenons à *l'Ostracisme* dont nous avons promis de parler.

C'était une loi par laquelle le peuple Athénien condamnait, sans flétrissure ni déshonneur, à dix ans d'exil, les Citoyens dont il craignait la trop grande puissance, & qu'il soupçonnait de vouloir aspirer à la tyrannie.

Cette loi fut appellée *Ostracisme*, du mot grec ὄστρακον qui signifie proprement une *écaille* ou une *coquille*, mais qui dans cette occasion est pris pour le bulletin sur lequel les Athéniens écrivaient le nom du Citoyen qu'ils voulaient bannir. Peut-être que ὄστρακον désignait un morceau de terre cuite, en forme d'*écaille* ou de *coquille*; du moins les Latins ont-ils traduit le mot grec par *Testula*.

Le ban de l'*Ostracisme* n'était d'usage que dans les occasions où la liberté se trouvait en danger. S'il arrivait, par exemple, que la jalousie ou l'ambition mît la discorde parmi les chefs de la République, & qu'il se formât différens partis qui fissent craindre quelques révolutions dans l'Etat, le peuple alors s'assemblait & délibérait sur les

moyens qu'il y avait à prendre pour prévenir les suites d'une division qui pouvait devenir funeste à la liberté. *L'Ostracisme* était le remède ordinaire auquel on avait recours dans ces sortes d'occasions, & les délibérations du Peuple se terminaient le plus souvent par un décret qui indiquait à certain jour une assemblée particulière pour procéder au ban de *l'Ostracisme*. Alors ceux qui étaient menacés du bannissement, ne négligeaient rien de ce qui pouvait leur concilier la faveur du peuple, & le persuader de l'injustice qu'il y aurait à les bannir. Quelque tems avant l'assemblée, on formait au milieu de la place publique, un enclos de planches dans lequel on pratiquait dix portes, c'est-à-dire, autant qu'il y avait de Tribus dans la République; & lorsque le jour marqué était venu, les Citoyens de chaque Tribu entraient par leur porte particulière, & jettaient au milieu de l'enclos la petite *coquille* de terre sur laquelle était écrit le nom du Citoyen que l'on voulait bannir. Les *Archontes* & le Sénat présidaient à cette assemblée & comptaient les bulletins. Celui qui était condamné par six mille de ses concitoyens, était obligé de sortir de la ville dans l'espace de dix jours. Il fallait au moins ces six mille voix contre un Athénien, pour qu'il fût banni par *l'Ostracisme*.

Quoique nous n'ayons point de lumières sur l'époque précise de son institution, il est vraisem-

blable que ce fut après la tyrannie des Pisistratides, tems auquel le peuple Athénien ayant eu le bonheur de secouer le joug, commençait à goûter les douceurs de la liberté ! Quoique Pisistrate eût gouverné avec beaucoup de clémence & d'équité, la seule idée d'un Maître causait tant d'horreur aux Athéniens, qu'ils crurent devoir prendre tous les moyens nécessaires pour ne jamais en reconnaître, & ce fut, au rapport d'Andration, le motif qui leur fit établir *l'Ostracisme*. Hipparchus, dit-il, était parent du tyran Pisistrate, & il fut le premier que l'on condamna au ban de *l'Ostracisme*. Cette loi venait d'être établie à cause du soupçon & de la crainte qu'on avait qu'il ne se trouvât des gens qui voulussent imiter Pisistrate qui ayant été à la tête des affaires de la République & Général d'armée, s'était fait tyran de la Patrie.

Les Athéniens prévirent sans doute les inconvéniens de cette loi*, mais ils aimèrent mieux, comme l'a remarqué Cornélius Népos, s'exposer à punir des innocens, que de vivre dans des larmes continuelles. Cependant comme ils sentirent que l'injustice aurait été trop criante s'ils avaient condamné le mérite aux mêmes peines dont on avait coutume de punir le crime, ils adoucirent, autant qu'ils purent, la rigueur de *l'Ostracisme*. Ils en retranchèrent ce que le bannissement or-

dinaire avait d'odieux & de déshonorant par lui-même. On ne confisquait pas les biens de ceux qui étaient mis au ban de *l'Ostracisme*, ils en jouissaient dans le lieu où ils étaient relégués, en un mot, on ne les éloignait que pour un tems limité, au lieu que le bannissement ordinaire était toujours suivi de la confiscation des biens des exilés, & qu'on leur ôtait toute espérance de retour.

Malgré les adoucissemens que les Athéniens apportèrent à la rigueur de la loi, il est aisé de voir que si, d'un côté elle était favorable à la liberté, de l'autre, elle était odieuse, en ce qu'elle condamnait des Citoyens sans entendre leur défense, & qu'elle abandonnait le sort des grands hommes au caprice d'un peuple qui souvent les rendait victimes d'une délation artificieuse. L'histoire ne donne que trop de preuves des abus & des injustices dont *l'Ostracisme* fut la source. On peut en juger par l'aventure d'Aristide dans l'assemblée du peuple, le jour même de son bannissement. Un Citoyen qui ne savait pas écrire s'adressa à lui, comme au premier venu, pour le prier d'écrire le nom d'Aristide. Aristide étonné lui demanda quel mal cet homme lui avait fait pour le bannir. Il ne m'a point fait de mal, lui répondit le Citoyen, je ne le connais même pas, mais je suis las de l'entendre nommer *le juste*. Aristide écrivit son nom sans répliquer.

Il fut banni par les intrigues de Thémistocle qui débarassé de ce vertueux rival, demeura maître du Gouvernement de la République, avec plus d'autorité qu'auparavant; mais il ne jouit pas long-tems de l'avantage qu'il avait remporté sur son émule : il devint à son tour l'objet de la haine publique, & malgré ses victoires, malgré les grands services qu'il avait rendus à l'Etat, il fut condamné au ban de *l'Ostracisme*.

Il est certain que la liberté n'avait pas de plus dangereux écueil à craindre que la réunion de l'autorité dans la main d'un seul homme, & c'est cependant ce que produisit *l'Ostracisme*, en augmentant le crédit & la puissance d'un Citoyen, par l'éloignement de ses concurrens. Périclès en sut tirer avantage contre Cimon & Thucidide, après le bannissement desquels il gouverna la République avec une autorité absolue qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, malgré le rappel d'Aristide & de Cimon, avant que le terme de dix ans fût expiré. Mais quelques raisons qu'eussent les Athéniens de rejetter une loi qui plusieurs fois avait causé un grand préjudice à l'Etat, ce ne furent pas ces motifs qui les déterminèrent à l'abolir, mais une raison toute opposée, & qui est vraiment singulière. Nous en devons la connaissance à Plutarque.

Il s'était élevé, dit-il, un grand différent en-

tre Alcibiade & Nicias: leur mésintelligence croissait de jour en jour, & le peuple eut recours à *l'Ostracisme*. Il n'était pas douteux que le sort ne dût tomber sur l'un ou l'autre de ces Chefs. On détestait les mœurs absolues d'Alcibiade, & l'on craignait sa hardiesse. On enviait à Nicias les grandes richesses qu'il possédait, & l'on n'aimait point son humeur austère. Les jeunes gens qui desiraient la guerre, voulaient faire tomber le sort de *l'Ostracisme* sur Nicias. Les Vieillards attachés à la paix, sollicitaient contre Alcibiade. Le peuple étant ainsi partagé, Hyperbolus, homme bas & méprisable, mais ambitieux & entreprenant, crut que cette division était pour lui une occasion favorable de parvenir aux premiers honneurs. Cet homme avait acquis parmi le peuple une espèce d'autorité, mais il ne la devait qu'à son impudence. Il n'avait pas lieu de croire que l'*Ostracisme* pût le regarder & il sentait bien que la bassesse de son extraction le rendait indigne de cet honneur, mais il espérait que si Alcibiade ou Nicias était banni, il pourrait devenir le concurrent de celui qui resterait en place. Flatté de cette idée, il témoignait publiquement la joie qu'il avait de les voir en discorde & il animait le peuple contr'eux. Les partisans d'Alcibiade & de Nicias ayant remarqué l'insolence & la lâcheté de cet homme,

se donnèrent le mot secrètement, se réunirent & firent ensorte que les voix de l'*Ostracisme* tombèrent sur lui.

Le peuple ne fit d'abord que rire de cet évènement; mais bientôt après il en eut tant de honte & de dépit, qu'il abolit cette loi, comme ayant été avilie & deshonorée par la condamnation d'un homme si méprisable. Platon le Comique a dit depuis, en parlant d'Hyperbolus, que ce méchant avait bien mérité d'être puni à cause de ses mauvaises mœurs, mais que le genre de supplice était trop honorable pour lui, & que l'*Ostracisme* n'avait pas été établi pour les gens de sa sorte.

Cette loi fut adoptée par toutes les Villes dont le Gouvernement était Démocratique, & à l'exemple d'Athènes, les Syracusains établirent le *Pétalisme*, institution plus inique & plus rigoureuse que l'*Ostracisme*, vu que les principaux Citoyens de Syracuse se bannissaient les uns les autres en se mettant une feuille d'olivier dans la main. (C'était sur une de ces feuilles que l'on écrivait le nom de celui que l'on voulait bannir.) Cette loi parut si dure, que les principaux de Syracuse prenaient la fuite aussi-tôt qu'ils craignaient que leur mérite ou leurs richesses ne fissent ombrage à leurs Concitoyens, & par ce moyen, la République se trouvait privée de ses Membres les plus utiles. On

ne tarda pas à s'appercevoir de ces inconvéniens, & le peuple lui-même se vit obligé d'abolir le *Pétalisme*. (*Encyclop. Tom. XI & XII.*)

LA PAIX.

CETTE Pièce fut jouée aux Fêtes *Dionysiales*, la 13e. année de la guerre du Péloponèse, la première de la 90e. *Olympiade* : le sujet est à-peu-près le même que celui des *Acharniens*, & le but d'Aristophane est d'inspirer de plus en plus le desir de la paix aux Athéniens, paix nécessaire à l'Etat & facile à conclure depuis la mort de Brasidas & de Cléon ; Cléon qui était moins Capitaine qu'homme d'intrigues, mais qui avait entretenu la guerre, dans la crainte de rendre des comptes qui auraient fait ouvrir les yeux sur ses violences ; Brasidas qui, de son côté, l'avait fomentée chez les Lacédémoniens, parce que son courage & son ambition étaient satisfaits, & du rôle qu'il jouait dans la Grèce, & des succès qu'il remportait sur les ennemis de ses Concitoyens.

Ces deux Généraux furent tués dans la Thrace, à la journée d'Amphidolis, la 10e. année de la guerre du Péloponèse qui continua, malgré le traité particulier, c'est-à-dire malgré la trève de 50 années que firent ensemble Sparte & Athènes.

ACTE PREMIER.

Deux esclaves s'occupent de la nourriture d'un escarbot monstrueux, & cela par ordre de leur Maître, vieux fou qui s'est mis dans la tête de monter au ciel sur cet animal, comme Bellérophon sur Pégase. Ce Maître s'avance, c'est le Vigneron Trygée qui après avoir déploré en peu de mots le sort de la Grèce épuisée par la guerre, s'éloigne & reparaît grimpé sur son escarbot : il va sommer Jupiter d'être plus favorable aux Grecs, sinon l'accuser de les trahir. Ses enfans accourent, & craignent qu'il ne soit précipité par la monture qu'il a choisie, mais il leur prouve d'après la Fable d'Esope, que l'escarbot est le seul volatile qui soit allé jusqu'au Maître des Dieux.

L'Aigle donnait la chasse à Maître Jean Lapin
Qui droit à son terrein s'enfuyait au plus vîte.
Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin :
 Je laisse à penser si ce gîte
Etait sûr : mais au mieux Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondit sur lui, nonobstant cet asyle,
 L'Escarbot intercède & dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux ;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie,
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux.
 C'est mon voisin, c'est mon compère.

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aîle l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean Lapin. L'Escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour & voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris, & pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son tems, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean Lapin derechef est vengée :
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, & croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les irait-là prendre :
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte ;
Le Dieu la secouant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle sut l'inadvertence,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa Cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.

Devant son Tribunal l'Escarbot comparut,
Fit sa plainte & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avait tort;
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le tems où l'Aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race Escarbote
Est en quartier d'hyver, & comme la Marmote
Se cache & ne voit point le jour. (*La Font.*)

Les enfans de Trygée prient leur père de ne pas faire quelque chûte fatale qui fournisse le sujet d'une Tragédie à Euripide. Il leur dit adieu, & après quelques bouffonneries, il se croit arrivé à la demeure de Jupiter. En effet, il rencontre Mercure qui commence par le traiter de scélérat, de coquin, de misérable, & qui ensuite lui demande: Quel est ton nom?

TRYGÉE.

Scélérat.

MERCURE.

Ton peuple?

TRYGÉE.

Coquin.

MERCURE.

Ton père?

TRYGÉE.

Misérable.

MERCURE.

Je te tuerai, si tu ne dis ton nom.

TRYGÉE.

TRYGÉE.

Je ſuis Trygée Athmonien, aſſez bon Vigneron; point délateur, & peu friand d'intrigues. (Athmone était un Bourg de l'Attique.)

MERCURE.

Que viens-tu faire ici?

TRYGÉE.

Vous apporter ces morceaux de chair.... Vous voyez que je ne ſuis pas ſi diable. Faites-moi, je vous prie, parler à Jupiter.

MERCURE.

Je ſuis reſté ſeul ici où je garde le bagage & la vaiſſelle céleſte. Pour Jupiter, il eſt grimpé juſqu'au dernier ſommet du ciel avec les Dieux qui ne veulent plus écouter les prières des Athéniens depuis qu'ils ſont obſtinés à ne pas ſe réconcilier avec Lacédémone. Ces Dieux ont logé la Guerre à leur place, & la Paix eſt ſi loin, que peut-être vous ne la reverrez jamais.

TRYGÉE.

Où s'eſt-elle retirée?

MERCURE, *montrant une caverne.*

Dans cet antre profond.

TRYGÉE.

Lequel?

MERCURE.

Celui-ci.... là-bas. Vois-tu les pierres énormes dont la Guerre en a fermé l'entrée ?

TRYGÉE.

Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la prétention de cette cruelle Divinité ?

MERCURE.

Tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle apporta hier au ſoir un mortier d'une grandeur prodigieuſe.

TRYGÉE.

Hé, que prétend-elle faire de ce mortier ?

MERCURE.

Broyer toutes les Villes de la Grèce. Adieu ; je me retire. Je l'entends. Quel effroyable fracas !

TRYGÉE.

Ah ! malheureux que je ſuis ! Je l'entends auſſi. Où fuir ?

LA GUERRE, *avec ſon mortier.*

Déplorables mortels ! que je vais vous faire ſouffrir ?

TRYGÉE.

O Apollon ! quel monſtre !

LA GUERRE.

O trois, quatre, cinq & dix fois infortunée Praſie ! te voilà perdue. (Praſie était une petite Ville

ſituée ſur la côte de Laconie : les Athéniens l'avaient priſe & détruite). (*La Guerre feint de mettre Praſie dans le mortier & y jette un porreau d'où le nom de cette Ville était tiré.*)

TRYGÉE, *aux ſpectateurs.*

Courage, Meſſieurs, cela ne vous regarde pas encore. Cette imprécation n'eſt que pour le pays de Lacédémone.

LA GUERRE.

O Mégare ! Mégare ! tu vas être pêtrie comme un gâteau. (*Mégare était fertile en ail, la Guerre jette de l'ail dans le mortier.*) (Lacédémone ſoutenait cette Ville, & c'était la principale cauſe de la guerre du Péloponèſe.)

TRYGÉE, *à part.*

Ciel ! que de larmes dans le mortier pour les pauvres Mégariens !

LA GUERRE.

Que tu vas périr d'une manière horrible, ô fertile Sicile ! Çà, qu'on m'apporte du miel *Attique*, afin que j'en mette une doſe.

TRYGÉE.

Doucement, s'il vous plaît, ſervez-vous d'autre miel, épargnez l'*Attique*, il coûte quatre *oboles.*

LA GUERRE.

Hola ho, Tintamare.

TINTAMARE.

Que voulez-vous?

LA GUERRE.

Tu te tiens-là oisif & planté comme une perche; Coquin : tiens, voilà pour toi. (*Elle lui donne un soufflet.*)

TINTAMARE.

Ouf, ce soufflet sent l'ail. (*Autre allusion à Mégare.*)

LA GUERRE.

M'apporteras-tu un pilon tout-à-l'heure?

TINTAMARE.

Ignorez-vous que nous n'en avons point? Nous ne sommes ici que d'hier.

LA GUERRE.

Va m'en emprunter un des Athéniens.

TINTAMARE.

J'y vais, puisqu'il le faut. (*à part.*) Si je n'en apporte un, malheur à moi.

TRYGÉE, *à part.*

Misérables humains! qu'allons-nous faire? Quel affreux péril! si le pilon vient, voilà les Villes en

poudre. Ah ! Bachus, puisses-tu rompre le cou au Courier !

LA GUERRE, *à Tintamare qui revient.*

Hé bien ?

TINTAMARE.

Quoi ?

LA GUERRE.

Tu n'apportes rien ?

TINTAMARE.

Ma foi non. Les Athéniens n'ont plus de pilon : le Corroyeur est mort.

TRYGÉE, *à part.*

O Minerve ! quel bonheur que ce fléau de la Grèce ait cessé de vivre avant qu'on nous versât la liqueur que l'on nous prépare !

LA GUERRE.

Cours m'en chercher un à Lacédémone. Iras-tu, ou non ?

TINTAMARE.

J'obéis.

LA GUERRE.

Vole & reviens.

TRYGÉE, *aux spectateurs.*

Autre danger, Messieurs. Si quelqu'un de nous est initié dans les mystères de Samothrace, c'est à-présent qu'il faut tout de bon prier les Dieux que le Courier se brise les jambes.

TINTAMARE.

Ah ! quel eſt mon malheur !

LA GUERRE.

Quoi ? tu n'as encore rien apporté ?

TINTAMARE.

Que voulez-vous ? cet autre fléau de Lacédémone a eu le même ſort que celui d'Athênes !

LA GUERRE.

Comment ſcélérat ?

TINTAMARE.

Vers la Thrace, en allant ſecourir ſes alliés !

TRYGÉE, *à part.*

O gémeaux Lacédémoniens ! (*Caſtor & Pollux*) quelle fortune pour nous ! commençons à reſpirer.

LA GUERRE, *à Tintamare.*

Reporte ces vaſes : je ferai moi-même un pilon.

Ils ſortent tous les deux, & Trygée enchanté d'être délivré de leur préſence, invite les Grecs à prévenir la fabrique de ce redoutable pilon, en tâchant de tirer la paix du fond de la caverne dans laquelle la guerre l'a renfermée. Il appelle les Laboureurs, les Artiſans, les gens de marché, les Etrangers, les Inſulaires, en un mot tous ceux qui peuvent & doivent concourir à ſon entrepriſe. On

se rassemble, on s'empresse, & l'espoir seul de la paix fait naître la joie la plus vive.

ACTE II.

La Déesse de la guerre n'est pas loin, Trygée craint qu'elle ne soit réveillée par les transports effrénés du Chœur qui l'environne, & Trygée lui impose silence. Modérez-vous, dit-il, votre bonheur est encore incertain. Si nous recouvrons une fois la paix, alors vous pourrez, tant qu'il vous plaira, sauter, danser, dormir, jouer, banqueter, faire les Sybarites, & crier à pleine tête : Vive la joie.

Trygée parle sur-tout du *Cottabe*, jeu singulier dont, selon Athénée, les Poètes faisaient souvent mention dans leurs chansons. Ce jeu consistait à jetter en l'air ce qui restait de vin dans la coupe lorsque l'on avait bu, mais à le jetter de manière qu'il fît du bruit en tombant, ou sur le parquet, ou dans un vase destiné à le recevoir, & disposé de la manière suivante. On enfonçait en terre un long bâton sur le haut duquel on en plaçait un autre en équilibre. A chaque bout de ce dernier, on attachait un plat de balance ; sous chacun de ces plats, un sceau, & sous chaque sceau, une petite figure de bronze. Lorsqu'on avait vuidé sa coupe à une certaine hauteur, on se plaçait à une

Ah ! dit Trygée, tous ne tirent pas également. Vous vous en repentirez, ô Béotiens ! (Ils étaient ennemis de la paix.) Hélas ! nous n'avançons point. ô Lamachus ! que votre oisiveté nous fait de tort ! que nous sert cet épouvantail que vous portez ? (Allusion à son casque.)

Malgré les exhortations de Trygée, les uns tirent de gré ou de force, sérieusement ou par feinte, & cette scène devait être très-piquante pour les spectateurs instruits des divers sentimens de ceux que le Poète nommait alternativement, tels, par exemple, que les Argiens qui tantôt étaient pour Athènes & tantôt pour Lacédémone, les Mégariens qui avaient été les premiers auteurs de tout le mal, & qui ne souhaitaient la fin de la guerre que parce qu'ils étaient pressés par la faim.

Passons-nous de toute espèce de secours, s'écrient Trygée & ses compagnons, c'est à nous autres Laboureurs à exécuter un si grand projet. Ils réunissent leurs efforts, ils travaillent unanimement, & bientôt le succès couronne leur entreprise.

ACTE III.

La Paix sort de la grotte, accompagnée de la Beauté & de la Fécondité, personnages muets représentés par deux femmes. Trygée est si transporté, que les termes lui manquent pour exprimer

à la Déesse tout ce qu'il voudrait lui dire : chose peu étonnante, ajoute-t-il, puisque tout m'a manqué depuis que l'on fait la guerre.

MERCURE.

La Paix ne respire que les amusemens, la joie, les fêtes, les douces poésies de Sophocle, ou les vers légers d'Euripide.

TRYGÉE.

Euripide ! je n'aime point un Poète de barreau & de chicane.

Ce trait porte sur les discussions oratoires qui se trouvent dans les Tragédies de cet Ecrivain.

Heureuse paix ! reprennent les Laboureurs, jour désirable aux gens de bien ! avec quels transports je reverrai mes vignes & les figuiers que je plantai dans ma jeunesse ! que je les embrasserai volontiers après une si longue séparation ! Mais pourquoi, Mercure, pourquoi cette aimable Déesse a-t-elle été si long-tems cachée, si long-tems ignorée de nous ?

MERCURE.

L'exil de Phidias en fut la première cause, & ensuite Périclès qui craignant le même sort, commença par brouiller la Ville & souffla l'étincelle du décret Mégarien qui produisit tout l'incendie. De-là, cette épaisse fumée qui a tant fait pleurer la Grèce.

Pour imaginer comment l'exil de Phidias fut la première cause de la guerre du Péloponèse, il faut supposer que Périclès se sentit outragé dans la personne même de Phidias qu'il aimait beaucoup, & qu'il voulut en punir ses Concitoyens. Cette interprétation est confirmée par le récit de Plutarque.

» Phidias, dit-il, avait entrepris de faire l'image de Pallas, & étant ami de Périclès, avait fort grand crédit envers lui. Cela suscita l'envie de quelques malveillans, lesquels voulant sonder quel jugement le peuple ferait de Périclès, attirèrent Ménon, l'un des ouvriers qui travaillaient sous Phidias, & le firent venir sur la place requérir au peuple sûreté publique pour pouvoir déclarer ou accuser Phidias d'aucuns crimes par lui commis. Le peuple reçut son indice, & fut son accusation ouïe en pleine assemblée du peuple sur la place où ne fut faite aucune accusation de larcin, parce que Phidias, par le conseil & l'avis de Périclès, avait tellement apposé & appliqué l'or en la composition de l'image dès le commencement, qu'on le pouvait ôter tout & le peser : ce que Périclès allégua donc aux accusateurs, leur disant qu'ils le pesassent. Mais la gloire de ses Ouvrages lui suscita cette envie, pour autant mêmement qu'ayant engravé sur l'escu de la Déesse la bataille des *Amazones*, il avait entaillé son portrait au naturel sous le per-

sonnage d'un Vieillard chauve qui lève une grosse pierre à deux mains, & y avait fait la portraiture de Périclès fort belle après le naturel, qui combattait contre une *Amazone*, en tel geste que sa main haussant une javeline au-devant du visage de Périclès par un singulier artifice, semble vouloir cacher & couvrir cette similitude, laquelle néanmoins se découvre & se montre d'un côté & d'autre. Si fut Phidias mis en prison où il mourut de maladie, ou bien du poison que ses ennemis lui préparèrent, comme aucuns disent, pour faire davantage soupçonner & calomnier Périclès «.

Philocorus raconte que la statue dont il est question, était d'or & d'yvoire, que Périclès présidait à l'ouvrage & que Phidias fut exilé pour avoir retiré un peu de l'or qui couvrait les serpens de l'égide. Il ajoute qu'il passa en Elide où il fut appellé pour faire un Jupiter Olympien. On lit dans le même Philocorus que cet évènement arriva sous l'*Achonte* Théodore, sept ans avant la guerre du Péloponèse. Ce qui peut faire soupçonner que dans la personne de Phidias, on voulut attaquer indirectement Périclès ; c'est que peu de tems après, on forma des accusations contre Aspasie sa maitresse ou sa femme.

Les Villes Grecques, reprend Mercure, se sont révoltées contre Athènes, en partie à l'instigation des Lacédémoniens, en partie par haîne & par

envie de ne plus payer le tribut. Les Athéniens, malgré la foule des pauvres Laboureurs qui se sont retirés dans le sein de la République, les Athéniens dupés par les Oracles, ont aidé les habitans des campagnes à chasser la Paix à coups de fourches & à force de clameurs. Cette Déesse est sortie, non sans tourner la tête du côté de l'Attique qu'elle aimait : elle s'y est remontrée quelquefois, mais les Alliés ont animé les Riches à la guerre en les berçant de folles espérances toujours bien reçues : il ont amusé le peuple qui réduit à la dernière extrémité, est toujours prêt à goûter le mets exquis de la flatterie ; & les Etrangers charmés de ces divisions, ont fermé la bouche avec l'or à ceux qui causaient les maux de la République. L'auteur de cette décadence a été le Corroyeur.

TRYGÉE, *à Mercure.*

Il ne faut point médire d'un mort ; ce Cléon est vôtre, & il n'est plus à nous, grâce au ciel. Tout ce qu'il a fait de mal retombe sur vous.... Mais pourquoi la Paix s'obstine-t-elle à se taire ?

MERCURE.

Sa colère dure encore.

TRYGÉE.

Un mot, un mot consolant de sa part, & nous sommes satisfaits.

MERCURE.

Je vais l'interroger à l'oreille & je ferai fon truchement..... Elle fe plaint de ce que vous l'avez rebutée après l'affaire de Pyle.

TRYGÉE.

Nous avons mal fait; mais que voulez-vous? notre efprit était environné de peaux. (Allufion à Cléon.)

MERCURE, *à la Paix.*

Quels amis aviez-vous?

TRYGÉE, *répondant pour elle.*

Elle n'en avait pas de plus affectionnés que Cléonyme. Il a l'ame bonne, il ne reffemble pas à fon père, & il met les armes bas dans le combat.

LA PAIX, *bas à Mercure.*

Qui font ceux qui dominent dans les affemblées du peuple d'Athènes?

MERCURE.

Hyperbolus y peut tout. (La Paix fecoue la tête.)

TRYGÉE.

Hé bien, nous ne nous en fervirons plus. Mais le peuple fe voyant nud & miférable, a voulu s'en faire un manteau.

LA PAIX, *par la bouche de Mercure.*

Quel avantage ce peuple en retirait-il ?

TRYGÉE.

Hyperbolus eſt faiſeur de lanternes, & il aidait les Athéniens qui ne voyaient goutte dans leurs affaires, à y voir un peu plus clair.

La Paix demande enſuite ce que fait Sophocle depuis qu'elle a quitté l'Attique. Ce qu'il fait ? lui répond-on : il eſt devenu auſſi avare, auſſi intéreſſé que le Poète Simonide. —Et le Poète Cratinus ? —Il eſt mort depuis que les Lacédémoniens preſſent Athènes & qu'il a eu la douleur de voir un de ſes tonneaux briſé.

Mercure ordonne à Trygée de conduire la Paix au Sénat & lui accorde en mariage une des ſuivantes de cette Déeſſe. Il voudrait rétourner chez lui ſur ſon eſcarbot, mais cet eſcarbot a diſparu, & Trygée obéit aux ordres de Mercure. Le Chœur lui ſouhaite un voyage heureux & s'entretient enſuite avec les ſpectateurs.

Un Poète comique qui ſe loue, lui dit-il, doit être puni par les *Licteurs*, & ſi quelqu'un mérite des complimens, c'eſt Ariſtophane. Il eſt d'autant plus digne d'éloges, qu'il a banni le bas comique de ſon Théâtre. Point de gueux ſur la ſcène, point d'Hercules voraces, point d'Eſclaves battus de coups d'étrivières & qui ſe demandent compte de leurs

leurs plaies : il a su écarter tout cela, & relevant la Comédie, il l'a animée de grands sentimens & embellie de vers nobles. Ses plaisanteries n'ont rien de rustique, & il ne s'amuse pas à berner des misérables, ou à railler des femmes. Nouvel Alcide, il s'arme d'une massue & ose attaquer le cerbère d'Athènes : (Cléon dont le Poète fait la peinture la plus critique.) Il prétend plus haut qu'il n'en a point dit de mal depuis sa mort, mais il s'en dédommage dans ce Chœur, & après s'être badiné légèrement lui-même de ce qu'il était chauve, il tourne en ridicule quelques Poètes peu estimés de son tems, tels que Morsimus & Mélanthius.

ACTE IV.

TRYGÉE.

Qu'on a de peine quand il faut approcher des Dieux ! je suis tout brisé du voyage. Que vous me sembliez petits, vous autres, quand j'étais en l'air ! vous paraissiez bien méchans du haut du ciel, mais c'est pis encore pour qui vous voit de près.

SON VALET.

Qu'avez-vous vu dans votre chemin ?

TRYGÉE.

Rien : si ce n'est deux ou trois esprits égarés qui cherchaient des *dithyrambes*.

SON VALET.

Est-il vrai que nous serons astres après la mort?

TRYGÉE.

Rien de plus vrai.

Dans cette dernière phrase, Aristophane tourne en ridicule un Poète qui avait pris le nom d'une Constellation, & plaisante sur les étoiles les plus brillantes qui, selon Trygée, reviennent du bal avec leurs lanternes. Ce trait fait sans doute allusion à quelque chose qu'il ne nous a pas été possible de deviner.

Trygée donne ordre à son Valet de faire les apprêts de sa nôce, de conduire au bain celle qui lui est destinée pour épouse, & de se presser, parce qu'il doit mener la Paix au Sénat. Il s'acquitte en effet de cette commission & débite une longue harangue dans laquelle il accuse les Juges d'avarice: il reçoit les félicitations du Chœur & se félicite lui-même d'avoir délivré le peuple des attentats d'Hyperbolus.

Mais il faut sacrifier à la Paix, & après une délibération comique sur le choix de la victime, le Valet de Trygée va chercher une brebis, symbole de la douceur. On lui commande de se dépêcher, de peur que le parasite Chæris, joueur de flûte, n'accoure pour prendre sa part du sacrifice. Le Valet revient, la cérémonie commence, & l'on prie

la Paix de ne pas imiter les femmes coquettes, mais de répandre ſur les Grecs l'eſprit d'union & de concorde, de verſer l'abondance ſur les campagnes & de ramener à Athènes les *anguilles* de Copaïe.

Trygée ne veut point égorger la victime, parce que la Paix n'aime pas le ſang : on allume le feu ſacré, & tout-à-coup on voit paraître un certain Hiéroclès, eſpèce de Devin de l'Ile d'Eubée, qui attiré par la fumée des viandes & informé de l'objet du ſacrifice, prononce pluſieurs vers myſtérieux dans leſquels il fait entrevoir que le tems de la paix n'eſt pas encore venu. Ses Concitoyens s'y oppoſaient; & comme Devin, Hiéroclès était de leur ſentiment, attendu que les Athéniens priſaient ſi fort ces Charlatans, que pendant la guerre ils leur donnaient une place au *Prytanée* où ils vivaient aux dépens de l'Etat.

Hiéroclès eſt raillé, congédié par l'interprétation de ſes propres Oracles, & le Chœur s'élève avec force contre les ennemis de la paix, vrais lions, ſelon lui, dans le ſein de la République, & renards dans l'action.

ACTE V.

Il eſt rempli par des faiſeurs d'aigrettes, de cuiraſſes, de trompettes, de caſques, de javelots, & tous s'élèvent contre la Paix dont le retour va

rendre leur profession inutile. Paraissent ensuite un Vendeur de faulx & un Marchand de vaisseaux pour le vin, qui viennent faire leurs présens à Trygée comme nouvellement marié, & prendre part à la joie du festin nuptial. Il commence & l'on y chante différens morceaux remplis d'allusions dont le sens nous est absolument inconnu.

Le désir de faire entendre le plus qu'il est possible, les sarcasmes ou les plaisanteries cachées sous de pareilles allusions, va nous obliger d'entrer dans quelques détails sur Alcibiade & sur l'état où se trouvait Athènes lors de l'existence de ce Général. Sans cette précaution, il serait impossible de prendre une idée satisfaisante des *Oiseaux*, l'une des Comédies les plus allégoriques du Poète Grec.

LES OISEAUX.

CETTE Pièce fut jouée aux Fêtes *Dionysiales* sous l'*Archonte* Chabrias, la 18e. année de la guerre du Péloponèse, & la 2e. de la 91e. *Olympiade*. Mais il est nécessaire, comme nous l'avons dit, de remonter un peu plus haut & de jetter un coup-d'œil sur le dessein que les Ahéniens avaient conçu de faire la conquête de la Sicile: cette entreprise avait été projettée du tems de Périclès & fut résolue à la sollicitation d'Alcibiade

que la République chargea de marcher vers Syracuse conjointement avec Nicias & Lamachus.

» Quand tout fut prêt & appareillé pour partir, dit Amyot d'après Plutarque, il se rencontra plusieurs signes de mauvais présage, & entr'autres il se trouva que l'embarquement fut commandé au jour propre qu'on célèbre la Fête qui s'appelle *Adonia*, (jour où les femmes pleuraient en mémoire du deuil de Vénus à la mort d'Adonis.)

» Davantage, les *hermes* qui sont images & figures de Mercure qu'on soulait anciennement mettre par tous les carrefours, se trouvèrent une nuit presque toutes tronçonnées & gâtées mêmement au visage: ce qui mit en effroi & trouble beaucoup de gens, même jusqu'à ceux qui ne faisaient pas grand conte de telles choses «.

Alcibiade fut accusé de cette impiété par l'Orateur Androclès, & il voulut se justifier avant son départ, mais ses ennemis s'y opposèrent, & le peuple lui fit enjoindre de s'embarquer.

» Ainsi, continue Amyot, fut-il contraint de faire voile avec ses autres compagnons ayant en leur flotte cent cinquante galères toutes à trois rames pour banc; & de gens de combat à pied bien armés, cinq mille & cent; de tireurs de frondes, archers & autres armés à la légère, environ treize cens; & de toute autre munition & équipage pour la guerre suffisamment «.

» Arrivés qu'ils furent à la côte d'Italie, ils prirent terre à la Ville de Rhège, là où un Conseil fut tenu pour arêter comment ils avaient à se conduire en cette guerre : Alcibiade fut d'avis qu'ils devaient aller droit en Sicile : laquelle opinion fut suivie, encore que Nicias y contredit, parce que Lamachus en fut aussi d'avis ; & du premier coup à l'arrivée, Alcibiade fut cause de surprendre la Ville de Catane, mais jamais depuis il n'y fit exploit aucun, parce qu'il fut incontinent rappellé par les Athéniens, pour aller répondre aux crimes & imputations dont on le chargeait...... Le peuple employa donc son couroux contre Alcibiade, jusqu'à ce que finalement il y envoya la galère qu'on appelle *Salaminienne*...... Outré contre sa patrie, Alcibiade envoya demander aux Lacédémoniens un sauf-conduit & liberté de pouvoir aller & demeurer en leur pays, promettant qu'il leur ferait plus de service & de profit étant leur ami, qu'il ne leur avait fait de dommage étant leur ennemi. Les Lacédémoniens le lui octroyèrent & le reçurent bien volontiers en leur Ville, là où si-tôt qu'il fut arrivé, il fit d'entrée trois choses. La première, ce fut qu'à son instigation, les Lacédémoniens qui auparavant délayaient & attendaient, se résolurent de secourir promptement les Syracusains & y envoyèrent pour Capitaine Gylippus, afin de rompre les forces que les Athéniens y avaient envoyées.

La seconde chose, qu'il leur fit en la Grèce même commencer la guerre aux Athéniens : la troisième, & celle qui fut de plus grande importance, ce fut qu'il leur conseilla de fortifier dedans le territoire même de l'Attique, la Ville de Dicélie ; ce qui consuma & mit au bas la puissance d'Athènes, autant & plus que nulle autre chose «.

Le projet de fortifier la Ville que nous venons de nommer, allait s'exécuter lorsqu'Aristophane composa sa Comédie, & son but est de railler l'ambition des Lacédémoniens, mais plus encore d'engager ses compatriotes à prévenir les malheurs qui les menaçaient, si Dicélie devenait une place d'armes pour leurs ennemis.

» Dans cette Pièce, dit M. Boivin le cadet, (*Mémoires de Litterature, Tome IV.*) il y avait des Acteurs de trois espèces, des hommes, des oiseaux & des Dieux. Les hommes représentaient pour la plupart des personnes connues à Athènes. Quelques-uns, comme le Poète Boëteux & le Géomètre sont désignés par leurs propres noms ; l'autre Poète, l'Imposteur, le Crieur d'édits, l'Intendant, le Fils dénaturé & le Chicaneur ne sont pas nommés, mais leurs masques pouvaient les faire connaître. Les deux principaux Acteurs sont Evelpis & Pisthétérus. Ils paraissent d'abord sous une figure humaine qu'ils conservent jusqu'à la fin du second Acte : après cela, ils deviennent oiseaux.

Il n'eſt rien dit de la métamorphoſe de leurs Valets qu'il faut cependant ſuppoſer, n'étant pas vraiſemblable que des oiſeaux ſoient ſervis par des hommes.

Les Oiſeaux, ou les Acteurs de la ſeconde eſpèce, étaient des hommes preſque nuds, avec des crêtes, des becs, des griffes & quelques plumes clair-ſemées. Si l'on demande pourquoi ces Acteurs étaient preſque nuds, on répond que les oiſeaux muent en hyver, & que l'on doit ſe ſouvenir que c'eſt au fort de l'hyver que la choſe ſe paſſe, tems où les oiſeaux ſe renferment ordinairement dans leurs plus ſombres retraites; c'eſt-à-dire dans le creux des arbres ou ſous des rochers. Les poſtures, les grimaces & les figures extravagantes de ces prétendus oiſeaux faiſaient beaucoup de plaiſir au peuple, ſur-tout celles de Térée & de ſon Valet dont les maſques étaient plus bizarres & plus affreux que les autres. Les perſonnages du Chœur étaient auſſi des hommes maſqués & traveſtis en oiſeaux parmi leſquels on remarquait certains Particuliers d'Athènes, reconnaiſſables par la phyſionomie & par le maſque. Peut-être que pour groſſir le nombre, on y mêlait des figures de bois ou d'autre matière, qui reſſemblaient à des oiſeaux.

Les Dieux paraiſſaient ſous leur forme ordinaire, mais dans un pitoyable état & avec une

mine affamée. Pour ce qui est de Prométhée, il avait un voile sur la tête & une espèce de parasol pour se cacher aux yeux de Jupiter «.

ACTE PREMIER.

Evelpis & Pisthétérus ouvrent la scène : tous les deux sont Athéniens & portant chacun un oiseau sur le poing, un geai & une corneille qui doivent leur servir de conducteurs pour aller au pays des oiseaux : ceux-ci s'amusent à leur becqueter les doigts, & ce badinage mêlé de plaisanteries, donne au spectateur l'idée du sujet qu'Evelpis dévelope dans les paroles suivantes.

Sachez, dit-il, Messieurs, que nous avons une maladie contraire à celle de Sacas qui n'étant point d'Athènes, veut en être malgré qu'on en ait. Pour nous qui en sommes, & sans vanité d'assez bonne maison, nous fuyons notre patrie comme des oiseaux. Ce n'est pas qu'elle nous soit odieuse, comme si elle n'était ni magnifique, ni fortunée, ni propre à ruiner les gens ; mais que voulez-vous ? Les cigales ne chantent qu'un mois ou deux, au lieu que les Athéniens passent toute leur vie à gazouiller dans les Tribunaux. Or c'est justement cette musique qui n'est point de notre goût & qui nous chasse. Une corbeille, un vase, des branches de myrthe, voilà tout notre bagage. Nous cher-

chons un lieu où l'on ne plaide point, un lieu où nous puissions passer nos jours tranquillement. Térée que nous allons trouver, nous dira sans doute si depuis qu'il est oiseau, il n'a point découvert le séjour après lequel nous soupirons.

On lit dans la Fable que ce Térée, fils de Mars & Roi de Thrace, enferma Philomèle & lui coupa la langue : que cette infortunée peignit ses malheurs sur une toile qu'elle eut le secret de faire parvenir à Progné sa sœur & femme de Térée, que Progné furieuse & suivie d'une troupe de femmes, vint délivrer Philomèle le jour des *Orgies*, que pour achever sa vengeance, elle massacra son propre fils Itys, qu'elle le fit manger à Térée auquel ensuite elle en apporta la tête, & que Térée voulant la poursuivre, fut changé en épervier, Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol.

Evelpis & Pisthétérus arrivent à un rocher auquel ils apperçoient une espèce de porte, ils y frappent, & le Valet de Térée se présente sous la forme d'un oiseau effrayant. Aussi fait-il peur aux deux Athéniens, mais il éprouve le même sentiment à leur abord, parce qu'il les prend pour des *oiseleurs*. On se rassure de part & d'autre, & le Valet va éveiller son Maître. Il paraît déguisé en *huppe*, & après avoir essuyé quelques plaisanteries sur la bizarrerie de son costume, après avoir

répondu qu'il n'a un bec si mal tourné que parce qu'il a plu à Sophocle de le défigurer ainsi dans une de ses Tragédies, (*Térée*, Pièce perdue) il interroge Evelpis & Pisthétérus.

TÉRÉE.

Qui êtes-vous ?

EVELPIS.

Des hommes.

TÉRÉE.

De quelle nation ?

EVELPIS.

Savez-vous où sont les belles galères ?

TÉRÉE.

J'entends : vous êtes d'Athènes, & plaideurs sans doute ?

EVELPIS.

Au contraire, anti-plaideurs.

TÉRÉE.

Anti-plaideurs ? y a-t-il de cette graine dans l'Attique ?

EVELPIS.

Sans mentir, bien peu.

TÉRÉE.

Quel est le sujet de votre voyage ?

EVELPIS.

Le désir de vous saluer.

TÉRÉE.

En quoi puis-je vous être utile ?

EVELPIS.

Le voici. Vous avez été homme, nous le sommes encore : vous avez eu des dettes, nous en avons aussi : vous avez été bien-aise de ne point payer, nous le ferions aussi. Changé depuis en oiseau, vous avez fait le tour de la terre & de la mer avec la double expérience d'homme & d'oiseau : or dites-nous, je vous supplie, si vous pouvez nous enseigner quelque bonne Ville où l'on puisse dormir en repos.

TÉRÉE.

Quoi ? vous cherchez une plus grande Ville qu'Athènes ?

EVELPIS.

Plus grande, non ; plus commode, oui.

TÉRÉE.

Ah parbleu, vous aimez l'Aristocratie. (Ce trait tombe sur Alcibiade qui préférait ce gouvernement à tous les autres.)

EVELPIS.

Moi, non, je hais trop Aristocrate. (Méchant Orateur, fils de Scellius.)

TÉRÉE, *à Evelpis.*

Quelle Ville ferait le plus de votre goût ?

EVELPIS.

Celle où ma plus grande affaire fût celle-ci ; qu'un ami vînt à ma porte dès le matin, & qu'il me dît : Au nom des Dieux, Evelpis, faites-moi l'honneur de venir ce matin chez moi, vous & vos enfans, au sortir du bain, car je fais aujourd'hui un festin de nôces.

TÉRÉE, *à Pisthétérus.*

Et vous, que souhaiteriez-vous ?

PISTHÉTÉRUS.

Une Ville où le père d'une fille belle, bien faite, agréable, sage & riche, vînt au devant de moi & me querellât ainsi : » Vraiment, Pisthétérus, je vous trouve fort plaisant. Nos pères étaient intimes. Nous ne le sommes pas moins. Je n'ai qu'une fille ; vous l'aimez, elle vous aime, & vous faites difficulté de me la demander en mariage ? Pour vous punir, je vous la donne, & vous serez son époux dès aujourd'hui.

Alcibiade aimait la bonne-chère & les femmes ; & pour continuer de le désigner, Térée conseille aux deux Athéniens d'aller habiter les endroits où ce Général avait abordé en fuyant sa patrie.

TÉRÉE.

Que n'allez-vous demeurer à Léprée ?

EVELPIS.

Par tous les Dieux, je hais souverainement Léprée, même sans l'avoir vue : Mélanthius en est. (C'était un Poète tragique.)

TÉRÉE.

Il y a encore dans la Locride une Ville qui est bien votre fait, celle des Opuntiens.

EVELPIS.

Je ne voudrais pas être Opuntien pour un *talent* d'or. (C'était le nom d'un Citoyen d'Athènes, borgne & ennuyeux.) Mais, dites-moi, continue Evelpis à Térée, cette vie que vous menez chez les oiseaux, quelle vie est-ce ? Vous devez la connaître.

TÉRÉE.

Nous vivons sans bourse & sans argent, nous picotons le sésame, le myrte, les pavots, les fleurs, &c.....

Pisthétérus trouve cette vie assez agréable, & tout-à-coup il conçoit une idée dont l'exécution rendrait les oiseaux très-puissans. Ce serait de ne plus papillonner comme ils font, (allusion à l'inconstance des Athéniens qui étaient toujours comme l'oiseau sur la branche) & de former une Ville en l'air : par-là, continue-t-il en s'adressant à Térée, vous ferez chanter les hommes comme des

cigales, & crever les Dieux d'une faim plus que mélienne. (Nicias avait pris par famine Mélos Ile de la mer Égée.)

TÉRÉE.

Comment cela ?

PISTHÉTÉRUS.

L'air est, comme vous le savez, entre le ciel & la terre. Or comme nous sommes obligés quand nous allons à Delphes, de demander un passe-port aux Béotiens ; de même, quand les hommes feront quelque sacrifice aux Dieux, vous en arêterez tout court la fumée, à moins que ces Dieux ne vous paient un tribut pour le droit de passage.

TÉRÉE.

Par la terre, par les trébuchets, par les tirasses ; je n'ai jamais rien entendu de mieux imaginé. Pour moi, me voilà prêt de fonder avec vous cette nouvelle Ville, pourvu que les autres oiseaux y consentent.

PISTHÉTÉRUS.

Qui pourrait leur proposer cette affaire ?

TÉRÉE.

Vous-même. Leur langue était autrefois barbare, mais en conversant avec eux depuis longtems, je leur ai appris à parler grec.

PISTHÉTÉRUS.

Mais comment les rassembler tous ?

TÉRÉE.

Très-aisément. Je vais dans le bocage, j'éveillerai Philomèle ma compagne, nous les appellerons, & incontinent vous les verrez accourir aux accens de nos voix. (Selon Aristophane & son Scholiaste, ce fut Progné que les Dieux changèrent en rossignol.)

PISTHÉTÉRUS.

Hâtez-vous, ô le plus aimable des oiseaux! ne perdez pas un instant.

TÉRÉE, *appellant Philomèle.*

Eveille-toi, ma compagne fidèle,
Viens au plutôt sous ces ombrages verds
Faire entendre aux oiseaux ces airs, ces tendres airs
Que ta divine voix tous les jours renouvelle.
Lorsque de notre Itys tu plains la mort cruelle,
Ton chant mélodieux
Perce au travers des bois jusqu'au séjour des Dieux.
Charmé d'une si tendre & si douce harmonie,
Phœbus répond à tes tristes accens.
Tous les Dieux de l'Olympe avec lui s'unissans
Composent une symphonie
Dont la douceur est infinie,
Et forment avec toi des concerts ravissans.

Ce morceau a été traduit par M. Boivin le cadet, de l'Académie Françaife. Il a mis en vers tous

tous les Chœurs des *Oiseaux*. Nous en citerons quelques-uns qui donneront une idée de la poésie d'Ariſtophane, & qui feront voir au Lecteur que les Chœurs des Comédies étaient travaillés avec autant de ſoin que ceux des Tragédies.

TÉRÉE & PHILOMÈLE.

Accourez, petits volatiles
Qui gazouillez ſur les ſillons,
Avides fourageurs des campagnes fertiles,
Hâtez-vous, légers oiſillons.
Habitans des parterres,
Amis des oliviers,
Hôtes des aliſiers,
Et vous qui vous cachez ſous ces ſombres lierres,
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.
Accourez tous, accourez au plus vîte,
Suivez la voix qui vous invite,
Quittez les plaines & les monts.
Et vous Citoyens des vallons,
Qui ſur le bord des eaux, près des rives fleuries
Donnez la chaſſe aux timides poiſſons,
Pirates des étangs, terreur des moucherons,
Laiſſez de Marathon les aimables prairies:
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.
Accourez, légions ailées,
Qui voltigez ſur les plaines ſalées,
Paiſibles alcyons,
Sauvages nations,

Qui plongez ſous les eaux vos plumes émaillées
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.
Accourez. Un avis utile,
Important, ſalutaire à tout le peuple oiſeau,
Vous ſera propoſé par un mortel habile.
L'entrepriſe eſt hardie & le projet nouveau.
Mais ſuivez ſes conſeils, tout vous ſera facile :
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.

ACTE II.

Les deux Athéniens regardent de tous les côtés, n'apperçoivent rien, & commencent à ſe moquer du prétendu pouvoir de Térée, lorſqu'ils voient arriver un Oiſeau, puis un autre, puis encore un autre que le Poëte ne fait venir à la file que pour déſigner & critiquer quelques Athéniens.

PISTHÉTÉRUS.

Quelle huppe ! bons Dieux ! quelle prodigieuſe crête ! vous n'êtes donc pas le ſeul Térée qui ſoit dans le monde ?

TÉRÉE.

Celui-ci eſt le *Térée* de Philoclès. L'*Epope* de Sophocle eſt ſon père, & moi, je ſuis le grand-père. (Ce Philoclès avait fait une Comédie intitulée *Térée*, & ſon ſujet était pris du *Térée* de Sophocle. Cette Tragédie a été perdue.)

PISTHÉTÉRUS.

O Neptune ! comme celui-ci a barboté ! comment l'appelle-t-on ?

TÉRÉE.

Le Barboteur.

EVELPIS.

C'eſt donc Cléonyme. Mais comment n'a-t-il pas perdu ſes aigrettes & ſa crête ? (Il avait fui au combat & avait perdu ſon caſque & ſon bouclier.)

Le Théâtre ſe remplit d'Oiſeaux de toute eſpèce, mais en ſi grand nombre, qu'il n'eſt plus poſſible de les compter, & Térée interrogé ſur l'objet qui le preſſe de les raſſembler, Térée leur apprend qu'il vient de recevoir deux hommes qui déſirent contracter une alliance avec eux. Des hommes ! s'écrie le Chœur ! ah ! traître ! ce ſont nos plus grands ennemis ; ils mourront.

Courons, volons & de nos aîles
Accablons-les de tous côtés :
Portons leur à tous deux des atteintes mortelles.
Il faut, il faut qu'aux oiſeaux irrités
Leurs membres ſervent de pâture,
Point d'aſyle pour eux : ni bois, ni grotte obſcure,
Ni l'abîme profond des mers,
Ni la cime des monts, ni le vague des airs
Ne peuvent garantir leur fuite
Contre notre ardente pourſuite.

Allons, c'eſt trop délibéré,
Hâtons-nous de les déchirer.
Qui donc de l'aile droite entreprend la conduite ?
Qu'elle avance ſans différer.

Térée intercède pour ſes deux protégés, mais ils ſont hommes, de plus Athéniens, & rien ne peut fléchir leurs perſécuteurs. D'après cette phraſe ſeule, il ſerait aiſé de préſumer que par les Oiſeaux, Ariſtophane a voulu déſigner les Lacédémoniens, comme il a dépeint Alcibiade ſous le nom de Piſthétérus.

Cependant Térée engage le Chœur à écouter le projet dont on vient lui faire part, & les deux Athéniens qui pour ſe défendre & garantir leurs yeux, s'étaient armés de broches & de plats, les deux Athéniens conſentent à s'expliquer, mais en ſe tenant toujours ſur leurs gardes.

EVELPIS.

C'eſt bien dit : mais ſi l'on nous tue, où ſerons-nous enterrés ?

PISTHÉTÉRUS.

Où l'on enterre les braves gens, dans le *Céramique*, & pour y être inhumés aux dépens du Public, nous dirons hardiment aux Magiſtrats que nous ſommes morts en combattant bravement contre les ennemis.

Térée ordonne aux Guerriers d'aller ſuſpendre

leurs armes à la cuisine, & pour porter l'allégorie jusqu'au bout, un Hérault commande aux soldats de retourner chacun dans leur pays. C'était la formule ordinaire des trèves. Pisthétérus prend la parole, & après avoir prouvé aux Oiseaux qu'ils ont été les premiers Rois de l'Univers, il les invite à bâtir une Ville du sein de laquelle ils régneront sur les hommes & sur les Dieux. (Les Lacédémoniens avaient toujours été, non pas les Rois, mais les Chefs de la Grèce dans les guerres communes. Athènes même ne leur disputa le pas que depuis celle qu'ils eurent avec la Perse.)

LE CHŒUR.

Nous Rois ! & de qui ?

PISTHÉTÉRUS.

De tout. De moi premièrement & de cet autre Athénien : plus anciens d'ailleurs que Jupiter, Saturne, les Titans & la terre même.... (Les Lacédémoniens & les Athéniens se vantaient d'une origine fabuleuse qui remontait au-delà de l'Antiquité connue.)

LE CHŒUR.

Plus anciens que la terre ?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par Apollon.

LE CHŒUR.

Par Jupiter, je n'en savais rien.

PISTHÉTÉRUS.

C'est que vous êtes de bonnes gens, sans étude, sans curiosité : (les Lacédémoniens.) Vous n'avez pas même lu Esope qui dit en quelque endroit que l'alouette est le plus ancien des Oiseaux, qu'elle fut enfantée avant la terre, qu'ensuite son père mourut de maladie, que la terre n'étant point encore, il resta trois jours sans sépulture, & qu'enfin ne sachant où mettre le corps de son père mort, elle l'ensévelit dans sa tête..... De plus, que ce soient les Oiseaux, & non pas les Dieux, qui ayent d'abord commandé aux hommes & à qui le sceptre ait appartenu, nous en avons mille preuves. Le cocq, par exemple, a commandé aux Perses avant Darius, avant Mégabize & avant tous les autres Monarques Persans. Preuve de cela, c'est qu'on l'appelle encore aujourd'hui l'*oiseau de Perse*, en mémoire de cette ancienne puissance.

TÉRÉE.

C'est apparemment pour cela qu'il marche lui seul la crête levée en façon de thiare, comme un Roi de Perse.

PISTHÉTÉRUS.

Il était alors si puissant, si redoutable, si absolu, qu'encore aujourd'hui, par un effet de son

ancien pouvoir[f], si-tôt qu'il vient seulement à chanter vers le point du jour, les Artisans se lèvent pour travailler..... Il a été un tems où les Grecs vivaient sous la domination du milan..... Le coucou a été Roi d'Egypte & de toute la Phénicie..... La puissance des Oiseaux était alors si grande, que dans les Villes où il y avait quelque Roi, comme un Agamemnon, un Ménélas, ce Roi avait toujours au haut de son sceptre un Oiseau qui prenait part aux présens que l'on offrait à sa majesté. Bien plus, Jupiter qui est à-présent en possession de la toute-puissance, a encore, tout souverain qu'il est, un aigle sur la tête. Minerve a une chouette sur la sienne, & Apollon porte un épervier sur le poing..... Aujourd'hui, continue Pisthétérus, on vous traite comme de vils esclaves, & les maudits oiseleurs vous dressent des embûches jusques dans les Temples. On ne voit par-tout que lacets, que piéges, que gluaux, que tirasses, que filets, &c.....

LE CHŒUR.

Triste récit de nos misères !
Mortel, avec quelles couleurs
Tu viens de retracer nos funestes malheurs !
Hélas ! fallait-il que nos pères
De l'empire du monde indignes possesseurs,
Nous frustrant à jamais des droits héréditaires,

Ne puissent nous laisser que d'affreuses douleurs,
Que d'éternels regrets ! que d'inutiles pleurs !
Mais enfin les Destins propices
Nous offrent un libérateur :
De nous, de nos enfans, qu'il soit le protecteur.
Nous pourrons tout sous ses auspices.
O toi ! sublime esprit, mortel industrieux,
Apprends-nous par quel stratagême,
Par quel effort victorieux,
Nous saurons recouvrer la puissance suprême,
Hélas ! déchus d'un sort si glorieux,
Nous haïssons la vie & la lumière même.

PISTHÉTÉRUS.

Bâtissez donc votre Ville, & quand elle sera construite, on enverra sommer Jupiter de rendre aux Oiseaux l'empire qu'il a usurpé sur eux. S'il n'obéit pas, on lui déclarera la guerre, & l'on défendra aux Dieux de passer comme des Priapes au travers du Royaume des Oiseaux, pour aller faire l'amour, comme autrefois, à des Sémélés, à des Europes, à des Alcmènes, sous peine d'être traités d'adultères. Pour les hommes, on leur ordonnera de ne sacrifier aux anciennes Divinités qu'après avoir sacrifié aux Oiseaux, & s'ils contreviennent à cet ordre, on lâchera un nuage de moineaux qui ne laisseront pas un grain de bled dans leurs campagnes. Si les hommes sont dociles, vous les récompenserez en leur indiquant des

mines cachées, en avertiſſant les augures du tems où il fera bon trafiquer, &c ....

LE CHŒUR.

Tu triomphes enfin de notre injuſte rage,
Mortel, & tes doctes diſcours
De nos premiers tranſports ont arêté le cours.
Sage Vieillard, achève ton ouvrage,
Daigne contre les Dieux nous prêter ton ſecours,
Et nous venger du ciel qui nous outrage.
De fidèles avis ſeconde nos efforts.
Les fiers uſurpateurs de la grandeur ſuprême
Bientôt aſſiégés dans leurs forts
Aux habitans de l'air rendront leur diadême, &c....

Térée ajoute qu'il n'y a pas un moment à perdre; & leur promet qu'ils vont devenir ailés en avalant le jus d'une racine qu'il poſsède. Le Chœur brûle de mêler ſes chants à ceux de Philomèle & prie Térée de la faire venir, Térée y conſent. Evelpis & Piſthétérus la trouvent charmante, ſe retirent avec leur guide & laiſſent le Chœur qui termine l'Acte par un intermède compoſé de ſix parties.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CHŒUR, *à Philomèle.*

Aimable Philomèle, enfin je t'apperçois,
Tu viens, tu n'as pu t'en défendre,

Tu viens nous enchanter par ton aimable voix,
Ah ! ne diffère plus : chante, fais-nous entendre
Cette musique harmonieuse & tendre
Dont au printems retentissent nos bois.
Ah ! ne diffère plus, ne nous fais plus attendre,
Nous t'en prions tous à-la-fois.

SECONDE PARTIE.

LE CHOEUR, PHILOMÈLE.

Ô vous qui languissez dans votre vie obscure !
Vous qu'à regret enfanta la nature :
Vous qui par-tout en butte aux caprices du sort,
Semblables aux feuilles légères,
Aux songes vains, aux ombres mensongères,
Craignez à tous momens, ou souhaitez la mort :
Vous dont la fortune se joue,
Vous dont le corps formé de boue,
D'un plumage léger ignore le secours,
Faibles humains, écoutez nos discours :
Ecoutez les oiseaux dont la race immortelle
Malgré les injures du tems,
Conservant à jamais une grâce nouvelle,
Jouit d'un éternel printems.
Voisins du ciel, formés d'une substance pure,
Nous ne concevons rien de mortel ni de bas.
Nous vous dirons des vents la force, la nature,
Quelle cause produit la chaleur, la froidure,
Les tonnerres & les frimats.
Du chaos, de l'Erèbe & de la nuit affreuse
Nous vous retracerons l'image ténébreuse,
Tout ce qu'on peut savoir, dans nos murs s'aprendra.
Vos plus fameux Docteurs fermeront leur école,

On n'admirera plus leur ſcience frivole,
De honte & de dépit, Prodique ſe pendra.
Avant l'air, la terre & les mers,
Et ces brillans flambeaux dont l'Olympe ſe pare
Le chaos & la nuit, l'Erèbe & le Tartare
Occupaient ſeuls tout l'Univers.
Enfin la nuit, aux ailes ſombres,
Enfante un œuf léger, l'Erèbe dans ſon ſein
Le reçoit, l'échauffe ſoudain.
De cet œuf naît l'amour. Il diſſipa les ombres.
Deux aîles d'or qui brillaient ſur ſon dos,
Percèrent de la nuit l'obſcurité profonde.
Plus léger que les vents, actif & ſans repos,
Ce Dieu par ſa vertu féconde
Pour donner notre race au monde,
Dans le ſein de l'Erèbe anima le chaos.
Avant donc que l'amour, père de nos ancêtres,
Par de doux nœuds alliât tous les êtres,
Il n'était point encor d'Olympe ni de Cieux.
Quand tout fut aſſorti par ſa toute-puiſſance,
En divers tems prirent naiſſance
Le ciel & l'océan, la terre & tous les Dieux.
Ainſi des immortels l'orgueilleuſe nobleſſe
Doit nous céder les droits d'aîneſſe.
Nous venons de l'amour; comme lui nous volons;
Revêtus de légères aîles
A des bandes d'amours ſouvent nous nous mêlons.
Avec eux nous charmons
Les cœurs les plus rebelles.
L'homme, pour cent bonnes raiſons,
Nous devrait en tout tems offrir des ſacrifices.
Hé que ne peut-il point ſous nos heureux auſpices!

C'est pour nous qu'il prévoit le printems, les moissons,
Et la saison des fruits & celle des glaçons.
Il sait qu'il faut semer, lorsqu'aux travers des nuës
Vole vers la Lybie un escadron de gruës.
A ce signal, les matelots
Prennent congé des vents pour dormir en repos.
Le Bourgeois change de parure,
Et pour vêtir *Oreste*, achète une parure. (*Oreste* fameux filou.)
Le milan, des beaux jours annonce la saison,
Tout renaît : la brebis dépouille sa toison,
L'hirondelle voltige autour de sa maison,
Et la veste légère est enfin préférée
A la robe fourrée.
Qu'on ne vante plus Apollon,
On trouve ici Delphes, Dodone, Ammon.
Sur la foi des oiseaux chacun tente fortune,
D'un hymen dangereux serre l'étroit lien,
Court aux armes, s'expose aux fureurs de Neptune,
Sans l'avis des oiseaux on ne hasarde rien.
Cette Coursière enfin qui fait tant de merveilles,
Pleine d'yeux, de langues, d'oreilles,
Est oiseau comme nous. Après cela, peut-on
Préférer au corbeau le vainqueur de Python ?
Ecoutez donc ; race mortelle.
Si par des honneurs immortels,
Par des temples, par des autels,
Aux oiseaux tout-puissans vous prouvez votre zèle.
Rien ne vous manquera, ni fruits délicieux,
Ni chants mélodieux, &c.....

Dans la troisième partie, on fait l'Eloge de Philomèle, & dans la quatrième, on annonce le

droit d'asyle à tout criminel qui voudra s'établir dans la ville des *Oiseaux*.

Chez les Grecs, lorsqu'on voulait peupler une ville nouvellement bâtie, on publiait un Edit par lequel on promettait d'y recevoir & d'y admettre au droit de bourgeoisie toute sorte de gens sans aveu, même les criminels qui y accouraient de toutes parts, attirés par l'espérance de l'impunité. C'est de cette coutume dont Aristophane se raille. Le Chœur donne de nouveaux Eloges à Philomèle & s'adresse une seconde fois aux spectateurs, auquel il vante le plaisir & l'avantage d'avoir des aîles.

ACTE III.

Evélpis & Pisthétérus ouvrent la Scène : tous les deux sont déguisés en Oiseaux, & se mocquent l'un de l'autre. Térée arrive, il faut trouver un nom à la nouvelle ville, & l'on convient qu'elle s'appellera *Néphélococcygie*. Oh le grand nom ! s'écrie Térée. *Néphélococcygie !* n'y a-t-il point une ville ainsi nommée, où sont les biens de Théagène en partie, & tous ceux d'Eschyne ? (Ces deux particuliers se vantaient d'avoir des richesses qui n'existaient nulle part).

PISTHÉTÉRUS.

Qui choisirons-nous pour garder la forteresse ?

TÉRÉE.

Un de nos Oiseaux, Perse d'origine, Oiseau belliqueux, le poussin de Mars. (Les Lacédémoniens comptaient sur le secours du Roi de Perse, avec qui Alcibiade leur avait conseillé de faire alliance).

PISTHÉTÉRUS, (*à Evelpis.*)

Cours & vole dans l'air : sers les maçons qui travaillent, porte des pierres, ôte tes habits, bats du mortier, prends la truelle & l'auge, monte à l'échelle, romps-toi le cou, range les gardes, entretiens le feu, dors, envoye des Hérauts, l'un de bas en haut, l'autre de haut en bas, puis vers moi..... Je demeure pour faire un sacrifice aux nouvelles Divinités. Qu'on apporte la corbeille & le bassin.

LE SACRIFICATEUR.

Maître des cieux & de la terre,
Aigle qui lances le tonnerre,
Alcyon qui régis les flots,
Cygne, aujourd'hui Roi de Délos
Et de Delphes & du Parnasse,
Gai perroquet, nouveau Bachus,
Colombe, nouvelle Vénus,
Et toi mère de Cléonyte,
Puissante Déité, Cybèle des oiseaux,
Grande autruche, & vous Dieux nouveaux
Qu'à ce sacrifice j'invite,
Gardez de mal, comblez de biens

Les Néphélococcygiens,
Et de Scio les Citoyens!

Comme les habitans de Scio étaient étroitement liés avec les Athéniens, toutes les prières publiques finissaient alors par cette formule. Un Poëte interrompt le sacrifice, & bon gré malgré, il veut chanter des vers en l'honneur de la nouvelle ville. (C'est une critique sur les Auteurs qui se perdaient dans les nues, & c'était le défaut de presque tous les faiseurs de *dithyrambes*, qui à peine étaient intelligibles.) Pisthétérus veut faire taire celui-ci, & il n'y parvient qu'en lui donnant une veste & un manteau. Il sort, un Devin lui succède, & prétend que Bacis, fameux Sorcier, a prononcé sur *Néphélococcygie* un Oracle qui défend de toucher à la victime. Il débite à ce sujet des paroles fort obscures, dont l'explication est qu'il faut lui donner un habit, un chaussure & un flacon de vin. Il est sifflé & renvoyé à coups de bâton. Survient le Géomètre *Méton* qui veut mesurer l'air & marquer les rues de la ville; il a le sort du Devin. Un Magistrat prend sa place, & annonce qu'il est nommé Intendant de *Néphélococcygie*; nouveaux coups de bâtons donnés par Pisthétérus. (Il arrivait souvent aux Athéniens & aux Lacédémoniens de récompenser par des mauvais traitemens les services que l'on avait rendus à l'Etat)!

Enfin, un Crieur de Loix & d'Edits se présente,

& publie qu'il vient en vendre argent comptant à la ville naiſſante. Il n'eſt pas mieux reçu que le Magiſtrat, & le Sacrificateur ennuyé de tout ce tapage, va immoler la victime loin du Chœur qui commence par s'applaudir des honneurs divins qu'on lui rend. Enſuite il promet un talent à qui ôtera la vie à Philocrate, & le quadruple à qui le lui amènera vivant. Ce Philocrate était un fameux Traiteur que les Oiſeaux accuſent de les enfiler dans des cordons, de les larder & de leur donner cent figures différentes pour les mieux vendre. Juges, continuent-ils en s'adreſſant aux Spectateurs.

Juges, écoutez-nous & peſez nos promeſſes.
Si vous nous accordez le prix,
Nous vous offrons plus de richeſſes
Que les trois fameuſes Déeſſes
N'en offrirent jamais au célèbre Pâris.
D'abord au fond de vos caſſettes
Chouettes d'or feront leurs nids :
Puis un nombreux eſſaim de petites *chouettes*
Conſervera chez vous des tréſors infinis.
Si le peuple un jour vous emploie
A calculer ſes revenus,
Alors tous les oiſeaux de proie
Vous fourniront d'ongles crochus.
Enfin, lorſqu'à vos yeux une ſuperbe table
Etalera cent mets délicieux,
De grands becs, de longs cols, de jabots ſpacieux,
Nous armerons votre faim indomptable.

Mais

Mais si nous refusant un suffrage équitable,
Vous méprisez des dons si précieux,
Contre le châtiment qu'ici l'on vous apprête,
Songez à vous pourvoir,
Sur-tout aux plus beaux jours de Fête;
Car pour lors nous ferons pleuvoir
Sur vos vêtemens, sur vos têtes,
Un déluge incommode, & d'horribles tempêtes,
Que vous ferez bien de prévoir.

La monnoie des Athéniens avait pour marque une *chouette*, qu'Aristophane prend ici pour la monnoie même; mais les Juges ne furent sensibles ni à ses promesses, ni à ses menaces, & ils ne mirent sa Comédie qu'au second rang: les *convives* d'Ameipsias obtinrent le premier prix. Cette pièce a été perdue.

ACTE IV.

Pisthétérus est surpris de n'avoir point encore vu de Courier qui lui annonce l'état de la nouvelle ville, & à l'instant même, il s'en présente un qui lui apprend qu'elle est entièrement bâtie, que les Oiseaux seuls y ont travaillé, & que c'est la plus belle chose du monde. Un autre Courier vient lui dire qu'une Divinité ailée a traversé les remparts à l'insu de la sentinelle des *geais*; il s'emporte, on s'ameute, on s'empresse, & la Divinité reparaît entourée des Archers-Oiseaux; c'est Iris.

Qui va là ? lui dit Pisthétérus. Où vas-tu ? d'où viens-tu ? demeure. Quel est ton nom ? galère ou barque ?

IRIS.

Je suis la légère Iris.

PISTHÉTÉRUS.

Galère *Salaminienne*, ou *Paralè* ? (Allusion à celle qui alla chercher Alcibiade en Sicile, lorsque les Athéniens lui donnèrent ordre de venir se justifier des crimes qu'on lui imputait. Les galères ordinaires des côtes de l'Attique, s'appelloient *Parales.*)

Iris est fort étonnée, fort courroucée d'apprendre que les Oiseaux se regardent comme des Dieux, & elle menace Pisthétérus du tonnerre. Pisthétérus la menace à son tour d'infester Jupiter d'une nuée d'Oiseaux, & finit par la chasser. A peine a-t-elle disparu, que le Député des hommes se présente & prend un ton tout opposé à celui de la Déesse.

LE DÉPUTÉ.

O Pisthétérus ! heureux Pisthétérus ! esprit sublime, la gloire du siècle, la merveille de nos jours ! O le plus grand génie, le plus fortuné mortel, le plus charmant......... mais faites-moi donc taire.

PISTHÉTÉRUS.

Eh bien ? qu'as-tu à dire ?

LE DÉPUTÉ.

Que les hommes vous honorent, vous révèrent, & vous font présent de cette couronne d'or..... On est fou des Oiseaux & on les aime au point, que tout ce qu'on fait, on le fait à leur exemple. On déniche de grand matin comme eux, on vole droit chez un Procureur ou chez un Notaire, on voltige ensuite dans le Palais, & là on gazouille confusément de chicane & de procès...... Enfin, il va venir ici plus de dix mille hommes vous demander des aîles & des griffes : faites-en provision.

PISTHÉTÉRUS.

Il a raison.... Hola, ho, des aîles à pleines corbeilles.

Le premier qui vient en demander, c'est un Petit-Maître qui de plus voudrait pouvoir, comme les Oiseaux, se débarasser d'un père qui vit trop long-tems. Pisthétérus le fait convenir que cette idée est atroce, & lui donne un accoutrement d'Oiseau-Soldat. Vole en Thrace, lui dit-il, & combats. (On faisait alors le siége d'Amphipolis.)

Cinésias, boiteux & Poëte dithyrambique, tant de fois raillé par Aristophane, Cinésias brûle aussi d'avoir des aîles poétiques qu'il sollicite par un galimathias en vers auquel on ne comprend rien.

Pisthétérus ne parvient à lui imposer silence qu'en le faisant promptement habiller en oiseau. Arrive un Chicaneur qui désire la même chose. Donnez-moi, dit-il, des aîles aussi promptes que celles de l'épervier, afin de me mettre en état de voler vers les Provinciaux, de les sommer de venir à Athènes, d'y revoler ensuite pour les accuser, puis de retourner de-là vers eux, afin.....

PISTHÉTÉRUS.

Je comprends. Afin que l'Etranger soit condamné avant d'avoir comparu.

LE CHICANEUR.

C'est cela.

PISTHÉTÉRUS.

Et qu'en retournant, lorsqu'il voguera vers Athènes, vous puissiez saisir ses biens. (Ce fut ainsi qu'on en usa envers Alcibiade que l'on condamna par défaut).

LE CHICANEUR.

Vous avez raison. Je veux en un mot être aussi agile qu'une *toupie.*

PISTHÉTÉRUS.

Toupie! c'est bien dit. J'ai ici de bonnes aîles de Corcyre. (*C'est un fouet de Corfou avec lequel il le chasse, au gré du Chœur qui dans l'intermède*

peint les brigandages d'Oreste & la poltronerie de Cléonyme.)

ACTE V.

Tremblant & couvert d'un voile, de peur d'être apperçu par les Dieux, Prométhée, comme ami des hommes, vient avertir Pisthétérus que Jupiter est perdu depuis l'établissement de la nouvelle ville, qu'il n'est pas arrivé au ciel une seule prise de fumée, que les Dieux étrangers sont affamés au point qu'ils en grincent des dents, & que d'accord avec tout l'Olympe, ils vont se déchaîner contre leur souverain, s'il ne travaille à rendre les passages libres.

Par ces Dieux Etrangers, Aristophane fait allusion aux alliés d'Athènes dans la guerre du Péloponèse : ils vendaient leurs secours très-cher & faisaient souvent la loi à la République. Le Poète les nomme *Triballiens*, c'est-à-dire parasites ou imposteurs. De plus, il y avait en effet des *Triballiens*, peuples de la Thrace qui habitaient une des extrémités du mont Hémus, entre la Mæsie supérieure & la Mæsie inférieure.

Prométhée ajoute que ces mêmes *Triballiens* vont envoyer des Députés à Pisthétérus, qu'il va en venir aussi de la part de Jupiter, & que loin de céder, Pisthétérus doit exiger qu'on lui donne en mariage une Déesse que l'on nomme *Sou-*

veraineté, beauté rare de qui dépendent la foudre, la politique, la justice, la sagesse, la marine, la calomnie, la finance, les trois *oboles* que l'on donne aux Juges.

Pisthétérus promet d'être ferme; Prométhée quitte le parasol à l'ombre duquel il s'étoit caché, reprend son voile & disparaît. Neptune arrive, accompagné d'Hercule & d'un Dieu *Triballien*. Pisthétérus ordonne un grand repas, & Hercule ne le perd pas de vue, tant la seule idée de manger fait d'impression sur ses sens.

Neptune propose son traité, mais Pisthétérus n'écoutera rien que Jupiter n'ait rendu le sceptre aux Oiseaux & ne lui ait donné *Souveraineté* en mariage. A ce prix, il invite les Ambassadeurs au festin. Neptune fait entendre à Hercule que vû sa qualité d'héritier de Jupiter, il doit s'opposer à cette union. Hercule n'est que son bâtard, reprend Pisthétérus, & ne peut prétendre à sa succession. En ce cas j'aime mieux dîner, répond le Héros, & l'on va chercher la Déesse que le Chœur comble des éloges les plus flatteurs.

O le charmant objet! ô quelle est accomplie!
Que d'appas! que d'attraits!
Grand Roi, par cet hymen qui comble tes souhaits,
Tu vas combler de biens Néphélococcygie.
Depuis le jour célèbre où la Reine des Dieux,
Superbement ornée

Par les soeurs du Destin fut au Maître des cieux
Avec pompe amenée.
On n'a point encor vu d'hymen si glorieux, &c....

PISTHÉTÉRUS.

J'entends avec plaisir vos hymnes & vos chants mélodieux..... Mais vantez aussi ce bruit affreux qui fait trembler la terre. Vantez les tonnerres, les éclairs, les foudres dont je suis armé.

LE CHŒUR.

Rayons dorés, clartés brillantes,
Des lumineux éclairs,
Inévitables traits, flèches étincelantes
Du Monarque des airs;
Et vous bruyans éclats de l'orageux tonnerre,
Notre Roi vous tient en ses mains.
Par vous il fait trembler les timides humains,
Par vous il ébranle la terre.
Tout l'Univers est soumis à ses loix,
Et Jupiter lui cède avec le diadême
Cette auguste beauté qui des Dieux & des Rois
Le rendait l'Arbitre suprême.

Il est probable que dans ce moment la musique étoit accompagnée d'un bruit semblable à celui du tonnerre; & les éclairs qui brillaient de tous les côtés, la quantité de personnages dont la scène était remplie, devaient produire un assez bel effet: mais si dans cette Ville en l'air on reconnaît celle

de Dicélie, si dans les Oiseaux on retrouve les Lacédémoniens, & dans Pisthétérus Alcibiade qui leur indique tous les moyens de devenir les Maîtres d'Athènes, il reste dans cette même Comédie tant d'allusions cachées, qu'il est impossible de prononcer sur son plus ou moins de mérite.

Fin de la première Partie du troisième Volume.

HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.

SECONDE PARTIE

du troisième Volume.

SUITE DES COMÉDIES D'ARISTOPHANE.

LES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE.

NOUS avons parlé de ces Fêtes qui duraient cinq jours à Athènes, & dans lesquelles il se faisait des cérémonies mystérieuses où il n'était permis qu'aux femmes d'assister : Aristophane suppose que ces

femmes ſont furieuſes d'avoir été maltraitées par Euripide dans ſes Tragédies, que dans une de leurs aſſemblées elles délibérèrent ſur la manière de le perdre, & [illegible] Euripide, homme ſouple & ruſé, emploie tous les ſtratagêmes poſſibles pour éviter la punition qui lui eſt réſervée. Voilà tout le fond de cette Pièce qui fut jouée la 21e. année de la guerre du Péloponèſe ſous l'*Archonte* Callias, la première de la 92e. *Olympiade*, ſelon les uns; & la 4e. de la même *Olympiade*, ſelon Samuel Petit.

ACTE PREMIER.

Le Poète tragique ſe lève de très-grand matin & vient chercher ſon parent Mnéſilochus qui ne ſachant ce que lui veut Euripide, le ſuit avec peine juſques à la porte d'Agathon. Peuple, s'écrie le Valet de celui-ci en ſortant de la maiſon de ſon Maître : peuple, gardez un ſilence religieux. Le Chœur des Muſes eſt dans le cabinet de mon Maître & médite de nouveaux chants. O vents, retenez votre haleine ! flots, ſuſpendez votre courſe ! . . . .

Euripide prie le Valet d'avertir Agathon, & le Valet répond qu'Agathon ne tardera pas à paraître, attendu qu'en hyver il n'eſt pas aiſé à un Poète de faire des vers, s'il ne va au ſoleil.

Euripide inſtruit Mnéſilochus des craintes qu'il

éprouve, & pour prévenir le malheur qui le menace, il vient prier Agathon de s'introduire en femme aux myſtères de Cérès. Celui-ci s'avance vêtu en Athénienne & ſuivi d'un Chœur de Muſes au milieu deſquelles il chante & déclame des vers ridicules qui ſervent d'intermède.

ACTE II.

Mnéſilochus plaiſante Agathon ſur ſon déguiſement, & Agathon lui répond qu'Alcée, Phrynicus, Anacréon ne faiſaient de bons vers que parce qu'ils étaient propres & poupins. C'eſt donc pour cela, reprend Mnéſilochus, que le mauſſade Philoclès en fait de ſi ſots, le méchant Xénoclès de ſi méchans, & le froid Théognis de ſi froids.

Euripide expoſe à ſon ami le beſoin qu'il a de ſon ſecours, mais Agathon refuſe de le ſervir, & tout ce qu'il peut faire, c'eſt de prêter ſes habits à Mnéſilochus qui s'habille en femme, à condition que s'il eſt découvert, Euripide viendra le délivrer. Celui-ci en atteſte l'*Æther*, domicile du Roi de l'Olympe; mais ce ferment philoſophique paraît ſuſpect à Mnéſilochus, & Euripide piqué en prononce un ſecond au nom de tous les Dieux. Souvenez-vous donc, ajoute ſon parent, que votre cœur a juré, & non pas ſeulement votre langue. (Alluſion à un vers d'Hippolyte.)

A l'inſtant même, on entend les cris des femmes raſſemblées aux autels de Cérès & de Proſerpine; Euripide s'enfuit, les portes du Temple s'ouvrent, & une Athénienne exhorte ſes compagnes à célébrer les myſtères des deux Déeſſes.

Périſſent, dit-elle, périſſent ceux qui formeront quelque deſſein contraire aux intérêts du peuple.... du peuple-femme; ceux qui voudront faire leur paix avec les Perſes ou avec Euripide, qui ambitionneront le pouvoir ſouverain, qui introduiront de nouveaux Tyrans...... qui révéleront la ſuppoſition d'un enfant par une femme. Le Chœur ſe joint à ces imprécations & les ratifie.

ACTE III.

Il eſt queſtion de délibérer ſur la peine que mérite Euripide, & le Hérault-femme demande à haute voix : *Qui veut parler ?* Une Athénienne ſe lève & s'exprime dans les termes ſuivans, après avoir accepté la couronne qu'on lui préſente. (C'était l'uſage, & avant de haranguer, les Orateurs mettaient une couronne ſur leur tête.)

Ce n'eſt point, dit-elle, Meſdames, ce n'eſt point l'ambition qui me fait parler, j'en jure par nos Déeſſes, mais uniquement la douleur que je reſſens de voir que depuis pluſieurs années vous êtes l'objet des outrages d'Euripide, ce fils d'une

vile Herbière. De quels opprobres ne vous a-t-il pas accablées ? par-tout il vous reproche l'adultère, l'amour, le vice, la trahison, la demangeaison de parler..... En revenant de ses Pièces, nos maris nous maltraitent & nous soupçonnent de toutes les méchancetés possibles. De là les défiances, les verroux & les clefs à trois dents faites pour surprendre.

Elle conclut qu'il faut perdre le Poète par le poison ou autrement : le Chœur est de son avis. Une autre femme ajoute qu'elle faisait des couronnes pour les Temples, qu'elle en vendait beaucoup, & que son commerce est tombé depuis qu'Euripide a voulu persuader au peuple qu'il n'y avait point de Dieux.

Votre couroux ne m'étonne point, dit Mnésilochus déguisé. Périssent vos enfans, si je ne le hais autant que vous; mais toutefois je crois que nous devons balancer & comparer nos raisons. Nous sommes seules & il n'y a pas à craindre qu'on révèle nos secrets. Nous nous choquons de quelques bagatelles, & nos ruses, nos infidélités, notre adresse à supposer des enfans, Euripide n'en a rien dit..... S'il a choisi pour sujet de ses Pièces des *Ménalippes*, des *Phèdres* & pas une *Pénélope*, c'est qu'il n'y a pas une *Pénélope* aujourd'hui, & que nous sommes toutes des *Phèdres*.

Je ne parlerai point des meurtres, des parricides, des poiſons, &c.....

Le Lecteur doit voir qu'Ariſtophane renchérit beaucoup ſur Euripide, & que le tour dont il ſe ſert n'eſt qu'un prétexte pour peindre les femmes ſous les couleurs les plus odieuſes. Auſſi les Athéniennes entrent en fureur contre Mnéſilochus & l'accablent d'injures, lorſque Cliſthène, homme efféminé, ſe préſente pour déclarer qu'un Athénien s'eſt introduit dans le Temple. L'autel eſt le ſeul réfuge de Mnéſilochus, & avant d'y courir, il arrache des bras d'une femme un enfant qu'il menace d'égorger ſi l'on viole ſon aſyle : (ce prétendu enfant n'eſt autre choſe qu'un outre de vin.)

Cependant Mnéſilochus voudrait inſtruire Euripide du danger dans lequel il ſe trouve, & pour y réuſſir, il imagine de faire comme Palamède qui confiait à la mer des morceaux de rames ſur leſquels il avait écrit ſes aventures, dans l'eſpérance que quelqu'un d'eux parviendrait juſques à ſon père..... Je n'ai point de rames..... mais à leur défaut, briſons ces ſtatues : bois pour bois, ce ſera la même choſe.

A cette parodie du *Palamède* d'Euripide ſuccède un Chœur des Athéniennes qui prouvent aux ſpectateurs que les femmes valent mieux que les hommes... En eſt-il un ſeul parmi vous, diſent-elles, qui ait

la valeur de Stratonice ou d'Ariſtomaque, cette Héroïne de Marathon ? A-t-on jamais vu une femme ſe faire traîner ſur un char après avoir volé cinquante *talens* au tréſor public ? Si elles dérobent quelques bagatelles à leurs maris, c'eſt pour les rendre le même jour. Mais qui pourrions-nous montrer parmi vous ? Des voleurs fieffés, des buveurs, des turlupins, des débauchés, des diſſipateurs qui ſavent moins que nous conſerver les biens que leurs pères leur ont laiſſés. Du moins ſavons-nous garder nos corbeilles, nos navettes, nos quenouilles ; & combien de nos Héros ne gardent pas leurs armes & jettent leurs boucliers dans l'action ? Un autre tort des Athéniens, c'eſt de ne pas diſtinguer les mères des grands hommes, de ne pas leur aſſigner des places honorables dans les cérémonies publiques. Peut-on ſouffrir, par exemple, que la mère d'Hyperbolus vêtue de blanc & les cheveux flottans, ſoit aſſiſe à côté de la mère de Lamachus ?

Ce Lamachus eſt le même qu'Ariſtophane tourne en ridicule dans les Pièces précédentes ; il lui rend juſtice dans celle-ci, & ce trait prouve qu'il ſavait au moins quelquefois diſtinguer & honorer le véritable mérite. On doit lui en ſavoir d'autant plus de gré, qu'il faiſait toujours un effort ſur lui-même lorſqu'il ceſſait d'être méchant.

ACTE IV.

Le Chœur n'a laissé Mnésilochus tranquille que pour avoir le tems d'aller au *Prytanée* chercher la femme de quelque Magistrat qui se fera suivre par des *Licteurs :* mais le coupable s'impatiente & prétend qu'Euripide n'arrive point, parce qu'il rougit du froid *Palamède*. Cherchons, dit-il, cherchons quelqu'autre Tragédie pour l'attirer..... Contrefaisons *Hélène ;* aussi-bien ai-je un vêtement conforme au sien.

D'après cette idée, Mnésilochus imagine voir le Nil & l'Egypte ; il fait un *cocq-à-l'âne* avec une femme qui n'est point au fait de cette plaisanterie, & il la continue avec Euripide qui vêtu en *Ménélas*, vole au secours de son *Hélène*. A la fin de cette scène, paraît la femme du Magistrat ; le nouveau *Ménélas* a peur & se retire, mais en protestant qu'il ne manquera ni de ruses ni de stratagêmes pour délivrer la victime. Mnésilochus est lié par un *Licteur* qui le garde à vue, & les Athéniennes se livrent à la joie que leur inspire l'espoir de la vengeance.

ACTE V.

Le *Licteur* insulte Mnésilochus, qui contrefait l'*Andromède* d'Euripide, parce qu'il est enchaîné

comme elle, & Euripide paraît vêtu en *Persée*. Ce personnage ne lui réussissant pas mieux que celui d'*Echo* de la même Tragédie, il s'éloigne, revient sans déguisement & propose la paix aux femmes avec promesse de ne plus les maltraiter dans ses vers. Mais en même-tems il exige que l'on rende la liberté à son parent, sans quoi leurs maris sauront à quoi s'en tenir sur leur compte, lorsqu'ils seront revenus de la guerre. Les femmes consentent à tout, & Euripide, sous la figure d'une Vieille, parvient à tromper le *Licteur* qui délie Mnésilochus.

Cette Pièce eut un médiocre succès chez les Athéniens, & donna peu de prise sur Euripide qui par son mérite & son grand âge, était au-dessus des satyres que ses ennemis ou ses rivaux s'amusaient à lancer contre lui.

LYSISTRATA.

CETTE Comédie fut représentée aux Fêtes *Lénéennes* sous l'*Archonte* Callias, la 21e. année de la guerre du Péloponèse, & la première de la 92e. *Olympiade*.

Lysistrata, femme d'un des principaux Magistrats d'Athènes, a résolu de contraindre la Grèce à faire la paix : pour y parvenir, elle a tramé

une conſpiration tant avec ſes concitoyennes qu'avec les habitantes des Villes ennemies auxquelles elle a député des Couriers, & le but de cette conſpiration, c'eſt que toutes les femmes ſe ſépareront de leurs maris juſqu'à ce que le traité général ſoit conclu.

Les *Républicaines* & les *Etrangères* ſe raſſemblent, mais le point eſſentiel était de priver les Athéniens des fonds avec leſquels ils ſubvenaient aux frais de la guerre, & Lyſiſtrata y a pourvu en s'emparant de la Citadelle où le tréſor public était dépoſé. Les femmes jurent de la défendre au péril de leur vie, & à peine en ont-elles prononcé le ſerment, que l'on vient pour brûler cette même Citadelle au fond de laquelle pluſieurs des combattantes s'étaient renfermées : les autres viennent à leur ſecours, & cet incident produit une guerre comique dans laquelle les Athéniennes attaquées par le feu, ſe défendent avec de l'eau.

Le Magiſtrat *extraordinaire* ſe préſente, on entre en éclairciſſement, & Lyſiſtrata déclare qu'elle s'eſt rendue Maitreſſe des richeſſes de la Ville, afin que Piſandre & les 400 *Adminiſtrateurs* n'ayent plus le pouvoir de remuer & de voler.

Le Magiſtrat veut répliquer, & Lyſiſtrata lui ferme la bouche par les railleries les plus ſanglantes. D'ailleurs, ajoute-t-elle, les affaires de la République en ſont au point qu'elles ne peuvent

être débrouillées que par le sexe accoutumé à démêler les *écheveaux*. Les femmes lavent leurs laines pour les purifier, & de même il faut purger l'Etat de ces hommes ambitieux qui commettent d'horribles indignités pour arriver à la Magistrature. Ensuite il faut tout réunir, tout rassembler, tout contraindre à coopérer au bien commun.

Un moment après, on voit paraître des Ambassadeurs de Sparte qui viennent demander la paix. Lysistrata prise pour arbitre, concilie les esprits, termine les différends & donne un grand festin dans lequel la réunion des deux partis est célébrée par des cantiques qui terminent la Pièce.

LES GRENOUILLES.

LE but d'Aristophane, dans cette Comédie, est de critiquer Euripide & de tourner ses Ouvrages en ridicule. Pour y parvenir, il suppose que Bachus ne trouve plus sur la terre de Poètes dignes de lui, & qu'il descend aux Enfers d'où il ramène Eschyle, de préférence à Euripide, mort l'année qui précéda la représentation des *Grenouilles* jouées sous l'*Archonte* Callias, l'an 26e. de la guerre du Péloponèse, & le 3e. de la 93e. *Olympiade*.

ACTE PREMIER.

Il commence par un entretien entre Bachus & Xanthias; Bachus armé d'une maſſue & revêtu d'une peau de lion, Xanthias monté ſur un âne, portant ſur ſa tête un paquet de hardes & s'annonçant par ſes bouffonneries, comme un Valet dont l'habitude eſt de traiter d'égal à égal avec ſon Maître. L'un & l'autre veulent deſcendre aux Enfers, ils ignorent la route qui doit les y conduire & la demandent à Hercule qui leur indique deux moyens d'y arriver, c'eſt de ſe pendre ou de boire de la ciguë, ſi pourtant ils n'aiment mieux traverſer le *Styx*. Ce dernier avis leur paraît le meilleur, & ils vont trouver Caron qui refuſe de paſſer Xanthias, parce qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille des *Arginuſes*. Ce trait, en fixant la date de la Pièce qui fut jouée l'année de cette victoire, eſt en même-tems une Critique des Citoyens qui avaient refuſé de combattre dans une conjoncture ſi preſſante, que la République fut obligée de faire enrôler les Eſclaves. Ils s'y conduiſirent de manière que le Sénat les affranchit.

Xanthias eſt obligé de faire le tour du Fleuve pour aller rejoindre Bachus, & à peine celui-ci eſt-il embarqué, que Caron le force de ramer avec lui. Pour diſſiper l'ennui du trajet, il or-

donne aux *Grenouilles* de chanter les louanges du Dieu qu'il conduit, & auſſi-tôt elles ſe mettent à croaſſer.

Ennuyé de ce concert, Bachus arrive à bord, paie Caron, appelle Xanthias qui accourt, & bientôt ils entendent la flûte au ſon de laquelle paraît un Chœur de gens initiés qui en célèbrant les *Orgies*, attaquent les impies, les mauvais Comédiens, les ſéditieux, les avares, &c.....

ACTE II.

Bachus frappe doucement à la porte de Pluton. Eacus que le Paganiſme reſpectait comme Juge des Enfers, n'en eſt ici que le Portier : il ouvre., & la maſſue, la peau de lion lui faiſant prendre Bachus pour Hercule, il court avertir les *Gorgones* & les *Harpies* de le ſaiſir & de l'enchaîner. Bachus tremble & change d'habit avec ſon Valet, mais à l'inſtant même on vient l'inviter à un repas de la part de Proſerpine, & il reprend ſon premier déguiſement : à peine eſt-il redevenu Hercule, que deux Cabaretieres viennent réclamer les viandes qu'il a conſumées ſans les payer, & pour ſortir d'embaras, il prend une ſeconde fois le coſtume de Xanthias. Eacus revient accompagné de ſes Satellites, & Xanthias qui va être battu,

protefte qu'il n'eft point Alcide, qu'il n'a pas enlevé Cerbère & que jamais il n'eft defcendu aux Enfers. Interrogez mon Valet, ajoute-t-il, donnez-lui la queftion, & fi vous me trouvez coupable, faites-moi mourir. Bachus prend le parti de fe nommer, mais l'incrédule Eacus le fait rouer de coups ainfi que Xanthias, & après cette expédition, il croit devoir les mener à Pluton & à Proferpine qui, comme Dieux, fauront lui faire connaître ces deux Etrangers. C'eft bien imaginé, dit Bachus, mais j'aurais fouhaité que vous vous fuffiez décidé plutôt. Ils s'éloignent, & le Chœur fe répand en invectives contre la République qui ne rougit pas de donner les places les plus confidérables à des Etrangers & même à des Efclaves, tandis que les gens de bien reftent fans emploi.

ACTE III.

Eacus & Xanthias médifent alternativement de leurs Maîtres, & tout-à-coup leur entretien eft interrompu par un grand bruit qui fe fait entendre dans le Palais. C'eft Euripide qui veut ufurper la préféance fur Efchyle & faire interpréter en fa faveur la loi qui ordonne que celui qui aurait excellé dans quelqu'Art confidérable, ferait affis près de Pluton. Les voleurs de bourfe, les fcélérats,

les brigands, dit Eacus, opinent pour le premier; & le Jugement de l'affaire est remis aux suffrages publics.

XANTHIAS.

Euripide est bien adroit, mais Eschyle n'a-t-il pas son parti?

EACUS.

Non, car il n'y a presque plus d'honnêtes gens chez les morts, non plus qu'à Athènes, & Pluton a décidé qu'il se ferait une dispute réglée entre les deux Rivaux.

XANTHIAS.

Pourquoi Sophocle n'a-t-il point voulu prendre la place d'honneur?

EACUS.

Lui? bien loin de cela, il a embrassé Eschyle en arrivant ici, & il lui a pris la main, quoique Eschyle voulût lui céder le pas..... Du reste on pesera les Tragédies de part & d'autre, & comme il y a très-peu de bons Juges, on laissera prononcer Bachus.

Les deux Valets rentrent, & le Chœur annonce la dispute par des chants à la manière d'Eschyle. On y compare les vers de ce Poète, tantôt aux rugissemens d'un lion, tantôt à l'haleine d'un Géant; & ceux d'Euripide, au bruit, à la volubilité cadencée d'un char qui roule sur l'arène.

Non, je ne céderai point, dit fièrement Euripide en entrant, je ne céderai point à ce pompeux étalage de merveilles, ou plutôt de monstres dont Eschyle enfle ses Tragédies, à son éloquence ampoulée, à la férocité qui règne dans ses Pièces, ainsi que dans son humeur..... Fils de Villageoise, reprend celui-ci, artisan de vaines fictions, fabricateur de gueux, de boëteux, de personnages mal vêtus..... Doucement, Eschyle, s'écrie Bachus, ne faites pas pleuvoir une grêle de grands mots, & vous, Euripide, fuyez bien vîte, de crainte que dans son enthousiasme, votre concurrent ne vous accable de quelque vers trop frappé, qui en vous brisant le crâne, en fera sortir tout *Télèphe*..... Faites vos invocations avant le combat, brûlez de l'encens. (C'était l'usage lorsque l'on allait plaider une cause de conséquence.)

Eschyle s'adresse à Cérès, Euripide à l'Æther, à l'Eloquence, à la Souplesse; & les Muses sont implorées par le Chœur qui, d'un côté, s'attend à voir l'élégance & la politesse; de l'autre, une surabondance de termes splendides & magnifiques: (trait de satyre contre Eschyle qu'Aristophane ne peut s'empêcher de critiquer, malgré la supériorité qu'il lui donne sur son Rival.)

Chassez le naturel, il revient au galop.

ACTE

ACTE IV.

La dispute commence, & Euripide reproche à Eschyle ses sujets, ses tableaux imaginés pour surprendre & tromper le spectateur, tels qu'un Achille, un Niobe qui envelopés de leurs vêtemens, ne disent pas un mot durant tout le cours de la Pièce. Bachus représente qu'il trouve ce silence plus éloquent que les discours de quantité de Poètes Athéniens; mais Euripide ne l'écoute pas & attaque les mots extraordinaires de son Rival, qu'il compare à ces figures gigantesques peintes sur les tapisseries. D'après cela, il se fait un mérite d'avoir donné à la Tragédie un ton plus naturel & plus humain, d'avoir exposé sa Pièce sans art & filé son action sans perdre de tems; enfin d'avoir inspiré aux Athéniens la finesse & la politique.

Mes *Perses* & mes *Sept-Chefs devant Thèbes* ont fait des Héros, répond Eschyle indigné de lutter avec un pareil concurrent : voilà les sujets dignes d'un Poète, & non pas des *Phèdres*, des *Sténobées* &c...... Mon style est enflé, mais digne des Dieux qu'Euripide a dégradés par un langage populaire, par les haillons dont il les a couverts.

Pour sentir le mérite de ces scènes, il faudrait

les entendre accompagnées de la musique qui répondait au sel des paroles & donnait de l'ame aux différens détails dont elles sont remplies.

L'un attaque avec tant de vigueur, l'autre se défend avec tant d'adresse, que le Chœur ne sait auquel des deux il doit adjuger le prix, & par des chants comiques, il enflame le courage des deux combattans.

ACTE V.

La querelle recommence; Euripide critique les Prologues & les Chœurs d'Eschyle, celui-ci tourne en ridicule ceux de son Rival, & presse enfin Bachus de peser ses vers. Bachus dit qu'il va vendre de la poésie à la livre; celle d'Euripide se trouve plus légère que celle d'Eschyle, qui est choisi pour retourner sur la terre, & avant de partir, il prie le Dieu des Enfers d'assigner sa place à Sophocle.

Cette Pièce est remplie comme les autres, d'une foule d'allusions qu'il est impossible de faire sentir & qui regardent, soit le Gouvernement, soit les deux Poètes que l'Auteur a mis en scène. Aristophane les peignit avec le plus grand soin, & à la représentation des *Grenouilles*, il remporta le prix sur Phrynicus & Platon le Comique : elles furent même redemandées, honneur extraordinaire dans

un tems où les Poètes se disputaient les suffrages d'un peuple qui passionné pour la nouveauté, ne pouvait se résoudre à voir deux fois la même Pièce, à moins qu'elle ne lui eût fait un plaisir singulier. A l'égard du Chœur bizarre qui se trouve dans le premier Acte, quelques Ecrivains prétendent qu'il était composé d'Acteurs déguisés en *grenouilles* avec des masques ressemblans à quelques Poètes qu'Aristophane voulait tourner en ridicule; d'autres assurent que ces mêmes Acteurs ne paraissaient pas & que tout leur jeu consistait dans une musique désagréable que Caron faisait exécuter pour donner de l'humeur à Bachus.

LES HARANGUEUSES OU *L'ASSEMBLÉE DES FEMMES.*

Ennuyées de se voir gouvernées par des hommes, les Athéniennes forment le dessein de se soustraire à cette domination & de commander à leur tour. Praxagora les autorise dans cette idée, & en conséquence elle donne le projet d'une nouvelle République dont elle dresse les Statuts. Le principe fondamental, c'est que chaque Citoyen sera tenu d'apporter ses biens dans la Place pu-

blique & que ces biens seront désormais en commun, ainsi que les enfans & les femmes parmi lesquelles cependant on ne pourra choisir les jeunes & les belles que lorsque les vieilles & les laides seront pourvues.

Cette Pièce fut jouée la 4e. année de la 96e. *Olympiade*, sous l'*Archonte* Démostrate, & il semble qu'en lançant ses épigrammes ordinaires sur le Gouvernement, Aristophane ait eu aussi en vue de critiquer la *République* de Platon. C'est le sentiment de M. le Beau de l'Académie Française, & nous le croyons préférable à celui de Samuel Petit qui après avoir établi que les *Harangueuses* furent représentées dans les *Panathénées*, au mois *Hécatombéon*, tems auquel les Archontes & les *Prytanes* étaient en charge, ajoute qu'elles roulent en entier sur l'administration de la République pendant cette année.

Praxagora s'avance avec une lampe qu'elle suspend pour servir de signal à ses compagnes & lui adresse une harangue emphatique dont le but est de parodier ces monologues pompeux dans lesquels Euripide & les autres Poètes tragiques apostrophent les êtres inanimés..... Mais, ajoute-t-elle, je ne vois ici aucune des Athéniennes qui doivent se trouver au rendez-vous. Cependant l'Assemblée est indiquée pour le point du jour.

Dans l'inſtant, il en paraît deux avec leſquelles elle va frapper à la porte d'une troiſième & bientôt il en arrive une quantité d'autres qui ont profité du ſommeil de leurs maris & qui apportent avec elles des habits, des manteaux, des chauſſures d'hommes, enfin juſqu'à des barbes poſtiches. Ceux qui étaient à la tête du Gouvernement, affectaient d'en porter de fort longues pour donner un air de gravité à la Magiſtrature. Les autres Athéniens ſe raſaient avec le plus grand ſoin.

Praxagora voyant qu'il reſte peu de tems juſqu'au moment où l'aſſemblée du peuple eſt convoquée, recommande à ſes compagnes de bien déguiſer leur air, leur attitude, leur voix, afin que tout le monde les prenne effectivement pour des Sénateurs. Pluſieurs d'entr'elles ſe lèvent alternativement pour haranguer, mais elles ne peuvent y réuſſir, & Praxagora eſt obligée de s'en charger.

» Prenez place, dit-elle, je mets la couronne & je prie les Dieux de m'inſpirer..... Je prends part, Meſſieurs, à tout ce qui touche l'Etat auſſi bien que vous-mêmes; mais je ne puis céler que je ſuis pénétré de douleur en le voyant ſi mal gouverné : les Conſeillers ſe ſuccèdent en méchanceté comme en Charge. Si quelqu'un d'eux, par haſard, eſt homme de bien durant un jour, il en prend droit d'être ſcélérat pendant dix.....

Quand nous délibérions sur la confédération, (celle des Athéniens, des Béotiens, des Argiens & des Corinthiens contre Lacédémone qui devenait trop puissante) on disait publiquement que tout serait perdu si elle ne se faisait pas. Elle se fit, & ceux qui l'avaient conseillée, furent les premiers à s'élever contre. Conon même, l'Orateur Conon qui en fut l'auteur, s'enfuit & ne revint pas..... Pauvre peuple ! vous êtes la cause de tous vos maux, vous qui employez le trésor public à vous faire payer les suffrages & qui regardez avec soin ce que chacun de vous gagnera aux assemblées, sans considérer que le bien de l'Etat va aussi mal que le boëteux Æsimus. Toutefois, si vous voulez me croire, il en est tems encore, & je vous sauve. Comment ? me direz-vous : en mettant le Gouvernement aux mains des femmes qui loin de chercher à innover comme les hommes, s'en tiennent constamment aux anciens usages. Elles préparent à manger comme autrefois, elles portent les fardeaux sur la tête comme autrefois, elles célèbrent les Fêtes de Cérès & de Proserpine comme autrefois, elles boivent le meilleur vin comme autrefois, elles ont des galans comme autrefois. D'ailleurs ne croyez pas qu'on leur en impose : elles connaissent trop elles-mêmes l'art de tromper, pour être jamais dupes «.

Les femmes applaudissent au discours de Praxagora, & comme elles ne peuvent concevoir où elle a en tant appris, Aristophane lui fait répondre qu'au tems de *la fuite*, elle s'était retirée dans la Place publique où elle entendait tous les jours de nouvelles harangues.

C'est dans cette Place que se tenaient les assemblées, & ce tems de *la fuite* fait allusion à la première année de la guerre du Péloponèse, tems auquel tout le monde quitta la campagne pour se sauver à la Ville. La foule fut si grande, selon Thucydide, que l'on fut obligé de loger dans les rues & même dans les lieux sacrés.

Sur-tout, continue Praxagora, imitez fidèlement nos Orateurs : levez gravement la manche, découvrez le bras jusqu'à l'épaule : mais le tems presse, achevez de prendre vos déguisemens..... Hâtons-nous, reprend le Chœur, hâtons-nous, on ne donne point d'argent à ceux qui arrivent trop tard à l'assemblée. Du tems de l'*Archonte* Myronidès, chacun portait dans un sac du pain, de quoi étancher sa soif & trois ou quatre olives. Aujourd'hui ce n'est plus cela. On veut recevoir trois *oboles*, comme un maçon qui porte le mortier : pourquoi ? Pour la peine de servir la patrie.

Blépyrus, l'un des premiers Magistrats d'Athènes, se réveille & est fort surpris de ne trouver ni ses habits, ni Praxagora dont il est l'époux.

Impatient de ſortir, il prend la chauſſure de ſa femme, paſſe ſa robe, & dans cet équipage, il ſe préſente ſur la ſcène : c'eſt le début du ſecond Acte.

Blépyrus eſt rencontré par un voiſin qui, comme lui, ne ſait à quoi attribuer l'évaſion de ſa moitié. Chrémès vient les joindre & leur apprend qu'il revient de l'aſſemblée & qu'il n'a pu recevoir ſes trois *oboles*, parce qu'avant l'aurore, le menu peuple s'était emparé de toutes les places. On y a traité, ajoute-t-il du ſalut de la République tombée en décadence. Néoclidès, avec ſes paupières grillées, a voulu haranguer, on l'a hué, & il s'eſt tû. Enſuite un certain Evéon qui avait beſoin d'un manteau, a prétendu qu'il fallait obliger chaque métier à fournir *gratis* aux Citoyens tout ce dont ils auraient beſoin. (Evéon, Néoclidès & autres, ſont autant de Juges dont les femmes déguiſées ont copié les ridicules de manière à tromper Chrémès qui les a priſes pour les vrais *Prytanes*.) Enfin un jeune homme d'une belle taille & d'un teint éclatant (Praxagora) s'eſt avancé bruſquement pour prendre la parole & a fait entendre qu'il fallait donner aux femmes l'adminiſtration de la République. Auſſi-tôt il s'eſt élevé un grand murmure, la populace s'eſt écriée qu'il avait raiſon, & le peuple de la campagne a réclamé. Celui-ci avait raiſon, dit Blépyrus. Mais,

reprend Chrémès, il était en plus petit nombre. Il ajoute que le jeune Orateur a fait l'énumération des qualités du ſexe; qu'il les a miſes en oppoſition avec les travers des hommes, & tout ce qu'il rapporte de cette énumération, eſt arrangé ſi adroitement, que Blépyrus prend pour lui ſeul ce qui eſt dit pour tous les hommes en général.

BLÉPYRUS.

Enfin qu'a-t-on déterminé ?

CHRÉMÈS.

Que vous céderiez aux femmes l'adminiſtration des affaires, puiſqu'auſſi-bien c'était l'unique nouveauté dont on ne ſe fût pas encore aviſé à Athènes.

BLÉPYRUS.

Et l'on a porté le décret ?

CHRÉMÈS.

Rien de plus aſſuré.

BLÉPYRUS.

Et les femmes auront tous les emplois qu'avaient les hommes ?

CHRÉMÈS.

Oui.

BLÉPYRUS.

Et je n'irai plus au Barreau, ce ſera ma femme ?

CHRÉMÈS.

Vous n'éleverez plus vos enfans, ce sera votre femme..... Il y a long-tems que nos pères ont dit que nos plus impertinens décrets nous tournaient à bien par la bonté singulière des Dieux, (trait de Démosthène dans ses harangues.) Plaise au ciel qu'il en soit de même de celui-ci.

A peine cette conversation est-elle finie, que les femmes reviennent, conduites par Praxagora qui les presse de quitter leur déguisement & de rentrer au plutôt chez elles, afin que leurs maris ne s'apperçoivent de rien. Blépyrus lui demande d'où elle vient, & persuadée qu'il en est instruit, elle lui jure par Vénus qu'il n'y aura pas d'état plus heureux que celui qu'elle a imaginé. Je vous déclarerai bientôt ce nouveau règlement, ajoute-t-elle, & vous conviendrez vous-même qu'il est très-sage.

Poursuivez, Madame, s'écrie le Chœur : c'est maintenant qu'il faut réveiller votre prudence & votre raison, puisque vous savez le moyen de secourir vos compagnes. C'est à vous, dans ce bonheur commun, à faire briller votre éloquence pour éclairer le peuple & lui montrer tous les avantages que va lui procurer ce nouveau genre de vie. Certes notre République a besoin d'invention. Essayez d'exécuter ce qui n'a jamais été fait, ce qui n'a jamais été dit.

Praxagora répond qu'elle sent bien toute l'utilité du systême qu'elle va développer, mais qu'elle craint que le peuple n'aime mieux conserver ses anciens usages. Au contraire, lui répond Blépyrus même, nous nous faisons un principe de courir après les nouveautés & de laisser tomber les vieilles coutumes..... En ce cas, dit-elle, que personne ne me contredise ni ne m'interroge avant d'avoir saisi ma pensée. Je prétends que tous les Citoyens vivent en commun, ensuite que l'un ne soit pas riche & l'autre misérable : que celui-ci ne possède pas des terres immenses, tandis que celui-là n'a pas même où se faire enterrer. Je veux de plus, que la vie soit la même pour tous les Citoyens. D'après cela, toutes les femmes seront communes, & de cette communauté des femmes s'ensuivra celle des enfans qui regarderont comme leurs pères ceux qui seront plus avancés en âge..... Il n'y aura plus ni procès, ni voleurs, ni filoux, ni joueurs. Les Athéniens ne composeront qu'une famille, & les maisons seront à tout le monde. Quant aux repas, le Barreau & les Portiques seront changés en cabarets, & les Tribunaux en buffets. A table, on ne chantera que les belles actions de ceux qui se seront bien comportés à la guerre, & les lâches y seront couverts de confusion. Du reste, le sort décidera des places. Un Héraut tirera les lettres de l'alphabet, & chacun

ira ſe placer ſuivant la lettre qu'il amenera. Par exemple, ſi l'on a la lettre B, on ſe transportera au *Bazylique* pour y manger : par ce moyen, il n'y aura point de querelles dans la crainte de manquer ſes repas.

Dans cette dernière phraſe, Ariſtophane tourne en ridicule l'uſage de tirer au ſort des lettres les Juges des cauſes civiles.

Praxagora ſe retire pour aller faire publier ſon décret & pour ordonner que l'on dreſſe les tables. Blépyrus trouve cette idée très-plaiſante & prend le parti de ſuivre ſa femme, afin, dit-il, qu'à ſon aſpect, les paſſans s'écrient : *Voyez, voyez le mari de Madame la Gouvernante.*

Dans la première ſcène du troiſième Acte, on voit arriver deux Citoyens, dont l'un, en vertu des nouvelles loix, vient dépoſer ſon bien en commun, mais dont l'autre refuſe d'obéir.

Sors, dit le premier, en apoſtrophant comiquement ſes meubles qu'il fait déloger ſucceſſivement de ſa maiſon : ſors, ô marmite ! tu es ſi noire, que tu ne le ſerais pas davantage, ſi tu avais ſervi à cuire les drogues dont Lyſicrates peint ſes cheveux blancs.

Parbleu, reprend le ſecond, je ne ſuis pas ſi preſſé que vous..... Je connais nos Athéniens, ils ſont prompts à faire des décrets & lents à les exécuter..... Croyez-vous qu'aucun Citoyen,

pour peu qu'il ait du bon ſens, apporte ainſi ſes meubles en commun : ce n'eſt pas l'uſage de nos pères. Non, par Jupiter, il vaut mieux recevoir, & en cela nous imitons les Dieux, comme on peut le reconnaître à l'attitude de leurs ſtatues. Quand nous leur demandons des biens, elles tiennent les mains ouvertes, non pour donner, mais pour recevoir. (Les ſtatues des Dieux chez les Anciens avaient la paume de la main tournée vers le ciel, *manus ſupinas*, de manière que l'on pouvait y mettre des pièces d'argent & d'autres offrandes, ſans qu'elles fuſſent en riſque de tomber.)

Les deux Actes ſuivans ne ſont autre choſe qu'une Farce dans laquelle Ariſtophane fait ſentir tout le ridicule de la Communauté des femmes. En vertu du nouveau décret, les Athéniennes qui compoſent le Chœur, ſe poſtent dans le lieu même de la ſcène & y attendent les paſſans : un jeune homme tombe dans leurs filets : auſſi-tôt les jeunes & les vieilles ſe diſputent à qui l'aura. Les vieilles veulent qu'on s'en tienne aux termes de la loi, les jeunes prétendent être préférées. Une Servante qui cherchait l'Athénien, le reconnaît & l'emmène, c'eſt le dénouement. Dans tout cela, il n'y a rien de particulier ſur la communauté des enfans, parce qu'elle tombe d'elle-même, dès que celle des femmes ne peut ſubſiſter.

Nous en revenons au ſentiment de M. le Beau

& nous regardons les *Harangueuſes* comme une Critique du ſyſtême de Platon qui dans ſa *République* établit la communauté des biens, & par une conſéquence néceſſaire, celle des femmes & des enfans.

Il y eut un tems, dit-il, où les hommes exiſtèrent réellement ſous la terre, où ils furent formés & nourris dans ſon ſein. Puiſque cette origine eſt certaine & que c'eſt la terre qui, comme leur mère, les a mis au jour, il faut qu'ils s'intéreſſent tous pour leur patrie, comme pour leur mère & leur nourrice, qu'ils la défendent contre toute invaſion, & que chacun ait pour les autres Citoyens la même attention que pour des frères nés de la même mère.

Il ne parle encore ici que des Magiſtrats & des Guerriers qu'il repréſente, non pas comme des Maîtres, mais comme des Bergers qui aiment leur troupeau, & il exige qu'aucun d'eux ne poſsède rien en propre, qu'ils n'ayent ni maiſon, ni ſalle de réſerve où tout homme ne puiſſe entrer librement, qu'ils mangent en commun..... S'ils ont des terres à eux, des maiſons, de l'argent, ils ne feront plus Magiſtrats, mais Economes & Laboureurs, & au lieu de protéger les autres Citoyens, ils en deviendront les Tyrans. Ils haïront les autres & s'en feront haïr. Ils paſſeront leur vie, ſoit à dreſſer des embuches, ſoit

à se garantir de celles qu'on leur dressera. Ils craindront bien plus les ennemis du dedans que ceux du dehors, & ils courront, eux & l'Etat, à une perte inévitable.

Dans le quatrième Livre, il entame la grande question, mais il a besoin d'être soutenu, & il invoque *Adrastée* avant que d'entrer en matière, *Adrastée* qui, selon lui dans son *Phédrus*, était la loi divine, ou plutôt la providence de Dieu qui rend les loix irrévocables..... Je tremble, ajoute-t-il, de toucher à celle qui regarde les femmes & les enfans..... C'est une mer dont on ne peut se sauver sans l'aide d'un *dauphin*, ou sans quelque secours soudain & inespéré. De-là il passe à la communauté des femmes & des enfans dont il démontre l'avantage par les raisons les plus spécieuses. (Voyez l'Ouvrage même qu'il faudrait traduire presqu'en entier pour en donner une idée satisfaisante.)

Plutus est la dernière des onze Comédies qui nous sont restées d'Aristophane, mais comme il nous a paru différer des autres par le fond, par la conduite & par les chœurs, nous avons cru ne devoir en faire l'analyse qu'après avoir jetté encore un coup-d'œil sur la *vieille Comédie*. Le précis de ses véritables caractères appuyera le systême de plusieurs Savans qui ont

prétendu avec raison que ce même *Plutus* appartient à la *Comédie moyenne*.

RÉFLEXIONS SUR LA VIEILLE COMÉDIE.

» POUR la faire connaître parfaitement, dit l'Abbé Vatry, *Mémoires de Littérature, Tome* 21, on peut se fonder sur les Pièces d'Aristophane. On lit dans les Critiques anciens que les Poètes qui l'avaient précédé, avaient contribué, chacun en quelque chose, à donner à *la vieille Comédie* une forme régulière, à augmenter ses agrémens; mais que ce fut Aristophane qui la porta à sa perfection, & qu'il surpassa tous ceux qui travaillèrent dans le même genre, ce qui l'a fait appeller par toute l'Antiquité, *le Comique par excellence.*

Cependant lorsqu'on lit ses Pièces pour la première fois, on est fort étonné de voir des Comédies qui ressemblent si peu à celles que nous connaissons. On s'attendait à y trouver quelque sujet plaisant, quelque aventure divertissante, quelque intrigue de galanterie : au lieu de cela, on n'y rencontre que des choses bizarres, on n'y apperçoit ni suite, ni plans, ni liaisons, on ne sait ce que veulent dire des Chœurs dans une Farce, tout en un mot, y paraît monstrueux, & l'on est tenté

tenté de regarder Ariſtophane comme un inſenſé qui ne mérite pas que l'on prenne la peine de le lire.

Mais ſi l'on connaît bien l'intention du Poète & le but qu'il s'eſt propoſé, ſi l'on ne cherche dans ſes Pièces que ce que l'on doit y chercher, ſi l'on eſt inſtruit de ce qu'il faut ſavoir pour les entendre, alors on ne trouve plus étrange ce qui avait révolté d'abord : à meſure qu'on ſe familiariſe avec elles, on les goûte, on les admire, on avoue que *la vieille Comédie* l'emportait à tous égards ſur la *nouvelle*, & que ſi par degrés on a paſſé de l'une à l'autre, ce n'eſt point qu'on ait cru mieux faire, mais parce que les Poètes y ont été forcés par les loix qui ont préféré avec raiſon la paix, la tranquillité, l'honneur des Citoyens au plaiſir de voir un ſpectacle plus ingénieux & plus piquant.

Cette *vieille Comédie*, continue le même Ecrivain, n'était, à proprement parler, qu'une parodie continuelle des Tragédies les plus eſtimées, une ſuite de bouffonneries ſouvent les plus indécentes & les plus obſcènes, de ſatyres outrées contre les plus grands hommes de la République : mais en même-tems, tout cela était mêlé de morceaux de poéſie admirables, de ſaine morale, & ſurtout de fine politique. Le Livre de Rabelais eſt ce que nous avons de plus propre en français à

nous donner une idée juſte d'Ariſtophane, & il ſemble que l'on peut dire à-peu-près le même bien & le même mal de ces deux Auteurs.

Les Poètes tragiques avaient imaginé des actions capables d'émouvoir puiſſamment le ſpectateur, & ordinairement ils empruntaient leurs ſujets, plutôt de la Fable que de l'Hiſtoire : ils y trouvaient un merveilleux propre à déveloper les talens qu'ils avaient pour la grande poéſie. Les Auteurs comiques prirent une route différente : ils voulurent ſurprendre par la bizarrerie de leurs fictions, en un mot, ils ſe firent un mérite de tirer des fonds les plus frivoles, en apparence, de quoi charmer & inſtruire leurs Concitoyens.

C'eſt ſur de pareilles fictions que ſont fondées toutes les Comédies d'Ariſtophane, & l'on y trouve les affaires les plus importantes de la République diſcutées d'un ton plaiſant.

Après avoir choiſi le ſujet le plus ſingulier qu'il pût imaginer, le Poète formait ſon plan ſur celui des plus belles Tragédies, il en empruntait toutes les parties & en ſuivait toutes les règles. Il s'aſtreignait aux trois unités d'action, de tems & de lieu, & faiſait ſur le même modèle ſon expoſition, ſon nœud, ſon dénouement. Il employait non-ſeulement le vers *iambes*, mais toutes les autres eſpèces de vers dont les Tragiques faiſaient uſage, & ſouvent il adoptait les expreſſions les plus ma-

jestueuses pour rendre les idées les plus bouffonnes. Le *Scholiaste* d'Aristophane avertit à chaque instant que tels vers sont pris d'Eschyle, tels autres de Sophocle, d'Euripide, ou de quelqu'autre Tragique.

Les Chœurs dont la Tragédie ancienne retirait beaucoup d'avantage, n'étaient pas moins nécessaires à la *vieille Comédie ;* aussi en avait-elle toujours. Ils servaient à en varier le spectacle, & comme elle n'était point partagée régulièrement en cinq Actes, de tems en tems l'action se trouvait entre-coupée par les Chœurs. Les uns étaient composés de plusieurs parties qui ayant toutes leurs noms particuliers, étaient faites sur le modèle des Chœurs des Tragédies, & alors ils formaient de véritables entr'Actes. Les autres dans lesquels on ne chantait qu'un ou deux couplets, étaient simplement de petits repos entre les scènes, & même au milieu des récits, soit pour donner aux Acteurs le tems de respirer, soit pour ne pas ennuyer le spectateur par trop d'uniformité. Le nombre des Acteurs du Chœur varia souvent dans les Tragédies, de même dans les Comédies, & l'une & l'autre avaient des chants & des chansons. Enfin les habits, les machines, les décorations que le Chœur occasionnait dans les Comédies, contrastaient tantôt par leur éclat, tantôt par leur burlesque, avec la pompe des Tragédies.

C'était dans l'invention des perſonnages du Chœur que conſiſtait principalement la malignité du Poète comique. Les *Nuées* avec leſquelles Socrate converſe & parmi leſquelles il vit, ſont l'emblême des vaines ſpéculations des Philoſophes. Le Chœur des *Gueſpes* eſt une ſatyre des Magiſtrats d'Athènes. D'après cela, il n'eſt pas étonnant que la *vieille Comédie* prît ſon nom du Chœur même, puiſque le Chœur en faiſait l'ame & la principale partie.

Des hommes, des Dieux, des êtres imaginaires étaient les Acteurs dont elle avait coutume de ſe ſervir; ces hommes étaient les premiers & les plus diſtingués d'entre les Citoyens; les Magiſtrats, les Généraux d'armée, on ne faiſait grace à perſonne, & tous les Poètes de la *vieille Comédie* n'ont pas été plus retenus qu'Ariſtophane.

Eupolis atque Cratinus, Ariſtophaneſque Poëta,
Atque alii, quorum Comœdia priſca virorum eſt,
Si quis erat dignus deſcribi, quod malus aut fur,
Quod mœchus foret aut ſicarius, aut alioqui
Famoſus, multa cum libertate notabant.

Ainſi cette eſpèce de Comédie ne donnait pas ſeulement des caractères généraux, elle peignait encore tels ou tels hommes en particulier, & comme elle ne les mettait ſur la ſcène que pour les tourner en ridicule ou les rendre odieux, elle donnait beaucoup dans l'exagération. On peut fort bien comparer les caractères tracés dans Ariſto-

phane, à ces portraits que les Peintres appellent des *charges* dont le but est d'attraper la ressemblance, mais en augmentant le défaut de l'original. Quelque défiguré que soit Socrate dans les *Nuées*, on le reconnaît pour le même Socrate qui parle dans Platon. C'est son tour d'esprit, c'est sa manière de raisonner & de converser. Quoique Cléon fût un personnage méprisable, on sent que son caractère est outré : il en est de même de tous ceux que ce Poète a mis sur la scène, c'est ce qui a fait dire à Aristote que le propre de la Comédie était de peindre les hommes pires qu'ils ne sont.

Les Tragiques Grecs mirent sur la scène non-seulement les Dieux, les demi-Dieux, & généralement tout ce que la Fable avait consacré, mais encore des êtres allégoriques. La *Rage*, ou la *Fureur* joue un rôle dans l'*Hercule furieux* d'Euripide, la *Mort* est un des personnages d'*Alceste* : Eschyle fait attacher Prométhée au rocher par la *Force* & par la *Violence*.

Les Poètes comiques ne demeurèrent point en reste sur cet article, & ils introduisirent sur le Théâtre tous les êtres qui leur vinrent dans l'esprit. La *Guerre* & le *Tumulte* sont personnifiés dans la *Paix*; dans les *Guespes*, un chien devient l'accusateur d'un autre chien, & le couteau qui a coupé le fromage, est cité comme témoin.

Dans les Tragédies, les Poètes tâchaient d'ins-

pirer au peuple les sentimens les plus convenables à ses intérêts, & leurs Pièces sont remplies d'allusions continuelles aux affaires de la République ; les Poètes comiques allaient plus loin, & l'on a vu avec quelle hardiesse Aristophane fronde le Gouvernement d'Athènes.

Nous avons fixé l'époque où cette liberté fut réprimée, & Jules Scaliger, Casaubon, Vossius, Heinsius sont absolument d'accord sur ce point qui fixe les trois âges de la Comédie. Le premier dont le commencement est incertain, se termine à la fin de la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire au moment où Lysandre établit les trente *Tyrans.* Le second qui vit naître & finir la *Comédie moyenne*, s'étend jusqu'au tems d'Alexandre; le troisième commença avec la gloire de ce Conquérant, & donna cours à la *Comédie nouvelle* imitée par les Romains & par les Modernes. Mais cette dernière ne pouvait être l'ouvrage d'un instant; suivons les Grecs, & nous verrons que le Gouvernement ne parvint que par degrés à épurer leur Théâtre.

CHANGEMENS

ASSIGNÉS A LA COMÉDIE MOYENNE.

SELON M. le Beau, (*Mém. de Litter.* Tom. 30) » ces changemens peuvent se réduire à quatre : la défense des personnalités, le retranchement des Chœurs de musique, le choix du sujet, la ressemblance des masques.

La loi qui interdit les personnalités, fut sévère au point qu'elle permit action en Justice à quiconque serait attaqué par les Poètes, & Aristote prétend qu'elle fut portée par Antimachus qui vraisemblablement ne la proposa que par ressentiment contre Aristophane. Cet Antimachus, était un homme riche qui se mêlait de poésie. Dans une Fête où il faisait les frais du Chœur, il paya fort mal les Comédiens; Aristophane s'en vengea & le tourna en ridicule dans quelques-unes de ses Pièces. Antimachus ne put en avoir raison, tant que la République fut libre, parce que les Athéniens chérissant la satyre, n'avaient garde de poursuivre les Poètes, dans la crainte de les décourager; mais dès que les *Tyrans* eurent formé un Tribunal, comme ils avaient lieu de craindre pour eux-mêmes, ils autorisèrent volontiers la loi d'Antimachus.

On lit dans Platonius, ajoute le même Ecrivain, qu'on cessa de donner des Chœurs, parce que les Athéniens ne jugèrent plus à-propos de choisir des Particuliers pour fournir à la dépense. Ainsi Aristophane donna l'*Eléosicon* qui n'a plus de Chœurs de musique.

Il s'ensuit de ce passage, d'abord que ce ne fut pas la licence qui fit retrancher les Chœurs, mais la crainte de faire trop de dépense : secondement qu'on ne retrancha que la musique affectée aux Chœurs, car il n'est pas dit dans ce passage que l'*Eléosicon* n'eut pas de Chœur, mais qu'il n'eut pas de Chœur de musique. Il continua donc dans la Comédie *moyenne*, & ne fut plus composé de Musiciens, mais de gens qui avaient dû, ou qui avaient pu se trouver à l'action. Il ne chanta plus de morceaux satyriques & s'amusa seulement avec les Acteurs, ou des personnes, ou des ouvrages qui donnaient matière à la critique.

Dans l'intention où étaient les Magistrats de prescrire aux Poètes de justes bornes, (c'est toujours M. le Beau qui parle) ils ne se contentèrent pas de réprimer la licence du Chœur, ils fixèrent encore les sujets sur lesquels seuls ils pourraient travailler. Ces sujets se bornaient à la critique des Pièces des autres Poètes ; c'est ce qu'on apprend dans Platonius. Les Poètes de la *Comédie moyenne*, dit-il, changèrent de sujets & ne s'oc-

cupèrent qu'à parodier les Ouvrages des Poètes, car cette ſorte de critique eſt innocente : par exemple, ils tournaient en ridicule Homère, ou quelqu'Auteur tragique. Les *Ulyſſes* de Cratinus ajoute-t-il, ne tendent pas à ſatyriſer quelque Particulier, c'eſt la parodie de l'*Odyſſée* d'Homère.

Le quatrième changement concerne les maſques, & il ſerait aiſé de voir juſqu'où il fut porté, ſi les manuſcrits d'Ariſtophane, comme quelques-uns de Térence, nous en euſſent conſervé la figure. Platonius obſerve que dans la *moyenne* & dans la *nouvelle Comédie*, on fit les maſques exprès pour rendre les perſonnages plus riſibles : or puiſque la *Comédie moyenne* tient le milieu entre la *vieille* & la *nouvelle*, il y a toute apparence que les maſques ne furent réformés que juſqu'à un certain point. Ils ne furent pas reconnaiſſables comme dans la *vieille Comédie*, puiſqu'il fut défendu de prendre la reſſemblance des perſonnes ; mais ils ne furent pas non plus auſſi bizarres que dans la *nouvelle*, puiſque la raiſon qui en occaſionna la bizarrerie, n'exiſtait pas encore. Cette raiſon était fondée ſur la peur que l'on avait des Lacédémoniens qui alors faiſaient trembler la Grèce, & la crainte de reſſembler à quelqu'un des Vainqueurs, alla ſi loin, que l'on donna à tous les Acteurs ces maſques ridicules dont on voit les deſſins ſur

les monumens & dans les anciens manuscrits de Térence «.

D'après ces réflexions préliminaires, il sera facile de juger à quel genre doit appartenir le *Plutus* d'Aristophane, & si l'on y trouve des ressemblances avec l'*ancienne Comédie*, on verra du moins qu'à plusieurs égards, le Poète s'est conformé à la loi qui venait d'être portée. On verra que cette Pièce a une marche plus régulière & un plan plus exactement suivi que les autres Comédies du même Poète. L'évènement se prépare dès le commencement, & la vue rendue à Plutus, opère tout ce qui arrive dans la suite, le bonheur des gens de bien & le désespoir des méchans : toutes les parties se réunissent à ce seul point, & le Poète n'en use pas de même dans ses autres Pièces. On y voit toujours, à la vérité, un sujet principal, mais il est accompagné d'incidens qui le cachent, & le premier but de l'Auteur est de satyriser, ou de faire rire.

» A l'égard du Chœur de *Plutus*, continue M. le Beau, il est vraisemblable & tiré du fond même du sujet. C'est une troupe d'honnêtes gens de la campagne qui viennent à la sollicitation de Chrémyle, & avec lesquels il veut partager les biens dont le Dieu des richesses va le combler. Ce Chœur fait partie de l'action, & suivant l'u-

ſage, il ne quitte plus le Théâtre depuis l'inſtant où il y eſt introduit ; mais il ne ſe trouve nulle part ni ſtrophes, ni antiſtrophes, ni aucune des parties qui compoſent les Chœurs de la *vieille Comédie :* s'il y a quelques vers qui paraîſſent ſuſceptibles de muſique, ils ſont en très-petit nombre, & principalement à la fin de la Scène où le Chœur entre pour la première fois : il n'eſt pas même purement lyrique, cependant comme il approche de ce goût, on peut croire qu'il ne fut pas ſimplement déclamé, mais accompagné de la flûte, comme il arrivait quand le Chœur ne chantait pas à pleine voix, car la flûte était d'un grand uſage dans les Comédies Grecques, & ſans ſortir des Pièces d'Ariſtophane, on en trouve un nombre infini d'exemples. Dans les *Acharniens*, le Béotien s'écrie : *vous tous qui êtes ici, flûteurs Thébains &c.....* Dans ce même *Plutus* tous les noms ſont feints. *Chrémyle* qui eſt le principal perſonnage, déſigne un débiteur habile à fruſtrer ſes créanciers, le Valet ſe nomme *Carion*, parce que la Carie fourniſſait beaucoup d'Eſclaves ; enfin *Blepſidéme*, ſelon l'étymologie du mot, eſt un homme pauvre qui regarde ſes Citoyens d'un œil jaloux. Les autres ont des noms génériques : le *Juſte*, le *Sycophante*, la *Vieille.*

Toutes ces obſervations prouvent évidemment que le *Plutus* d'Ariſtophane diffère beaucoup de

ſes autres Comédies. On lit dans le *Scholiaſte* que l'Auteur en donna deux ſous ce nom : le premier, qui n'exiſte plus, fut repréſenté ſous l'*Archontat* de Dioclès, la quatrième année de la 92e. *Olympiade*, avant la réforme du Théâtre ; le ſecond vingt ans après & depuis cette réforme, ſous l'*Archontat* d'Antipater, la quatrième année de la 97e. *Olympiade*.

PLUTUS.

ACTE PREMIER.

CARION, Valet de Chrémyle, arrive quelques momens avant ſon Maître & peſte contre lui, de ce qu'en ſortant du Temple d'Apollon, il s'eſt attaché à ſuivre un aveugle dont il ne veut plus ſe ſéparer. Il paraît avec lui ; & Carion qui a toujours de l'humeur, veut ſavoir la raiſon de cette manie.

CHRÉMYLE.

Je vais t'en inſtruire : car de tous mes gens tu es, à mon avis, le plus fidèle. (*à part.*) Je veux dire le plus filou (*haut*). Sache donc que tant que j'ai été juſte & craignant les Dieux, j'ai vécu gueux & miſérable.

CARION.

Je ſais cela.

CHRÉMYLE.

Et tous les autres, comme ſacriléges, orateurs, délateurs, ſcélérats de toute eſpèce; je les ai vus riches.

CARION.

Je le crois bien vraiment.

CHRÉMYLE.

Je me ſuis donc aviſé d'aller conſulter l'Oracle pour ſavoir ſi mon fils unique ne ferait pas mieux de changer de train pour devenir fourbe, injuſte & méchant, puiſque c'eſt le vrai moyen d'être heureux.

CARION.

Eh! qu'a répondu le Dieu?

CHRÉMYLE.

De m'attacher au premier homme que je trouverais en ſortant du Temple, de ne pas le quitter, & de l'engager à me ſuivre chez moi.

CARION.

Et voilà la belle rencontre que vous avez faite?

CHRÉMYLE.

Oui.

CARION.

Vous n'avez pas pris le ſens de l'Oracle, il eſt plus clair que le jour : il vous dit de former votre fils aux mœurs de ſes compatriotes.

CHRÉMYLE.

Et fur quoi fondes-tu ta conjecture ?

CARION.

Un aveugle le verrait. Eſt-il rien de plus utile & de plus à la mode aujourd'hui que d'être fripon ?

Peu ſatisfait de cet avis, Chrémyle interroge ſon aveugle qui déclare être Plutus. — Toi Plutus ! bâti comme te voilà. — Oui, & ſi je ſuis ſi mal vêtu, c'eſt que je ſors de chez le riche Patrocle, qui, par avarice, ſe refuſe les choſes mêmes les plus néceſſaires à la vie. — Mais pourquoi êtes-vous aveugle ? — Que voulez-vous ? Jupiter eſt jaloux des gens de bien. Je le menaçai dans ma jeuneſſe de n'aller qu'avec la vertu & la ſcience. Pour m'ôter le diſcernement, il m'aveugla.

CHRÉMYLE.

Dites-moi la vérité. Si vous recouvriez la vue, ſeriez-vous d'humeur à fuir les méchans ?

PLUTUS.

Eh oui.

CHRÉMYLE.

Et vous iriez chez les bons ?

PLUTUS.

Aſſurément, car il y a long-tems que je n'en ai vu.

CHRÉMYLE.

Belle merveille ! J'ai les yeux bons & j'en puis bien dire autant que vous.

Plutus demande à se retirer, mais Chrémyle s'y oppose, & pour le retenir, il lui jure qu'il est le seul honnête homme d'Athènes.

PLUTUS.

Oh ! tous tiennent le même langage quand il est question de m'avoir : suis-je une fois à eux? adieu la vertu.

Chrémyle offre à Plutus de lui faire recouvrer la vue, Plutus le desire, mais il déplairait à Jupiter. — A Jupiter! c'est par Plutus qu'il règne, par Plutus & pour lui qu'on fait des sacrifices..... L'argent ou les présens sont les grands ressorts de la justice, de l'amour, des métiers, des arts &c... C'est pour vous que se font les assemblées au sujet du Gouvernement, c'est vous qui équipez nos flottes, qui payez nos troupes étrangères à Corinthe. (Allusion à la guerre Corinthienne.) On se lasse de tout, reprennent alternativement Chrémyle & Carion, on se lasse d'amour, de *pain*, de science, de *confitures*, d'honneurs, de *gâteaux*; de probité, de *figues*, de belle gloire, de *potage*; de commandement, de *lentilles*; mais on ne se lasse jamais de Plutus.

Le Dieu qui commence à deviner quel est son pouvoir, paraît consentir au dessein de Chrémyle, & celui-ci dépêche Carion vers les paysans du voisinage pour les inviter à venir partager les richesses dont Plutus va le combler. Carion obéit, & Chrémyle presse Plutus de le suivre. Volontiers, lui répond-il, cependant c'est toujours avec peine que j'entre dans une maison inconnue. Suis-je chez un avare ? il m'enterre tout vif, & quand un ami lui demande un léger prêt, il lui jure hardiment qu'il ne m'a pas vu. Vais-je chez un prodigue ? bientôt il me met tout nud à la porte.

ACTE II.

Les paysans arrivent, le Chœur commence, & ce Chœur qui forme un simple entretien, n'a aucune des parties ordinaires. D'abord les paysans dont il est composé, se croient trompés & s'emportent en invectives contre Carion; mieux instruits, ils se félicitent d'avance du bonheur dont ils vont jouir. Chrémyle sort de sa maison & les prie de lui aider à conserver Plutus. A l'instant, survient Blepsidéme qui ne peut imaginer que son ami soit devenu riche sans avoir volé, & qui s'opiniâtre à lui persuader d'avouer le vol afin d'en avoir sa part, en lui gardant le secret.... Ne faites point de bruit,

ajoute-

ajoute-t-il, je fermerai la bouche des Juges même, moyennant quelque somme, & je mettrai un bâillon aux Orateurs.

Blepsydème désabusé veut absolument voir Plutus, mais il faut commencer par lui rendre la vue, & après avoir délibéré sur la manière dont on s'y prendra pour y parvenir, Chrémyle conclut que le parti le plus sage est de le mener au Temple d'Esculape le Dieu des Médecins.

Arrive la *Pauvreté* qui est furieuse du projet que l'on a conçu d'ouvrir les yeux de Plutus, qui prouve que l'indigence est la mère de tout bon gouvernement, & que si la richesse devient générale parmi les Athéniens, il n'y aura plus ni Maîtres ni Valets, ni subordination, ni arts &c..... Ces Athéniens, ajoute-t-elle, confondent la vertu & le vice, la gueuserie criminelle & volontaire, avec une honnête médiocrité, Thrasybule avec Denis. (Ce Thrasybule était celui qui avait chassé d'Athènes les 30 *Tyrans* établis par les Lacédémoniens, après la conquête de cette Ville par Lysandre.) D'ailleurs, quels bienfaits les hommes reçoivent-ils de Plutus ? Des maladies héréditaires, tandis qu'ils obtiennent de moi la santé & la force qui les rend redoutables aux ennemis. Les vices, l'orgueil sur-tout & l'insolence accompagnent Plutus, & moi je fais naître les vertus, l'honnê-

teté, la modération. Regardez les Juges & les Orateurs. Tant qu'ils ſont pauvres ils ſont équitables ; deviennent-ils riches ? les voilà injuſtes..... Semblables aux enfans qui s'éloignent de leurs pères, parce qu'ils veulent les rendre ſages, les hommes ne me fuyent que parce que je veux les rendre meilleurs.

Chrémyle s'en tient à ſes premières raiſons, à ſavoir qu'il eſt juſte que les gens de bien ſoient heureux & les ſcélérats miſérables, que par conſéquent il eſt néceſſaire de rendre la vue à Plutus ; qu'alors il comblera de biens les perſonnes vertueuſes, & que par ce moyen il engagera tout le monde à devenir vertueux. Attaché à cette idée, il congédie la Pauvreté qui ne ſe venge qu'en déclarant aux Acteurs qu'un jour ils la rappelleront ; mais ils poſsèdent Plutus, ils ſe flattent de le conſerver, & ne ſongent qu'à le conduire au Temple d'Eſculape.

ACTE III.

Plutus paſſe la nuit dans ce Temple, c'était une précaution néceſſaire pour opérer le miracle, & d'après cela, l'unité de tems ſe trouve abſolument manquée, à moins que l'on ne ſuppoſe que le Dieu-Médecin exigeait ſeulement que l'on dormît quelques heures au pied de ſon Autel.

Quoi qu'il en soit, à peine fait-il jour, que Carion revient vers les paysans qui attendaient l'issue de l'opération & s'écrie : bonne nouvelle, courage gens de bien qui avez fait si mauvaise chère aux fêtes même de Théfée, vous allez tous être à votre aise. (Il y avait des repas fondés pour les pauvres en l'honneur de Théfée, ancien Roi d'Athènes, repas qui par avarice étaient devenus très-médiocres.) Plutus a les yeux ouverts, les paysans ne peuvent contenir la joie qu'ils en ont, & leurs éclats de rire attirent sur la Scène la femme de Chrémyle à qui Carion raconte tout ce qui s'est passé dans le Temple.

CARION.

D'abord on a baigné Plutus dans la mer.

LA FEMME.

Belle cérémonie de mettre un Vieillard dans l'eau froide ! le voilà bien chanceux. (*Raillerie sur les ablutions payennes.*)

CARION.

Arrivés au Temple, ils ont mis sur l'Autel les offrandes accoutumées : ils ont fait coucher Plutus dans un lit, & se sont couchés eux-mêmes comme ils ont pu.

LA FEMME.

Y avait-il d'autres gens qui eussent besoin d'Esculape ?

CARION.

Sans doute : Néoclidès y était aussi, ce voleur si subtil, quoiqu'aveugle.... Cependant le Sacrificateur éteint les lumières & ordonne un sommeil religieux, ou du moins le silence, en cas qu'on entende le sifflement du Dieu Serpent. On dort, ou l'on en fait semblant. Moi je sentais la marmite d'une vieille, & alléché par l'odeur, je ne pouvais fermer l'œil. Je mets le nez hors du lit, je lorgne ce qui se passe, je vois le Sacrificateur qui enlève sans bruit toutes les offrandes bonnes à manger, & qui les met dans un sac. Cet exemple me tente ; & pour imiter la dévotion du Sacrificateur, je me jette sur le potage de la vieille.

LA FEMME.

Quoi, misérable ! tu n'as pas appréhendé la présence du Dieu ?

CARION.

Si fait bien : je craignais fort qu'il ne me prévînt... La vieille, au bruit, étend la main. Je feins d'être le Serpent sacré, je siffle & mords en même-tems : elle retire la main, & se cache. Je profite du moment, & je happe une partie du brouet. Je me repose, le Dieu paraît, & à son approche, il m'arrive un petit accident qui fait faire une grimace à ses filles dont l'une

s'eſt pris le nez, & dont l'autre a rougi. A l'égard d'Eſculape, il s'en eſt peu embaraſſé, parce que de pareilles odeurs ſont du reſſort de ſon emploi de Médecin.

Le Dieu a viſité gravement chaque malade, il a mis ſur les yeux ouverts de Néoclidès, un cataplaſme d'ail, d'oignon, de benjoin, & de vinaigre, en lui diſant : tu m'as cent fois leurré par tes ſermens, je veux tout de bon t'empêcher d'aller au Barreau.... Enfin, au moyen d'un voile ſacré, d'un ſifflement myſtérieux, & de deux ſerpens qui ſe ſont coulés ſur les yeux de Plutus, il s'eſt trouvé guéri : de ſorte que par un double bienfait, le Dieu des richeſſes eſt devenu clairvoyant, & Néoclidès entièrement aveugle.

Eſculape était fils d'Apollon & de Coronis : avant d'accoucher, cette Nymphe devint amoureuſe d'Iſchis ; Apollon le découvrit, tua les deux amans, & tira des flancs de Coronis, Eſculape qu'il fit élever par le Centaure Chiron. Il paſſa toute ſa vie dans les jardins, & y acquit une connaiſſance parfaite des ſimples. Jupiter le foudroya pour avoir rendu la vie à Hyppolite. Il était adoré à Epidaure, ſous la forme d'un ſerpent. C'eſt ſous cette forme qu'il fut tranſporté de là chez les Romains.

Carion ajoute que tout retentit d'acclamations,

& que Plutus revient triomphant chez Chrémyle. Sa femme s'en félicite, & court préparer dequoi régaler ce nouvel hôte.

Plutus paraît, il adore le Soleil qu'il revoit pour la première fois depuis tant d'années, il salue sa bonne Ville d'Athènes, se repent des bévues que son aveuglement lui a fait commettre, & promet de ne pratiquer désormais que les gens de bien. De son côté, Chrémyle importuné par une foule d'amis que lui attire sa nouvelle fortune, les envoie aux *Corbeaux*, c'est-à dire *se faire pendre*. Sa femme revient, & suivant l'usage, elle veut répandre devant Plutus des fruits dont elle a rempli une corbeille ; mais Plutus la prie de différer cette cérémonie jusqu'au moment où il sera rentré dans la maison.

ACTE IV.

Quel plaisir ! s'écrie Carion. Quelle métamorphose chez mon Maître qui n'avait rien ! Ses greniers regorgent de bled, ses tonneaux sont pleins de vin, ses coffres sont remplis d'or, son eau est changée en huile, son huile en parfums, ses vaisseaux de terre en cuivre, son étain en argent.

Un Homme de bien se présente avec son Valet, & prie Carion de l'introduire chez Chrémyle,

afin qu'il puiſſe rendre grace à Plutus. J'avais, dit-il, recueilli un bien aſſez conſidérable dans la ſucceſſion de mes pères, & je le partageai avec mes amis malheureux, perſuadé qu'on n'en pouvait faire un meilleur uſage.

CARION.

Vous ne fûtes donc pas long-tems riche à ce compte ?

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon.

CARION.

Vous devîntes malheureux à votre tour.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon. J'avais cru que ceux qui me devaient tant dans leurs beſoins, me ſoulageraient auſſi dans les miens; mais il m'ont tourné le dos, & ont fait ſemblant de ne pas me voir.

CARION.

Bon. Je juge de plus qu'ils ſe moquaient de vous.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon. Je m'étais épuiſé pour eux.

CARION.

Ils n'auront plus ſujet de rire.

L'HOMME DE BIEN.

C'eſt pour cela même que je viens remercier le Dieu qui eſt chez vous.

CARION.

Mais, dites-moi, je vous ſupplie, que faites-vous de ce manteau uſé que porte votre Valet?

L'HOMME DE BIEN.

Je viens le conſacrer à Putus.

CARION.

Il m'a bien l'air de celui que vous aviez quand vous fûtes initié aux grands myſtères. (*Ceux de Cérès dans Eleuſine, bourg de l'Attique. Les Candidats y portaient leurs habits d'initiation juſqu'au dernier morceau*).

L'HOMME DE BIEN.

Non! il n'y a que treize ans qu'il me fait geler de froid.

CARION.

Et ces ſouliers?

L'HOMME DE BIEN.

Ils m'ont ſervi en tems d'hyver.

CARION.

Vous les conſacrez donc auſſi?

L'HOMME DE BIEN.

Sans doute.

CARION.

Beau présent, ma foi, pour le Dieu des richesses !

L'un & l'autre vont entrer chez Chrémyle, & soudain ils sont arêtés par un homme qui se plaint de Plutus. C'est un *Délateur* qui accompagné de son témoin, prétend que toutes les richesses dont on comble les autres, sont autant de larcins qu'on lui fait; que de tous les emplois, celui qu'il exerce est le plus utile à la République; qu'il veille à l'observation des loix, & qu'il mérite plus lui seul, que tous les Citoyens d'Athènes. Indigné de son impudence, Carion le dépouille, le revêt des méchans lambeaux de l'Homme juste, lui suspend au col ses vieilles pantouffles, & le renvoie. Le *Délateur* appelle son témoin; mais celui-ci avait pris la fuite.

L'Homme de bien entre dans la maison, Chrémyle en sort, & une vieille vient citer au Tribunal de Plutus un parjure, un infidèle qui l'a trahie, malgré tous les biens dont elle l'a comblé. Le jeune homme la suit, insulte à ses regrets, & prend une lumière pour compter ses rides. N'approchez pas de si près, s'écrie-t-elle, en le repoussant. Sans doute, reprend Carion, car s'il tombait sur elle une seule étincelle, elle brûlerait comme un olivier desséché.

ACTE V.

Mercure, déguisé en Valet de Théâtre, vient frapper rudement à la porte de Chrémyle, Carion lui ouvre & le gronde. Il demande qu'on lui amène le Maître, la femme, les valets, le chien de la maison; il se plaint qu'on oublie les Dieux dans la prospérité, & que depuis la guérison de Plutus, on ne leur offre pas le moindre sacrifice; il crie & menace; mais les Cabaretières ne lui apportent plus les dons qu'elles lui faisaient pour l'engager à favoriser leurs friponneries; on ne lui donne plus les gâteaux, les morceaux de victimes, les entrailles qu'on lui présentait dans certains jours marqués; en un mot, il meurt de faim, & après avoir fait le méchant, il descend jusqu'à la prière auprès de Carion qui le rebute comiquement.

MERCURE.

Quoi! vous abandonnez ainsi vos amis?

CARION.

Non. Si je puis vous aider en quelque chose.

MERCURE.

Il ne tient qu'à toi de me donner du pain & de la chair des victimes qu'on immole.

CARION.

Cela est défendu.

MERCURE.

Défendu, misérable ! Mais quand tu volais quelque plat chez ton Maître, je ne t'ai pas décelé.

CARION.

Oui, pour en avoir votre part. Il vous en revenait un bon gâteau.

MERCURE.

D'accord : mais tu le mangeais.

CARION.

Avais-je tort ? Partagiez-vous les coups avec moi quand j'étais pris ?

MERCURE.

Ça, oublie le passé, puisque tu as ton compte. Mets-moi au nombre des Officiers du logis. (Il y a dans le grec, puisque tu as *Phylé*, mot passé en proverbe depuis le Traité qui fut fait après la défaite des trente *Tyrans* par Thrasybule qui d'abord s'était emparé de *Phylé*, fort de l'Attique. Ce Traité portait qu'on ne parlerait plus du passé, & qu'on oublierait la prise du Fort).

CARION.

Quoi ! vous quitteriez les Dieux pour vivre avec moi ?

MERCURE.

Sans doute ; car vous êtes cent fois plus heureux.

CARION.

Mais, ne craignez-vous point la tache de transfuge ?

MERCURE.

Tout climat est patrie quand on s'y trouve bien. *Ubi bene, ibi patria.*

CARION.

J'y consens; mais à quoi serez-vous bon ?

MERCURE.

Faites-moi votre Portier.

CARION.

Nous n'avons pas besoin d'homme à détours.

MERCURE.

Faites-moi votre Marchand de vin.

CARION.

Puisque nous avons de l'or, qu'avons-nous besoin d'un Cabaretier pour vendre notre vin ?

MERCURE.

Ne vous faudrait-il pas un homme adroit, un *factotum* ?

CARION.

Nous ne voulons que des gens de bien.

MERCURE.

Ne vous faut-il pas du moins un guide ?

CARION.

Bon, un guide ! belle néceſſité depuis que Plutus voit clair !

MERCURE.

Je ſerai donc l'Intendant des jeux. Il n'y a pas de réplique. Eſt-il rien en effet de plus convenable à Plutus que des Spectacles, des Jeux & des Fêtes galantes ?

CARION.

Pour le coup il a raiſon. Qu'on eſt heureux d'avoir pluſieurs ſurnoms ! il trouve par-là le ſecret de vivre. Je ne m'étonne plus que nos Juges tirent au ſort à pluſieurs Tribunaux pour ne pas manquer de cauſes.

MERCURE.

Je n'ai donc qu'à entrer.

CARION.

A la bonne heure : mais allez au puits laver les entrailles des victimes pour eſſayer un peu vos talens.

Mercure, dans chacune de ces demandes, fait alluſion à ſes différens noms. Dans la première à celui de *Portier*, dans la ſeconde à celui de *Marchand*, dans la troiſième à celui qui ſignifie *Dieu des fourbes & des voleurs*, dans la quatrième à ſon emploi de *guide dans les carrefours*, enfin dans la

cinquième au nom qui désignait son *Intendance sur la Musique, les Spectacles & les exercices du corps.*

Depuis que Plutus y voit, & que tout le monde est riche, le Sacrificateur de Jupiter est fort mal dans ses affaires. Plus de victimes pour les Dieux, & par conséquent plus de festins pour lui. Réduit à l'extrémité, il vient déclarer à Carion qu'il a pris le parti de quitter Jupiter pour passer au service de Plutus. Carion lui répond que ce Plutus est le vrai Jupiter *Libérateur*, & qu'on va le placer derrière le Temple de Minerve pour garder le trésor d'Athènes. (Meursius prétend que ce trait fait allusion à la statue de Plutus *Clair-voyant* qui était sur la Citadelle d'Athènes dans le Fort derrière le Temple de Minerve où l'on cachait les trésors publics.)

Le Dieu des richesses paraît, Carion charge le Sacrificateur de le précéder avec un flambeau qu'il lui remet : la vieille dont nous avons parlé se trouve à la suite de Plutus, & Carion lui donne son emploi dans la cérémonie : il consiste à porter sur sa tête un vase rempli de légumes cuits. C'était l'usage dans la dédicace des Statues nouvelles. Regardez cette vieille, dit le Valet, elle est tout le contraire des vases qu'on met sur le feu, l'écume y est au-dessus, ici, elle est au-dessous. (Allusion aux cheveux blancs de cette femme)

Le Chœur suit le cortège en chantant, & la marche termine le cinquième Acte qui est une satyre continuelle des Dieux, mais dont le fond retombe sur l'avarice des Athéniens qui faisaient leur Dieu de l'or & de l'argent.

Que l'on compare cette Pièce avec les précédentes, il résultera du parallèle que le plan en est mieux entendu & mieux conduit, que les Scènes se suivent plus naturellement, & qu'elles font partie d'un tout plus régulier. Les évènemens y naissent les uns des autres, les vers y sont plus corrects, plus châtiés, & presque tous de la même mesure, l'imagination du Poète y est plus sage & dans l'invention, & dans l'exécution; en un mot, la satyre y est plus ménagée. Il est vrai qu'elle reprend sa force contre Mercure & contre le Prêtre de Jupiter; mais peut-être n'était-ce pas la faute d'Aristophane : cette satyre était du goût des Athéniens, elle leur avait plu lorsque la Pièce fut donnée pour la première fois dans le genre de la *vieille Comédie*; & l'on peut supposer qu'il n'a voulu ni l'adoucir, ni la supprimer, par complaisance pour les Spectateurs dont les plus puissans craignaient moins les sarcasmes contre les Dieux que contre les hommes. D'ailleurs, ce mélange même met en balance la retenue de *Plutus* avec celle des autres Pièces de l'Auteur, & sert à établir ce milieu que nous croyons voir entre la

vieille & la nouvelle Comédie. Il eſt donc plus que probable que cette dernière appartient à la *moyenne;* & ſi Ariſtophane s'en eſt écarté dans quelques endroits, c'eſt que les changemens ne s'opèrent pas dans un inſtant, c'eſt que dans un inſtant la loi ne détruit pas les anciennes habitudes. Par caractère, Ariſtophane devait être plus attaché qu'un autre à celle qu'il avait contractée de critiquer la République & ſes membres; auſſi lui arrive-t-il encore dans Plutus de nommer quelques Citoyens qu'il tourne en ridicule.

Avant de commencer l'extrait de ſes Ouvrages, nous avons donné une idée des divers jugemens qui en ont été portés, & nos Lecteurs peuvent maintenant en faire l'application; mais ſi d'un côté l'on blâme ſes défauts, comment de l'autre apprécier à leur juſte valeur une infinité de traits qui n'avaient de mérite que relativement aux circonſtances? Que dire de quantité d'autres dans leſquels ſes Commentateurs ont peut-être entendu plus de fineſſe que l'Auteur ne prétend y en mettre? » Si les Anciens revenaient au monde, dit M. le Beau, je doute fort qu'ils conſentîſſent à perdre ce qu'on leur ôte, pour garder ce qu'on leur prête, & qu'ils fuſſent contens de la compenſation. La Comédie doit perdre en ce genre plus que tout autre ouvrage d'eſprit; c'eſt le tableau des ridicules qu'elle a ſous les yeux. Les vices des hommes ſont

toujours

toujours les mêmes ; mais pour les ridicules qui ne ſont que l'écorce, & pour ainſi parler, l'attitude des vices, ils varient ſans ceſſe ; & dès qu'ils ont changé les détails qui les caractériſent, ils ceſſent d'être ſentis. Combien d'alluſions fines & délicates nous ont peut-être échapé dans Molière ? Combien s'en effacera-t-il encore aux yeux de la poſtérité ? Ariſtophane eſt pour nous aujourd'hui ce que Molière ſera dans deux mille ans. Il a fait le portrait des Athéniens de ſon tems ; comme nous ne les connaiſſons pas en détail, il y a ſans doute entre les originaux & ſes ingénieuſes copies une multitude de rapports que nous n'appercevons pas.

Lucien paraît avoir pris dans le *Plutus* d'Ariſtophane tout le plan de ſon *Timon*, l'un de ſes plus beaux Dialogues ; il s'en eſt approprié les idées & par les changemens heureux qu'il y a faits, il a donné à ſon ouvrage un air de nouveauté qui le rend original, ſans faire oublier la ſource d'où il eſt tiré.

NOMENCLATURE
DES POÈTES COMIQUES
Qui ont été contemporains d'Ariſtophane, ou qui ont vécu après lui.

NICOPHRON.

IL était fils de Théron & originaire d'Athènes. parmi quelques Pièces qui lui acquirent de la célébrité, on compte *l'Accouchement de Vénus*, *le Retour des Enfers*, *les Syrènes*, *Pandore.*

De ſon tems, vécut Téléclide qui compoſa pluſieurs Comédies, dont l'une intitulée *les Amphyctions.* Plutarque le fait contemporain de Périclès.

MIRTYLE & HERMIPPE.

Frères & fils de Lyſis, ils travaillèrent tous les deux pour la *Comédie ancienne.* On attribue 40 Pièces à Hermippe qui, ſelon Athénée, fut un des meilleurs Auteurs de ſon ſiècle. On prétend qu'il fut l'accuſateur d'Aſpaſie ſur ſon commerce de galanterie avec Périclès.

STRATTIS.

Il compoſa ſeize Pièces parmi leſquelles on diſtingue *Cinéſias*, nom d'un Athénien boiteux & d'une

taille si haute, mais si mince que pour la soutenir & l'empêcher de plier, il portait une espèce de cuirasse faite de bois de tilleul réduit en lames; ce qui lui avait attiré le sobriquet de *Phylirin* du mot Grec φιλυρα, nom de cet arbre. Aristophane lui fait jouer un rôle dans les *Oiseaux*. Il était en même-tems Poète & Musicien, & l'on prétend qu'il imagina une nouvelle *Pyrrhique* ou danse Militaire On assure de plus qu'il avait les mœurs très-licentieuses, & l'Orateur Lysias composa contre lui deux harangues, dans lesquelles il l'accusait hautement d'être athée, de profaner & de jouer dans ses Comédies ce que la Religion & les Loix avaient de plus sacré; de n'être en liaison qu'avec des impies & des scélérats comme lui. C'est en punition de tant de forfaits, ajoutait-il, que les Poètes comiques ses confrères ne cessaient de le persécuter dans leurs Pièces, & les Dieux de l'accabler de maladies, en sorte qu'il était réduit à ne pouvoir ni vivre, ni mourir.

Peut-être cependant Cinésias était-il moins impie, qu'ennemi déclaré des superstitions payennes, & Plutarque rapporte un fait qui semble favoriser cette conjecture. » Timothée, dit-il, chantant publiquement, dans une fête d'Athènes, les louanges de Diane, & lui prodiguant toutes les épithètes que les dévots à cette Déesse avaient coutume de lui donner, l'appellant, suivant la version d'A-

myot, furieuſe, forcenée, tranſportée, enragée; Cinéſias ſe levant au milieu des ſpectateurs: puiſſe le Ciel, s'écria-t-il, te faire naître une telle fille! «

Strattis, dans ſa Comédie, l'appelle par dériſion *Achille le Phtiote*, équivoque ſur le mot *Phthia* Ville de Grèce, patrie d'Achille; & ſur le verbe φθιειν maigrir, devenir phtiſique.

PHÉRÉCRATE.

Il était d'Athènes & contemporain de Platon qui en parle dans ſon *Protagore*, d'Ariſtophane qui le cite dans ſa *Lyſiſtrate.* Selon Suidas, il fit quelques campagnes ſous Alexandre, & quitta les armes pour ſe livrer à la Comédie dans laquelle il remporta pluſieurs fois le prix. Ce fait eſt confirmé par Hertélius qui, dans ſa *Bibliothèque des anciens Comiques Grecs*, aſſure que Phérécrate fut l'imitateur & le rival de Cratès.

Malgré la licence qui régnait alors ſur la Scène, il s'était fait une loi de n'offenſer perſonne ni par ſes vers, ni par la reſſemblance des maſques; mais il excellait dans cette raillerie fine & délicate que l'on appellait *urbanité attique.* Il parlait très-purement ſa langue, & joignait à ce mérite celui d'une imagination très-féconde. On lit dans Héphestion & dans pluſieurs autres Grammairiens qu'il inventa une ſorte de vers

que l'on nomma *Phérécratien.* Il était composé des trois derniers pieds de *l'héxamètre*, avec cette condition que le premier de ces trois pieds devait toujours être un *ſpondée.*

On lui attribue *les Braves*, *les Sauvages*, *les Transfuges*, *les Vieilles*, *les Peintres*, *le Maître-Valet*, *l'Oublieux* ou *la Mer*, *le Four* ou *la Veillée*, *la Voile*, *Corianno*, *les Crapatalles*, ſorte de monnoie de peu de valeur, *la Sorcière*, *les Niaiſeries*, *les Mineurs* ou *Chercheurs de Métaux*, *les Fourmis-Hommes*, *les Perſes*, *la Réthorique*, *Triptolème*, *la Tyrannie*, *Chiron*, *le Faux Hercule.*

Dans une de ces Pièces, il dit en parlant d'Alcibiade que cet Athénien qui ſemblait à peine être un homme, était pourtant le mari de toutes les femmes. Dans une autre, il déplore la condition des Vieillards qui ne commencent à poſſéder la ſageſſe que lorſqu'ils ne ſont plus bons à rien. Dans une autre, il dit que les Athéniens ſe ſervent de coupes très-peu profondes & preſque ſans rebords, que les Athéniennes au contraire en ont de très-creuſes, & que lorſqu'on les accuſe d'intempérance dans l'uſage du vin, elles répondent qu'elles n'en boivent jamais qu'un ſeul coup, mais que ce coup en vaut mille de ceux que boivent les hommes. Dans une autre enfin, il introduit les Dieux qui ſe plaignent

des méchans sacrifices que leur font les mortels qui ne leur offrent presqu'autre chose que les ossemens des victimes, après les avoir bien couverts de farine salée, pour mieux cacher leur turpitude.

EUBULUS.

Il était Athénien, fils d'Euphranore, & contemporain de Phérécrate qui vivait vers la 101e. *Olympiade*, entre les Poètes de *l'ancienne* & de la *moyenne Comédie.* Si l'on en croit Ammonius, ce fut particulièrement dans le goût de cette dernière qu'il travailla. On lui attribue une Pièce intitulée *Clepsydra*, nom d'une Courtisanne qu'il raille à l'excès sur sa maigreur occasionnée, selon lui, par la fréquente répétition des actes de Vénus. On lit de lui des vers dans lesquels il prétend qu'il ne faut point avoir de mépris pour les laitues, puisque c'est sur un lit de laitues que Cypris déposa Adonis mourant; ce qui depuis a fait dire que ce légume était la nourriture des morts.

THÉOPOMPE.

Théopompe, Athénien, eut pour père Théodecte ou Théodore, & vécut peu de tems après Aristophane. On le dit Auteur de 24 Comédies, parmi lesquelles on cite *Esculape* & *Autocharis.* On ajoute que dans cette dernière, il se déchaîna

vivement contre Platon. Il composa aussi une sorte de vers que l'on appella *Théopompéien.* la Poésie ne fut pas le seul objet dont il s'occupa, & l'on présume qu'il aurait été fort loin dans l'étude des sciences, si une maladie fort longue n'eût interrompu ses travaux. Il ne faut pas confondre ce Théopompe avec celui qui fut Orateur, Historien & Disciple de Socrate.

NICOSTRATE.

Ses Pièces lui acquirent beaucoup de célébrité, selon Athénée qui lui attribue *Pandarus* ou *Anthyllus* & les *Hiérophantes.* Il jouait la Comédie si parfaitement qu'il était passé en proverbe de dire, en parlant du desir de bien faire. *Que je fasse tout comme Nicostrate.* Hermogène le Rhéteur parle d'un Macédonien du même nom, célèbre Orateur qui avait un goût particulier pour les fables d'Esope & les Pièces dramatiques.

XÉNARQUE.

Athénée a conservé le nom de plusieurs de ses Pièces; savoir *Bucolion*, *Porphyra*, les *Scythes*, les *Jumeaux*, les *Pentathles*, *Priape*, le *Sommeil* & les *Soldats.* Dans sa *Poétique*, Aristote le cite parmi les Poètes *Mimianbiques.*

OPHÉLION.

Suidas lui attribue *Deucalion*, le *Centaure*, les

Satyres, les *Muses*. Le même Auteur parle de Straton, Poète de la *Comédie moyenne*, & le dit Auteur d'une Pièce qui avait pour titre le *Phénix*.

CLÉARCHUS.

Athénée cite de lui une Pièce intitulée les *Corinthiens*, & il en rapporte une maxime qui regarde les gens sujets à s'enyvrer. *Si toutes les fois, dit-il, qu'on boit du vin pur, & qu'on égoute son verre, la tête nous faisait douleur, il arriverait que personne de nous ne boirait.* Il y a eu un autre Cléarchus connu pour avoir été attaché à la secte des *Péripathéticiens*.

HÉNIACHUS.

Il était d'Athènes & travailla pour la Comédie moyenne. Parmi ses Pièces, on compte *Epiclérus*, les *Gorgones*, *Polypragmon*, *Théostyges*, *Polyeucte*, le *Jour de mauvais augure*, le *Cocyte* & *Thorcyon*. Cette dernière fut ainsi appellée du nom d'un chef de troupes qui avait commis une trahison.

SOPATER.

On le surnomma l'auteur de bagatelles. Cependant il composa des Pièces qui furent estimées. Il y eut un autre Poète de ce nom qui fit des Parodies.

SOPHILE.

Il naquit, ſelon les uns, à Sicyon, ſelon les autres, à Thèbes, vécut du tems de Ptolémée Lagus, & travailla pour la *Comédie moyenne.* Il a laiſſé diverſes Pièces dont parlent Diogène Laerce, Athénée, Suidas & parmi leſquelles ils comptent *Philarque*, *la fille de Tyndare* ou *Léda.* Le premier fait auſſi l'éloge d'une autre Comédie du même Poète, intitulée *Gamon.* L'Auteur y tournait en ridicule Stilphon, Philoſophe de Mégare.

DAMOXÈNE.

Poète Comique d'Athènes : il vécut vers le tems de Ptolémée Philadelphe, c'eſt-à-dire, en la 127[e]. *Olympiade.* On lit quelques-uns de ſes vers dans Athénée.

DEXICRATE.

On ſait qu'il était originaire d'Athènes & qu'il compoſa pluſieurs Comédies, mais on ignore dans quel tems il exiſta. On lui attribue les *Extravagans* dont Suidas & Athénée ont conſervé quelques traits.

PHÉNICIDÈS.

Il a laiſſé une Pièce intitulée *Phylarque*, c'eſt-à-dire, l'*Odieux.*

MNÉSIMAQUE.

Il fut Auteur de la *Comédie moyenne* & fit diverses Pièces du nombre desquelles étaient l'*Hyppotrophe*, *Busiris*, *Philippe.*

ANAXILAS.

Il était si mordant, que Platon même ne fut pas exempt de ses critiques, particulièrement dans *Bottylion.* Athénée cite de lui une autre Pièce dans laquelle il se déchaînait contre le Sophiste Mathon.

AUGÉAS.

Originaire d'Athènes & Poète de la *Comédie moyenne.* Théophile & Suidas font mention de deux autres de ses Pièces, le *Paysan* & la *Pourpre.* Il y a eu un autre Augéas qui était de Tégée dans l'Isle de Crète. On ignore dans quel tems il vécut.

CANTHARUS.

Originaire d'Athènes, & Auteur d'un assez grand nombre de Pièces parmi lesquelles on cite *Médée*, *Térée*, *les Rossignols.*

LYCON.

Il était de Scarphée, Ville de la Locride, près des Termopiles. Plutarque raconte qu'un jour il y fit jouer une de ses Pièces devant Alexandre, qu'il y inséra quelques vers, dans lesquels il lui

faisait une demande, & qu'Alexandre enchanté de leur tournure, lui fit présent de dix *talens*.

Il y a eu de ce nom plusieurs autres Poètes, dont l'un a laissé un Poëme épique, & l'autre un recueil d'Epigrammes.

AMPHIS.

Il était d'Athènes, & fils d'Amphicrate. Athénée cite de lui quelques vers, & selon Diogène Laerce, il vivait du tems de Platon.

EUDOXE.

Il était Sicilien, fils d'Agathocle & de naissance illustre. On lit dans les *Chroniques* d'Apollodore qu'il fut couronné huit fois. Il eut pour contemporains Arcesilas, autre Poète Comique.

PHILÉMON.

Il était fils de Damon qui vivait du tems d'Alexandre vers la 111e *Olympiade*, & naquit à Syracuse, selon Suidas, ou, si l'on en croit Strabon, à Pompéiopolis, Ville de Cilicie, que l'on avait aussi appelée Soloé, parce qu'elle avait été bâtie par Solon. Apulée le compte parmi les Auteurs de la *Comédie moyenne*; mais il est certain qu'il ne travailla que pour la *nouvelle* dans laquelle, par l'injustice des Juges, il remporta plusieurs victoires sur Ménandre dont il n'avait ni le génie, ni le style. Aussi Ménandre lui a-t-il dit plusieurs

fois : *Quæso, Philemon, bona fide dic mihi : cum me vincis, non erubescis ?* Dis-moi de bonne foi, Philémon : quand tu m'as vaincu, n'en rougis-tu pas ?

Ce Poète vécut jusqu'à l'âge de 97 ans selon les uns, & de 99 selon les autres ; mais aucuns ne sont d'accord sur la manière dont il mourut. On lit dans Lucien qu'un jour étant assis dans un verger, il apperçut un âne qui mangeait des figues, qu'il lui fit apporter à boire par ses domestiques ; & que le repas comique de cet âne le fit rire au point qu'il en perdit la vie. Valere Maxime est de l'avis de Lucien ; mais Diogène Laerce attribue cet accident à Chrysippe.

Elien, dans son Livre de la *Providence*, dit qu'une nuit, Philémon vit en songe neuf jeunes filles qui sortaient de sa maison, & que leur ayant demandé pourquoi elles s'en allaient, elles continuèrent leur chemin, en lui répondant qu'un mortel ne devait pas interroger les Dieux ; qu'à son réveil il raconta ce songe à son fils, qu'il acheva une Comédie qu'il avait commencée, qu'il se remit dans son lit, & qu'il s'y endormit pour ne plus se réveiller ; ce qui fait connaître, ajoute Elien, combien de son vivant Philémon était aimé des *Muses*.

Apulée qui raconte cette aventure d'une manière différente, prétend que Philémon jouait dans



J. D. Dugoure del. 1779 Ph. Triere Sculp.

MENANDRE.

une de ses Pièces qui fut interrompue par le mauvais tems, que le lendemain le peuple s'assembla pour entendre le dernier Acte, que l'on envoya chercher Philémon qui n'arrivait point; & qu'on le trouva mort. On dit que ce Poète était fort avare, & qu'il vendait ses écrits très-cher. Piérius Valérius assure que de son tems on voyait à Rome une statue où il était représenté, tenant d'une main un volume d'ouvrages, & tendant l'autre pour en recevoir le prix. Il composa 90 Pièces dont l'une intitulée *le Marchand*, imitée par Plaute. Suidas rapporte qu'il eut un fils que l'on nomma Philémon *le jeune*, & qui fut Auteur de 54 Comédies.

MÉNANDRE.

Il naquit à Athènes en la 109e *Olympiade*, l'an 411 de Rome, & eut pour parens Hégistrate & Diopéthès. Dès son enfance, il annonça les talens qui devaient lui acquérir la célébrité à laquelle il est parvenu; & au printems de son âge, il fut nommé Prince de la *nouvelle Comédie*. Il était louche, mais d'un esprit vif & enjoué qui le rendit cher non-seulement aux Athéniens, mais aux femmes pour lesquelles il avait une passion excessive. Il aima sur-tout Orgès & Thaïda dont les noms servent de titre à deux de ses Comédies : il en composa beaucoup, & ne fut que huit fois vainqueur. L'ignorance & la brigue lui préférèrent

presque toujours Philémon, & quelques autres Ecrivains dont à peine les noms sont connus.

Outre ses Pièces de Théâtre, Ménandre fit divers Ouvrages en prose & plusieurs Epitres adressées à Ptolémée : vers la 115ᵉ *Olympiade*, époque à laquelle il eut le plus de réputation, les Rois de Macédoine & d'Egypte conçurent tant d'estime pour lui, qu'ils lui envoyèrent des députés avec un vaisseau, pour l'engager à passer auprès d'eux; mais il fut insensible à leurs offres.

On lit dans Diogène Laerce, qu'il eut pour Maître Théophraste le Philosophe, qu'il fut singulièrement considéré par Démétrius de Phalère avec lequel il vécut dans la plus grande intimité; que ce Démétrius ayant été exilé, Ménandre fut appellé en jugement, & qu'il aurait payé de sa tête l'attachement qu'il avait pour son ami, si Télesphore, gendre de ce même Démétrius, n'eût embrassé sa défense.

Eusèbe & Porphyre l'ont accusé d'avoir pillé les anciens Poètes, & un certain Cratérius composa contre lui un Livre intitulé : *des larcins de Ménandre*. On voit aussi dans Clément, qu'il avait puisé beaucoup de choses dans les Poètes Hébreux, entr'autres : *qu'on n'appaise point Dieu avec des taureaux & des victimes, mais par la justice & la pureté des mœurs.*

Acron & Plutarque ont écrit que ce Poète re-

gardait une Pièce comme finie dès l'inſtant qu'il en avait réglé le plan, bien qu'il lui reſtât à y joindre les graces de la poéſie. C'était ainſi que penſait Racine. On ſait que Ménandre compoſa 80 Pièces, & qu'il mourut à l'âge de 52 ans ; mais on ignore de quelle manière ; à moins que l'on ne s'en rapporte à un ancien *Scholiaſte* dans lequel on lit qu'il ſe noya en ſe baignant dans le port du Pyrée.

Comicus ut liquidis periit dum nabat in undis.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en montant de ce Port vers la Ville, dit Meurſius, on voit au bord du chemin le tombeau de Ménandre ſur lequel eſt inſcrite cette Epigramme de Diodore, traduite en latin, & conſervée dans *l'Anthologie, Liv. 3, tit. 6.*

Hic ego Cecropidæ natum Diophitæ Menandrum
Bachi & Muſarum delicias teneo.
Exiguos cineres : quod ſi quæſieris ipſum
Cœleſtum in regno, vel Jovis invenies.

Les Athéniens lui érigèrent une ſtatue qu'ils placèrent ſur le Théâtre de Bachus, près de celles d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide.

Nous avons promis quelques fragmens de Ménandre, & nous regrettons beaucoup de ne pouvoir en donner davantage. Ceux que nous joignons à ſa vie ont été traduits du grec même,

& appartiennent à ses différentes Pièces. Ce sont les seuls qui présentent un sens suivi, & nous n'avons pas cru devoir y ajouter une foule de vers détachés qui n'auraient de mérite qu'autant que nous pourrions citer ceux qui devaient les précéder ou les suivre.

FRAGMENS DE MÉNANDRE.

DES ADELPHES OU FURES.

C'EST un ouvrage que de trouver le parent d'un malheureux. Tout le monde le renie & le méconnaît. On sait qu'il est dans le besoin, & chacun tremble pour sa bourse.

Si les hommes se faisaient un devoir de repousser les méchans, un plaisir d'aider leur semblables; si, persuadés que l'outrage fait à un autre les regarde eux-mêmes, ils formaient ensemble une ligue formidable, nous n'aurions pas à gémir des progrès de l'injustice. Surveillés par tout le monde, & punis comme ils le méritent, les méchans seraient bien rares, ou même il n'y en aurait déja plus.

DES ARRÉPHORES.

A.

Ce serait folie à vous de quitter une vie paisible, pour prendre une femme. Tenez, je suis marié,

marié moi qui vous parle; & c'eſt pour cela même que je vous donne ce conſeil.

B.

Oh ! c'eſt une affaire décidée : je veux en courir les riſques.

A.

Allons, courage. Je vous ſouhaite bien du ſuccès. Hélas ! que d'écueils & de tempêtes vous avez à craindre ! Sur la mer Egée, ſur la mer de Libye, de trente vaiſſeaux, il n'en périt pas trois; mais ſur celle où vous allez vous embarquer, de tous les maris, il n'en eſt pas un qui n'ait fait naufrage.

DU DYSCOLE, ou l'Homme de mauvaiſe humeur.

Ces richeſſes dont vous parlez ſont un bien peu ſolide. Si vous étiez ſûr de les conſerver toujours, je vous dirais peut-être : gardez-les pour vous, n'en faites part à perſonne. Mais vous n'êtes pas maître de vous-même, & tous vos biens viennent de la fortune. Pourquoi donc, ô mon père, refuſeriez-vous de les partager ! Cette fortune qui vous les a donnés, peut tout-à-coup vous en dépouiller, & les faire paſſer au premier venu, à l'homme qui les mérite le moins. Ainſi, tandis que vous les poſſédez, faites-en un noble uſage, ſecourez ceux qui ſont dans le beſoin, faites le

plus d'heureux qu'il vous sera possible, c'est un trésor qui ne périt point; & si vous venez à tomber dans l'infortune, c'est un fond que vous êtes sûr de retrouver toujours.

DU JOUEUR D'INSTRUMENS.

Je croyais bonnement, Phanias, que les riches étant dispensés d'emprunter à usure, ne passaient pas, comme les pauvres, les nuits à gémir, à se retourner sans cesse, à pousser des hélas! & qu'ils goûtaient un sommeil calme & profond; mais je je vous vois, vous autres gros Messieurs heureux mortels, éprouver le même sort que nous.

DE L'ENNEMI DES FEMMES.

A.

J'en suis, on ne saurait plus mécontent.

B.

Je le crois bien: vous prenez la chose du mauvais côté. Vous ne voyez plus que les inconvéniens sans considérer les avantages. Une femme dissipatrice est un grand fléau, une gêne cruelle pour un mari. Mais elle lui donne un enfant, & c'est quelque chose: si vous tombez malade, elle a soin de vous; si vous êtes malheureux, elle vous console; si vous mourez, elle vous ferme les yeux, & vous donne la sépulture. Faites ces réflexions

quand vous aurez des chagrins ; c'est le moyen de rendre votre sort supportable. Mais si vous vous butez à ce qui vous afflige, sans faire de compensation, je vous défie d'y tenir. En général, dans chaque chose, il y a toujours un mélange de bien & de mal.

DU COLLIER.

C'est pour le coup que votre riche héritiere va dormir à son aise. La voilà bien contente de sa petite personne. Elle vient de faire une grande, une admirable prouesse : elle a chassé de sa maison celle qui lui faisait ombrage, qui lui tenait au cœur. Dorénavant plus de méprisé à craindre, tous ceux qui viendront chez moi ne regarderont plus que Créobyle ; à son air de fierté, on la reconnaîtra pour ma femme & la maitresse du logis. Mais on lui rira au nez, & ce sera, comme on dit, l'âne qui se carre au milieu des singes. Je ne puis m'en taire, je maudis de bon cœur la nuit fatale où je devins son mari! Qui, moi ! j'ai pu épouser Créobyle ! j'ai pu pour ses dix *talens*, prendre une femme d'une coudée ! & sa morgue ! est-il rien de plus insupportable ? Non, par tous les Dieux : j'ai une jeune servante, bien active, bien docile, & zest, elle vous la congédie pour en prendre une autre.

DE TROPHRONIUS.

A.

Ecoute, mon ami, c'eſt un étranger qu'il faut régaler.

B.

Fort bien, mais de quel pays? C'eſt un point dont il convient d'inſtruire le Cuiſinier. Par exemple, tous ces petits friands d'inſulaires nourris de poiſſons frais & de toute eſpèce, ne font pas grand-fête à notre marée. Ils n'y touchent que par manière d'acquit. Des ragoûts, des épiceries leur plaiſent davantage. Si c'eſt un Arcadien, un homme éloigné de la mer, c'eſt un feſtin pour lui qu'un plat de ce poiſſon, MM. les Ioniens aiment les ſauſſes, le candaule, tous les mets qui les échauffent & les mettent en belle humeur.

DE L'ENFANT SUPPOSÉ.

Heureux celui qui, après avoir vu le beau ſpectacle de l'Univers, le Soleil, ce flambeau univerſel, les nuages, le feu, s'en retourne de bonne heure & ſans regrets. Qu'il vive un ſiècle ou vingt ans, il aura toujours le même coup-d'œil: jamais la Scène ne deviendra plus magnifique: regardez la vie comme un voyage, & ce monde comme une foire. Cohue, trafics, haſards, filoux, embaras; voilà ce qu'on y trouve. Si vous partez

des premiers, vous en aurez meilleur gîte, meilleure provision pour la route, & point d'ennemis. Si vous y faites un long séjour, vous n'arrivez au terme qu'après bien des fatigues; une vieillesse malheureuse, mille privations pénibles. Vous trouvez sur vos pas des ennemis qui vous tendent des embûches. On ne meurt pas heureux quand on vit trop long-tems.

L'argent, selon vous, n'est pas simplement un moyen de subvenir à vos besoins journaliers, de vous procurer du pain, de la farine, du vinaigre, de l'huile. Vous en avez une bien plus haute idée. Cependant quand vous auriez tous les trésors de Tantale, vous ne sauriez acheter une exemption de mourir. Or, en quittant la vie, il faut laisser toutes ces richesses à d'autres. Que conclure de-là? Le voici: ne comptez pas sur votre opulence, ne nous méprisez pas nous qui sommes pauvres, & par votre conduite, montrez-vous digne d'être toujours heureux.

Par Minerve, la vertu est un beau trésor, une grande ressource: j'ai conversé un moment avec cet homme, & voilà que je l'aime. Ah! dira-t-on, c'est que l'éloquence, & sur-tout celle des Philosophes est bien persuasive. Et pourquoi donc

tous les autres beaux parleurs ne donnent-ils pas la nausée ? Ce ne sont pas les discours de l'Orateur qui nous persuadent, ce sont ses mœurs & son exemple.

Tu ne vois pas, mon ami, que tout être périt par ses propres vices, & qu'il porte toujours dans son sein le principe de sa destruction. Ainsi, la rouille détruit le fer, les vers rongent le bois qui les renferme. De même l'envie, le plus grand de tous les fléaux, mine & consume l'homme qui la porte dans son cœur. Elle est, elle fut, elle sera toujours notre ruine. C'est l'odieuse compagne d'une ame basse & méchante.

A-t-on jamais fait un Esclave d'un coup-d'œil? Chansons que tout cela. S'il était vrai, tous les hommes seraient rivaux. Le même objet fait la même impression sur tous les yeux. Mais, dites-vous, c'est le desir qui enchaîne les amans; & pourquoi donc tel cœur n'est-il pas même effleuré, tandis que l'autre est blessé à mort. Allez, c'est l'occasion qui fait tout notre mal, & quand une femme nous atteint, c'est qu'elle a visé bien à propos.

Voilà, ô Jupiter *Sauveur*, ce que nous devrions faire avant de nous marier, pour nous épargner

des regrets ; mais on s'arête à des riens. Quand on prend une femme, quel était son grand-père, demande-t-on, quelle a été sa nourrice ? Pour le caractère, on n'y regarde pas, on n'y pense point. Quand on nous délivre la dot, nous faisons venir un Expert pour examiner le titre des espèces, & voir si cet argent que nous ne garderons peut-être pas cinq mois entiers, est de bon aloi. Et la personne avec laquelle nous allons passer tout le reste de notre vie, nous la recevons les yeux fermés : on risque de trouver en elle une sotte, une emportée, une acariâtre, une babillarde. Eh bien, moi, je vais promener ma fille dans tous les quartiers d'Athènes. Allons, celui qui la veut n'a qu'à parler. Mais je lui donne du tems pour peser à loisir à quel mal il se condamne. On le sait ; toute femme est un mal. Heureux celui qui a trouvé le moindre.

Il faut, ou garder le célibat, ou quand on se marie, s'en aller avec sa dot & son épouse, sans se tracasser davantage au sujet des amans. Mais sur-tout qu'un homme sage ne s'avise point de tenir sa femme emprisonnée dans sa maison. Ce sexe aime les plaisirs du dehors. Permettez-lui de promener ses regards par-tout, de tout voir, de se trouver à toutes les fêtes, sa curiosité une fois

ſatisfaite, il n'ira pas plus loin. Les hommes ne ſont pas ſi modérés là-deſſus. Mais celui qui ferme ſa porte, qui la ſcelle, tout ſage, tout éclairé qu'il peut être, je l'appelle un ſot, un aveugle. Si une femme ſe déplaît au logis, elle en ſortira plus vîte que la flèche & l'oiſeau; elle trompera les cent yeux d'un argus : & le mari d'enrager, & tout le monde de rire. La femme ſe perd & l'époux eſt berné.

Quoi! toujours ma naiſſance! Eh! ma mère, ſi vous m'aimez, ne m'en parlez plus. Ceux qui n'ont aucun prix par eux-mêmes, aucun mérite perſonnel, ont recours à leurs titres, font ſonner bien haut leur naiſſance, & comptent tous leurs ayeux. Mais avez-vous vu, pourriez-vous nommer un homme qui n'ait des ayeux, qui ait pu naître ſans en avoir? Eh quoi! ceux qu'un changement de lieu, ou tout autre accident ont mis hors d'état de produire les leurs, ſont-ils moins nobles que ceux qui ont cet avantage? L'homme vertueux, fût-il Ethyopien, ma mère, l'homme vertueux eſt toujours noble. Tel Scythe eſt un ſcélérat, mais n'était-ce pas un Scythe que le ſage Anacharſis?

Epicharme regardait, comme les Dieux de l'univers, les vents, l'eau, la terre, le ſoleil, le feu

& les astres. Pour moi, je ne connais de Dieux utiles que l'or & l'argent. Placez ces deux divinités dans votre maison comme dans un Temple, puis adressez-leurs des vœux, vous serez exaucés. Terres, maisons, esclaves, vaisselles, amis, Juges, témoins; tout ce qu'il vous plaira d'avoir vous l'aurez. Donnez, & les Dieux mêmes s'empresseront de vous servir.

Cessez d'être sage : la sagesse humaine n'est plus rien. La fortune, soit qu'on la regarde comme une intelligence, ou comme l'esprit de la divinité, la fortune règne seule. C'est elle qui manœuvre, conduit & sauve tout. La prudence des mortels est une ombre, une chimère. Croyez-moi, toutes vos pensées, toutes vos actions sont inspirées ou dirigées par la fortune. Nous ne faisons que prêter notre nom; c'est elle qui agit toujours. C'est elle seule qu'on peut appeller esprit & prévoyance, à moins qu'on ne se plaise à prononcer des mots vuides de sens.

O Dercippe & Mnésippe ! c'est un refuge bien doux, après les injures & les outrages, que le sein de nos amis ! Quelle consolation, sur-tout dans le siècle où nous sommes, de pouvoir pleu-

rer ſans faire rire les autres & de voir tous ceux qui nous environnent, partager notre douleur.

Chacun peut devenir riche, s'il ſe donne de la peine; Philoſophe s'il ſe livre à l'étude; bien portant s'il obſerve un bon régime. Mais ce que nous ne pouvons trouver, c'eſt une recette contre la douleur. Elle nous pourſuit toujours dans l'une comme dans l'autre fortune. Le mal nous apporte des chagrins, & le bien nous donne des inquiétudes.

Les animaux ſont beaucoup plus heureux & beaucoup plus ſages que l'homme. Sans aller plus loin, jettez les yeux ſur l'âne que voici: tout le monde convient qu'il eſt à plaindre; mais il ne contribue point à ſon malheur. Il ne connaît d'autres maux que ceux que la nature lui impoſe. Pour l'homme, outre ceux qu'il ne peut éviter, il en a mille autres factices. Un éternûment l'afflige, une parole injurieuſe le met en colère, un ſonge l'épouvante, le cri d'une chouette le glace de frayeur. Les débats, les préjugés, l'ambition, les loix ſont autant de maux de ſa façon qu'il ajoute à ceux auxquels la nature le condamne.

Si quelqu'un venait me dire : Craton, quand tu feras mort tu reviendras au monde, & tu feras à ta volonté, chien, bélier, bouc, homme ou cheval. Il faut que tu vives deux fois, les destins l'ont arêté, choisis ce qu'il te plaira. Grand Dieu! lui dirais-je aussi-tôt, sur-tout ne me fais plus homme. De tous les animaux, c'est le seul dont le bonheur ou le malheur soit injuste. Un beau coursier est mieux traité qu'une rosse. On fait plus de cas d'un bon chien que d'un mauvais, un coq généreux à sa nourriture à part, & le lâche craint toujours le brave : mais pour l'homme, ni la bonté, ni la noblesse, ni la valeur ne lui servent de rien. C'est le flatteur qui joue le premier rôle; après lui, le médisant, ensuite le méchant. Bref, j'aime mieux devenir âne que de voir plus heureux que moi des gens qui ne me valent pas.

Oüi, voilà le caractère de tous les Thraces, surtout des Gètes, & je me fais gloire d'en tirer mon origine. La continence n'est pas notre vertu favorite : nous n'épousons jamais moins de dix, onze, douze femmes, quelquefois davantage. Un homme, après en avoir eu quatre ou cinq, vient-il à mourir, nous le plaignons comme un pauvre

célibataire, comme un homme haï des Dieux, & qui n'a pas connu les joies de ce monde.

Si votre mère, en vous donnant le jour, a obtenu pour vous le privilége unique de jouir d'un bonheur constant, si un droit vous a garanti le succès de toutes vos entreprises, j'excuse votre emportement, il est juste. Ce Dieu vous a trompé. Mais si, pour me servir de termes pompeux & tragiques ; vous voyez le soleil aux mêmes conditions que les enfans des hommes, j'exige de vous plus de patience & de sang froid. Raisonnons. Vous êtes homme, c'est-à-dire, de tous les êtres le plus sujet aux vicissitudes & aux catastrophes. Faible atôme, il s'élève aux choses les plus sublimes, & sa chûte est terrible, parce qu'elle le prive des plus beaux avantages. Pour vous, vous n'avez pas perdu de grands biens, & vos maux sont modérés. Que vos regrets le soient de même.

Ces divers morceaux respirent la Philosophie la plus saine, la morale la plus douce, & tel était le caractère de toutes les Comédies de Ménandre. » Toujours élégant, toujours naturel, dit Plutarque, ses Ouvrages sont une prairie émaillée de fleurs où l'on aime à respirer un air pur. . . La Muse d'Aristophane ressemble à une femme per-

due, celle de Ménandre à une honnête femme «. Boileau a saisi cette idée, lorsqu'il dit en parlant des loix qui réprimèrent la licence des Auteurs comiques.

> Le Théâtre perdit son antique fureur,
> La Comédie apprit à rire sans aigreur,
> Sans fiel & sans venin, sut instruire & reprendre,
> Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.

POÈTES

Qui ont été contemporains de Ménandre, ou qui ont vécu après lui.

ALEXIS.

ORIGINAIRE de Sibaris, Ville de la Grèce, oncle & ami de Ménandre. Selon Aulugelle, il fit une Pièce sur la vie de Pythagore, & deux autres, *Méropide & Ancylione*, dans lesquelles il se déchaînait vivement contre la philosophie de Platon. Il avait coutume de dire que les loix des Athéniens l'emportaient sur celles des autres Grecs en ce que celles des derniers veillaient à ce que tous les enfans eussent soin de leurs parens dans leur vieillesse, au lieu que chez les Athéniens il n'y avait que ceux à qui leurs parens avaient donné des métiers bons & utiles qui fussent tenus de ce devoir.

On prétend que cet Alexis était très-gourmand, & Plutarque dit qu'il laissa des préceptes de volupté. Il mourut fort âgé, & quelqu'un alors lui demandant ce qu'il faisait, il répondit qu'il mourait peu à peu : *quid agis, Alexi ? paulatim morior.* Je déménage en détail, disait M. de Fontenelle qui sur la fin de ses jours devenait sourd & aveugle. Alexis laissa un fils appellé Stéphanus, qui fit aussi des Comédies.

LYNCÉE.

Ce Poète était de Samos, frère de Duris, tyran de la même Ville, & ami de Théophraste. Il fit plusieurs Comédies, & remporta souvent le prix sur Ménandre.

ARISTOMÈNE.

On le surnomma θυροποιὸς, *januarum fabricator* : il fut Auteur de quelques Pièces parmi lesquelles on cite *Ametus*, *Nicéphon*, *Adonis.*

DIPHILE.

Il était de Sinope, & vécut immédiatement après Ménandre. On lui attribue 100 Comédies, parmi lesquelles, selon Térence, Plaute en a imité plusieurs. Eusèbe prétend qu'il était très-comique & très-abondant en maximes. Clément d'Alexandrie dit la même chose de cet Auteur, & cite quelques-uns de ses vers. On assure qu'il mourut à Smyrne.

TIMOCLÈS.

Il exista deux Poètes Comiques de ce nom. Le premier était d'Athènes, & composa six Pièces ; la patrie du second est inconnue, & on le dit Auteur d'onze Comédies. Suidas & Athénée en font mention.

APOLLODORE.

Il était de Sicile, & vécut peu après Ménandre : on lit dans Donat que Térence a imité quelques-unes de ses Pièces, & que ce fut d'après lui qu'il composa *Hécyre* & le *Phormion*.

Il y a eu trois autres Apollodore, le premier qui était de Tharse, & que l'on met au nombre des Poètes Tragiques ; le second qui naquit à Athènes, & qui fit 47 Pièces dont cinq lui méritèrent le prix ; le troisième qui était Grammairien & fils d'Asclépiade.

ARISTONYME.

Il vécut en la 103[e] *Olympiade*, & composa diverses Pièces citées par Athénée. Ptolémée Philopator fit cas de ses talens, & le nomma son Bibliotécaire à la mort d'Apollonius qui possédait cet emploi. Quelque tems après, Aristonyme fut mis & détenu en prison pour avoir voulu se retirer auprès du Roi Eumenès. Il recouvra sa liberté. Il y a eu un autre Aristonyme Joueur de luth d'Alexandre le Grand.

PHILOSTÉPHANUS.

On cite de lui une Pièce intitulée *Délius* dans laquelle on trouve le nom de presque tous les fameux Cuisiniers de son tems.

ANAXIPPE.

Il vivait sous le règne d'Antigonus & de Démétrius le *Preneur de Villes*. Athénée fait mention de plusieurs de ses Pièces dont l'une avait pour titre le *Joueur de Harpe*. Il répétait souvent que les Philosophes si sages dans leurs discours, l'étaient fort peu dans leur conduite.

POSIDIPPE.

Il fleurit peu d'années après Ménandre. Les Anciens lui attribuent trente Pièces, & le regardent comme l'un des Poètes les plus célèbres de son tems.

POLYEUCTE.

Suidas & Athénée citent de lui une Pièce intitulée *Hénochus*, nom d'un fameux Cocher. On prétend qu'il était très-impie & très-efféminé.

A cette liste on peut ajouter Scelérias né à Tarente & Auteur de *Méléager*.

Un Lysimaque, Béotien, qui fit des Comédies, & un autre qui travailla dans le genre lyrique.

Ménécrate, Auteur de diverses Pièces, entre autres de *Manestor* & d'*Hermioneus*.

Mylos

Mylos qui donna lieu, dit-on, au proverbe suivant, relatif à ceux qui entendent tout en feignant de ne rien entendre ; *Mylos omnia audiens.*

Métagène, Athénien & fils d'Esclave.

Autocratès, de la même Ville, & cité par Suidas.

Machon, Sicyonien selon les uns, & de Corinthe selon les autres. Athénée rapporte quelques vers tirés de ses Comédies dans lesquelles il attaquait particulièrement les Parasites & les Courtisannes.

Epicrate d'Ambracie, qui dans sa jeunesse avait travaillé pour la *Comédie moyenne.* On cite de lui une Pièce intitulée les *Amazones.*

Nausicrate dont parle Athénée.

Archedicus, Auteur de plusieurs Comédies, dont l'une intitulée le *Trésor.*

Evangelus, originaire d'Athènes. Athénée lui attribue *Acalyptomène.*

Dioxippe, Athénien & Auteur de plusieurs Comédies.

Epinicus dont Athénée cite une Pièce intitulée *Hyppoballomène.*

Nous avons promis de parler successivement des écrits qui concernent le Théâtre, des personnes qui ont contribué à sa perfection, soit par leurs ouvrages, soit par leurs talens ; & d'après cela, nous n'avons pas cru devoir quitter les Grecs sans faire connaître Homère & Aristote ; Homère qui

donna l'idée de la Tragédie & de la Comédie, Aristote qui en dicta les règles. Mais avant de passer à ces deux Artistes, revenons un peu sur les Chœurs des Anciens, & mettons les gens de l'Art & les amateurs à portée de juger si nous avons gagné ou perdu en les supprimant de nos Pièces. L'Abbé Vatry, de l'Académie Française, a fait sur cette matière une Dissertation insérée dans les *Mémoires de Littérature*, Tome VIII, & ce sont ses réflexions que nous allons citer.

AVANTAGES DES CHŒURS DES ANCIENS.

» LA Tragédie, dans son origine, n'était qu'une Hymne sacrée, chantée & dansée en l'honneur de Bachus. Les sujets dont on prenait occasion de loüer le Dieu venant à s'épuiser, les Poètes furent obligés de recourir à différentes inventions pour ne point toujours rebattre les mêmes choses. De-là vinrent les Episodes que nous appellons Actes aujourd'hui, qui se récitèrent par un ou plusieurs Histrions entre deux Chants de ces Hymnes en Chœurs. De ces Episodes, ou Actes se forma dans la suite le corps de la Tragédie, & insensiblement les Chœurs n'en furent plus qu'une partie qu'il fallut ajuster avec les autres, d'une manière vraisemblable. Mais ce ne fut pas simplement pour

satisfaire à la coutume, que l'on les conserva, ce fut à cause des grands avantages que la Tragédie en retirait.

1°. Ils servaient à rendre la Tragédie plus régulière & plus variée.

2°. Ils lui donnaient de l'éclat & de la majesté.

3°. Ils en augmentaient le pathétique.

Ils la rendaient plus régulière en ce qu'ils étaient une conséquence naturelle du choix judicieux de l'action représentée, & du lieu de la scène, & en ce qu'ils étaient le fondement de la plupart des règles du Théâtre. Ils la rendaient plus variée, & par rapport au fond des choses, & par rapport à la représentation. Reprenons ces deux objets.

Chez les Anciens, le lieu de la Scène était toujours le devant d'un Temple, ou d'un Palais, ou quelqu'autre endroit public, & c'est aussi celui qui paraît le plus convenable. Il faut que les Spectateurs puissent aisément se persuader qu'ils sont présens à l'action; & comment peuvent-ils se l'imaginer lorsqu'elle se passe dans un cabinet, ou dans une chambre de conseil? Par quel enchantement pourraient-ils croire qu'ils y ont été introduits? Par quelle espèce de magie, en levant une simple toile, un lieu exactement fermé de toutes parts peut-il s'ouvrir tout-à-coup aux yeux de plusieurs milliers de personnes? en un mot, comment est-il possible

qu'un lieu que l'on ſuppoſe ſecret, ſoit en même-tems public ? Outre cela, une action, pour pouvoir être expoſée ſur la ſcène avec vraiſemblance, doit être éclatante, ſe paſſer entre les premiers de l'Etat, & être de nature à intéreſſer tout un peuple. Il s'enſuit de-là qu'elle doit aſſembler un grand nombre de témoins qui y prennent part : ces témoins forment le Chœur. Il ne ferait pas naturel que des gens intéreſſés à l'action & qui en attendent l'iſſue avec impatience, demeuraſſent toujours ſans rien dire. La raiſon veut au contraire qu'ils s'entretiennent de ce qui vient de ſe paſſer & de ce qu'ils ont à eſpérer, ou à craindre, lorſque les principaux perſonnages, en ceſſant d'agir ou de paraître ſur le Théâtre, leur en donnent le loiſir, & voici la matière des chants des Chœurs.

C'eſt de la ſorte que la néceſſité de ces Chœurs réſulte du choix judicieux de l'action théatrale & du lieu de la ſcène. Comme on ne pourrait avec raiſon les introduire dans une chambre de conſeil & dans un cabinet, on ne peut les ſupprimer dans une place publique, & ainſi le lieu de la ſcène, l'action & le chœur ſe prêtent une vraiſemblance réciproque dont ils manquent ſi-tôt qu'on les ſépare.

Il ſuffit d'examiner avec un peu d'attention l'*Œdipe* de Sophocle, ou telle autre Pièce de la bonne antiquité que l'on voudrait choiſir, pour voir

que la plupart des règles fondamentales du Théâtre sont une suite naturelle des Chœurs. Les Anciens ne manquaient jamais l'unité de lieu. Cette règle leur paraissait même de nature à ne pouvoir être violée, & ils n'en faisaient point de précepte. La raison en est qu'il vaut beaucoup mieux manquer à la vraisemblance dans les choses où l'on a besoin de raisonnement pour s'en appercevoir, que dans les choses qui frappent les sens & qui ne manquent pas de révolter à la première vue un spectateur attentif & intelligent. L'unité de lieu violée eût suffi seule à Athènes pour faire sifler une Pièce. Un Poète nommé *Carcinus*, au rapport d'Aristote, faisait sortir Amphiaraüs du Temple sans qu'on le vît; la Pièce tomba, les spectateurs ne pouvant souffrir qu'on leur voulût persuader qu'Amphiaraüs était sorti, lorsqu'on n'en avait rien vu. Aujourd'hui on ne nous persuade pas seulement qu'un homme soit sorti d'un Temple ou d'un Palais, sans que nous nous en soyons apperçus; on va jusqu'à nous faire croire que ce qui était une salle, il n'y a qu'un moment, est devenu tout-à-coup un jardin, & l'on nous métamorphose sans scrupule, l'appartement d'une Princesse en un Temple, ou en une Place publique.

Les Chœurs suffisaient aux Anciens pour les empêcher de tomber dans ce défaut, car le Chœur ne sortant presque jamais du Théâtre, lorsqu'il

s'en était une fois emparé, il eût été trop visiblement ridicule de suppoſer que le Théâtre fût changé, lorſque les perſonnes qui l'occupaient, n'avaient point changé de place.

Lès Chœurs ſervaient encore à marquer la durée de l'action, & les chants, les danſes dont ils étaient compoſés étaient une eſpèce de meſure du tems qui s'était écoulé entre un Acte & un Acte. Outre cela, ils arêtaient le Spectateur en continuant de l'occuper, & ils ne manquaient pas de lier l'Acte qui finiſſait, avec le commencement du ſuivant, ce qui eſt plus important qu'on ne penſe, puiſque cette liaiſon contribue à faire ſentir l'unité de l'action. Nos cinq Actes iſolés les uns des autres, forment en quelque ſorte cinq Pièces différentes que l'on joue les unes après les autres, & il faut convenir que l'économie du Théâtre ancien eſt toute autre par le moyen des Chœurs.

En rendant la Tragédie plus régulière & plus variée, ils contribuaient encore à la pompe & à l'éclat du Spectacle.

Que l'on ſe repréſente un moment l'effet que devait faire ſur le Théâtre un grand nombre d'Acteurs de différent ſexe & de différent âge, dont les Chœurs étaient compoſés. Leurs danſes, leurs chants, la magnificence de leurs habits, tout cela ne contribuait-il pas merveilleuſement à relever

l'éclat du Spectacle ? Je vois qu'un des meilleurs moyens d'attacher les peuples & de les tenir comme enchantés, a toujours été d'employer la Musique & les cérémonies. On a beau vanter l'intérêt que le peuple prend à une action, on a beau faire des récits fidèles de ses craintes ou de ses emportemens, on en est tout autrement frappé, lorsqu'on le voit paraître lui-même représenté par ses chefs, & que l'on est témoin de ses différens mouvemens.

Les Chœurs, par leurs respects & par leurs louanges relèvent aussi la dignité des personnages, & les rendent plus grands aux yeux des Spectateurs. Enfin, le but des Poëmes dramatiques est certainement l'instruction du peuple, il faut qu'il remporte toujours du Spectacle quelque maxime utile dont il ait été frappé; or, il paraît que les Chœurs étaient autrefois destinés particulièrement à cet usage, & que ce fut une des principales raisons qui les fit conserver. Le Poète n'ose hasarder dans les Scènes un grand nombre de maximes, parce que rien ne serait plus opposé à la vérité du Dialogue, mais rien ne l'empêche de répandre dans les Chœurs la morale la plus sublime, & c'est aussi ce qui composait presque toujours les Chœurs des Tragédies anciennes.

Ces mêmes Chœurs y produisaient le pathétique, y admettaient la Religion & l'embellis-

ſaient de ſes plus auguſtes cémonies. Par ce moyen, le Théâtre était une école de vertu, & le meilleur moyen qu'eût la ſageſſe humaine de ramener & d'entretenir les peuples dans leurs devoirs.

La Tragédie ainſi conçue, a ſes paſſions qui lui ſont propres. Toute ſa perfection conſiſte à les imprimer fortement dans les eſprits, & c'eſt à quoi ſervaient beaucoup les Chœurs. Tout le monde connaît la force de la muſique & de la danſe, il ſerait inutile d'en diſcourir ici. Il n'y a perſonne qui ne ſache, par ſa propre expérience, quelles impreſſions elles ſont capables de faire. Ainſi, 1°. les Chœurs par la muſique & la danſe qui les accompagnaient toujours, contribuaient merveilleuſement à remuer les paſſions.

Il eſt néceſſaire qu'il y ait des intermèdes, mais il ne faut pas pour cela laiſſer refroidir le Spectateur, il faut au contraire ſoutenir en lui & fortifier les paſſions qu'on a commencé d'y exciter. Tel était l'effet des Chœurs qui rempliſſaient les eſprits d'idées convenables au ſujet, & qui donnaient une nouvelle force aux ſentimens que les diſcours des perſonnages venaient de faire naître.

2°. Ils ſervaient encore à émouvoir les paſſions en offrant aux Spectateurs d'autres Spectateurs vivement émus. Ce n'eſt pas ſeulement un Spectacle digne de crainte ou de pitié qui réveille en nous l'un ou l'autre de ces deux ſentimens,

il suffit souvent, pour les éprouver, de voir quelqu'un qui en soit fortement touché; c'est ce que les peintres ont fort bien conçu. Lorsqu'un tableau est fait pour émouvoir, ils ne se contentent pas de représenter seulement l'action, ils peignent encore sur les visages des assistans, les différentes passions que leurs tableaux doivent faire naître, ils vont même quelquefois jusqu'à intéresser les choses les plus insensibles. Dans le tableau du massacre des *Innocens*, le Brun a non-seulement exprimé tout ce qu'un pareil sujet pouvait avoir d'horrible, mais il a peint deux chevaux qui, les crins hérissés, reculent & ne veulent point fouler aux pieds, les enfans égorgés. C'est un artifice qui a été souvent employé & qui a toujours réussi. Un bon Poète doit faire la même chose, & il faut que sur le Théâtre, Iphigénie soit environnée de personnes qui partagent ses malheurs.

Ce qui doit nous convaincre fortement des grands effets des Chœurs anciens, c'est le succès de nos Opéras. On a traité ce Spectacle de ridicule & de monstrueux, on avait raison à bien des égards; mais ce n'est point en ce que les Opéras se chantent & qu'ils sont accompagnés de danses, qu'ils sont vicieux, c'est parce que très-souvent on n'y trouve ni conduite, ni intelligence du Théâtre; c'est parce que des lieux communs d'amour & des bagatelles joliment dites, y tien-

nent la place des grandes passions propres à la Tragédie. Il faut que le pouvoir de la danse & de la musique soit bien grand, pour avoir pu faire goûter un Poëme aussi défectueux. D'un Spectacle unique & parfait en soi, nous en avons fait deux qui sont imparfaits. Le but de notre Opéra, est de ravir les yeux & les oreilles, mais il manque de ce qu'il faudrait pour satisfaire des personnes raisonnables. Notre Tragédie peut plaire à l'esprit, mais elle est dépouillée de ce qui serait nécessaire pour enchanter les sens, n'ayant ni Théâtre, ni machines, ni habits, ni musique, ni décorations. La Tragédie ancienne ne négligeait aucuns de ces moyens «.

C'est par des faits que nous répondrons successivement à quelques idées renfermées dans cette dissertation, mais en les combattant, nous serons forcés de convenir avec l'Abbé Vatry que les Chœurs étaient une beauté réelle, & que peut-être nous avons eu tort de n'en point faire usage dans nos Tragédies.

A l'égard de notre Opéra, il semble que depuis quelque tems on cherche à lui donner une marche plus sérieuse, un ensemble plus tragique; mais si on le perfectionne d'un côté, pourquoi de l'autre lui ôte-t-on sa pompe & ses agrémens? Proscrivons-en les Ballets inutiles, les Fêtes étrangères à l'action, mais ne dépouillons point un



J. D. Dugourc del. 1779. Ingouf Junior Sculp.

ARISTOTE.

sujet du Spectacle qui lui est attaché. Quelque vérité que puisse mettre un Musicien dans la manière dont il notera ses Scènes, jamais il n'égalera le naturel d'une déclamation dépourvue de chants ; s'il était possible qu'il y parvînt, raison de plus pour qu'il délasse l'ame & l'oreille de ses Spectateurs. S'il néglige de les attacher, de les distraire par la variété des objets, en un mot, s'il ne leur offre point des repos, il n'en est pas un seul qui ne quitte son Opéra, pour aller entendre une Tragédie dont les Interlocuteurs l'intéresseront sans le fatiguer.

ARISTOTE.

Né à Stagyre, petite ville de Macédoine, la première année de la 99e. *Olympiade* ; il eut pour mère Phestis, & pour père Nicomaque petit-fils de Machaon, neveu d'Esculape, & favori d'Amyntas Roi de Macédoine, qui en fit son Médecin & son ami : la mort prématurée de ce Nicomaque fit tomber Aristote entre les mains d'un certain Proxénus qui se chargea de son éducation, & qui lui donna le germe de toutes les Sciences. Aristote en fut si reconnaissant, qu'après sa mort il lui éleva des Statues, & qu'il devint à son tour le tuteur de son fils Nicanor auquel il donna toutes les leçons qu'il avait reçues de son père. Cependant Epicure,

Elien & Athénée prétendent qu'il avait puisé de si mauvais principes chez ce même Proxénus, qu'il dissipa tout son patrimoine de l'instant qu'il fut abandonné à lui-même, & que par libertinage il embrassa le parti des armes. Ils ajoutent que ce parti ne lui ayant pas réussi, il fut obligé, pour vivre, de vendre des remèdes & des poudres de senteur. Mais plusieurs Ecrivains récusent le témoignage de ces trois Philosophes, connus d'ailleurs par leur animosité & par les traits satyriques qu'ils lançaient contre tous ceux dont le mérite les blessait. *Allez à Athènes, étudiez persévéramment la Philosophie : vous aurez plus besoin d'être retenu, que d'être poussé.* Tel est, selon Ammonius, l'Oracle qu'Aristote même reçut d'Apollon qu'il était allé consulter.

La grande réputation que Platon s'était acquise, engageait tous les étrangers à se mettre sous sa discipline, Aristote fut du nombre, mais dès les premiers jours, il y parut moins en disciple qu'en génie. Il y devança tous ceux qui s'y trouvaient avec lui, & on ne l'appella plus que *l'esprit* ou *l'intelligence*. Il joignait à ses talens naturels une ardeur insatiable de tout savoir, & sa passion pour la lecture alla si loin, qu'il acheta jusqu'à trois *talens* les livres de Spensippe. Strabon ajoute qu'il fut le premier qui pensa à se faire une Bibliothèque.

Si l'on en croit cet Ammonius que nous venons de citer, Ariſtote demeura pendant 20 ans, dans l'Ecole de Platon dont il honora la mémoire par un Autel qu'il lui érigea, & ſur lequel il fit graver ces deux vers :

Gratus Ariſtoteles ſtruit hoc altare Platoni,
Quem turba injuſta vel celebrare nefas.

Il y a beaucoup d'autres preuves de ſon amour envers ſon Maître, témoin l'Oraiſon funèbre qu'il compoſa pour lui, & mille Epigrammes dans leſquelles il a rendu juſtice à ſon mérite. Néanmoins quelques Auteurs démentent ces mêmes preuves, & ſuppoſent que Platon & Ariſtote ſe brouillèrent très-ſérieuſement. Le Maître, diſent-ils, ſe faiſait ſouvent un plaiſir de mortifier le Diſciple. Entr'autres choſes, il lui reprochait trop d'affectation dans ſon diſcours, & trop de magnificence dans ſes habits. De ſon côté, Ariſtote ne ceſſait de railler Platon, & de le piquer dans toutes les occaſions : ces méſintelligences allèrent ſi loin, que ce dernier lui préféra Xénocrate, Spenſippe, Amyclas & d'autres pour leſquels il n'eut rien de ſecret. Piqué de cette préférence, Ariſtote profita d'une abſence de Spenſippe & de Xénocrate, ſe fit accompagner d'un grand nombre de Diſciples, alla trouver Platon à qui le grand âge avoit ôté la mémoire, lui fit une foule de queſtions ſophiſtiques, plus embaraſſantes les unes que les

autres, le conduisit adroitement dans le piége qu'il venait lui tendre, & le força enfin à lui abandonner le champ de bataille. On ajoute que Xénocrate revenu de son voyage trois mois après, fut très-surpris de trouver Aristote à la place de son Maître, & que bientôt il contraignit le Disciple à la lui rendre. D'autres assurent que Platon se sentit grièvement offensé, de ce que de son vivant Aristote se fût fait chef d'un parti, & qu'il eût érigé dans le *Lycée* une secte entièrement opposée à la sienne. Il le comparait à ces enfans vigoureux qui battent leurs nourrices après avoir sucé leur lait.

L'auteur de tous ces bruits si désavantageux à la réputation d'Aristote, est un certain Aristoxène que l'esprit de vengeance anima contre lui, au rapport de Suidas, parce qu'il ne l'estimait pas autant que Théophraste qu'il avait désigné pour être son successeur.

Il n'est pas vraisemblable, comme le dit Ammonius, qu'Aristote ait osé chassé Platon du lieu où il enseignait, & que de son vivant il ait formé une secte contraire à la sienne. Le grand crédit de Chabrias & de Timothée, qui avaient été à la tête des armées & qui étaient parens de Platon, aurait arêté une entreprise si audacieuse. bien loin qu'Aristote ait osé combattre la doctrine de Platon pendant qu'il vivait, nous voyons que

même depuis sa mort il en a toujours parlé dans des termes qui marquaient toute l'estime qu'il avait pour lui. Il est vrai que la secte Péripathéticienne est bien opposée à la secte Académique, mais on ne prouvera jamais qu'elle soit née avant la mort de Platon : si Aristote l'a abandonné, il n'a fait que jouir du droit des Philosophes, & l'amour de la vérité l'aura emporté chez lui sur l'amitié qu'il devait à son Maître. Si quelquefois il ne l'a pas assez ménagé, on doit le pardonner au feu de sa jeunesse, & à cette grande vivacité d'esprit, qui de tems en tems le faisait sortir des bornes d'une dispute modérée.

Platon, en mourant, laissa le Gouvernement de l'Académie à Spensippe son neveu : choqué de cette préférence, Aristote prit le parti de voyager, parcourut les principales Villes de la Grèce, & ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à son instruction. Ce fut alors que Philippe Roi de Macédoine, lui manda que son dessein était de le charger de l'éducation de son fils.

» Je rends moins graces aux Dieux, lui écrivait-il, de me l'avoir donné, que de l'avoir » fait naître pendant votre vie. Je compte » que par vos conseils, il deviendra digne de » vous & de moi «. *Aul. gell. lib. IX.* » Je dois » le jour à mon père, répéta souvent dans » la suite Alexandre le Grand, mais je dois à

» mon Précepteur l'art de me conduire : si je
» règne avec quelque gloire, je lui en ai toute
» l'obligation «.

Il y a apparence qu'Aristote demeura à la Cour de ce Prince jusqu'au moment où il porta la guerre en Asie. Devenu inutile à son élève, le Philosophe reprit le chemin d'Athènes qui le reçut avec la plus grande distinction, & qui lui donna le *Lycée* pour y fonder une nouvelle Ecole de Philosophie. Quoique le soin de ses études l'occupât beaucoup, il ne laissait pas d'entrer dans tous les mouvemens & dans toutes les querelles qui agitaient alors les divers Etats de la Grèce. On le soupçonne même de n'avoir pas ignoré la malheureuse conspiration d'Antipater qui fit empoisonner Alexandre à la fleur de son âge, & au moment où ses victoires semblaient lui promettre la conquête du monde entier.

Cependant Xénocrate qui avait succédé à Speusippe, enseignait dans l'Académie la doctrine de Platon, & de ce moment, Aristote devint le rival de celui dont il avait été le disciple. Il prit donc une route différente, & quoiqu'il n'ait point prétendu au caractère de Législateur, il écrivit des Livres de Loix & de Politique, par opposition à son ancien Maître. Il observa à la vérité la méthode de la double doctrine, la seule qui de tous les tems fût en vogue dans l'Académie; mais avec moins de réserve

réſerve & de diſcrétion que ceux qui l'avaient précédé. Les Pythagoriciens & les Platoniciens faiſaient de cette méthode même un ſecret à leurs écoles : mais il ſemble qu'Ariſtote ait eu envie de la faire connaître à tout le monde, en indiquant publiquement la diſtinction que l'on doit faire de ces deux genres de doctrine. Auſſi parle-t-il ſans détour & de la manière la plus dogmatique contre les peines & les récompenſes d'une autre vie. La mort, dit-il, dans ſon Traité de Morale, eſt de toutes les choſes la plus terrible ; c'eſt la fin de notre exiſtence, & après elle, l'homme n'a ni bien à eſpérer, ni mal à craindre.

Dans ſa vieilleſſe, Ariſtote fut atttaqué par un Prêtre de Cérès, qui l'accuſa d'impiété & le conduiſit devant les Juges. Comme cette accuſation pouvait avoir des ſuites fâcheuſes, le Philoſophe jugea à-propos de ſe retirer ſecrètement à Chalcis. En vain ſes amis voulurent l'arêter : empêchons, leur cria-t-il en partant, empêchons qu'on ne faſſe une ſeconde injure à la Philoſophie. La première, ſans doute, était le ſupplice de Socrate qui pourrait être regardé comme un Martyr de l'unité de Dieu dans la loi de nature, s'il n'avait pas eu la faibleſſe, pour complaire à ſes Concitoyens, d'ordonner en mourant, qu'on ſacrifiât un coq à Eſculape.

On raconte diversement la mort d'Aristote : les uns disent que désespéré de ne pouvoir deviner la cause du flux & du reflux qui se fait sentir dans l'Euripe, il s'y précipita en disant : *puisqu'Aristote n'a jamais pu comprendre l'Euripe, que l'Euripe le comprenne donc lui-même.* D'autres rapportent qu'après avoir soutenu quelque tems son infortune & lutté contre la calomnie, il voulut finir comme Socrate & but de la ciguë : d'autres enfin assurent qu'il mourut de sa mort naturelle, mais exténué par des veilles trop répétées, par un travail trop opiniâtre. Tel est le sentiment d'Apollodore, de Denys d'Halicarnasse, de Censorin, de Laerce. On lit dans ce dernier, qu'Aristote avait une si grande ardeur pour l'étude, que lorsqu'il voulait reposer, il tenait dans sa main une sphère d'airain appuyée sur un bassin, afin d'être réveillé par le bruit qu'elle ferait en y tombant.

Aristote, au moment de sa mort, invoqua la cause universelle, l'Être suprême auquel il allait se rejoindre ; les Stagiriens transportèrent son corps de Chalcis à Stagire & lui érigèrent un tombeau sur lequel ils bâtirent un Autel, une espèce de Temple qu'ils appellèrent de son nom, afin qu'il fût un monument éternel de la liberté & des autres priviléges qu'Aristote leur avait obtenus, soit de Philippe, soit d'Alexandre.

Quoique la vie d'Aristote ait toujours été fort

tumultueuse, tant au Lycée qu'à la Cour du Roi de Macédoine, le nombre de ses Ouvrages est cependant prodigieux. On en peut voir les titres dans Diogène Laerce, & plus correctement dans Jerôme Gémusæus Médecin & Professeur de Philosophie à Bâle, qui a composé un écrit intitulé : *De Vitâ Aristotelis & ejus Operum Censura* ; encore ne sommes-nous pas sûrs qu'ils y soient tous nommés : il est même probable qu'il y en a eu plusieurs de perdus, puisque Cicéron cite dans ses Entretiens des passages qui ne se trouvent point dans ce qui nous reste d'Aristote.

Quand les persécutions de ses ennemis le forcèrent de quitter Athènes, il nomma Théophraste pour son successeur & lui légua tous ses manuscrits. Ce dernier jouit toute sa vie d'une très-grande réputation : on comparait la douceur de son éloquence à celle du vin de Lesbos qui était sa patrie : né doux & obligeant, il parlait avantageusement de tout le monde & rendait les services les plus essentiels, sur-tout aux Gens de Lettres : il savait faire valoir leur mérite, lorsqu'ils l'oubliaient, ou plutôt qu'ils semblaient l'ignorer par modestie.

Pendant que Théophraste se distinguait ainsi à Athènes, Sophocle fils d'Amphictide porta une loi par laquelle il était défendu à tous les Philosophes d'enseigner publiquement sans une per-

miſſion expreſſe du Sénat & du peuple. La peine de mort était même décernée contre ceux qui n'obéiraient point à ce Règlement : indignés de cela, les Philoſophes laiſsèrent le champ libre aux Rétheurs contre leſquels un certain Philon qui avait été ami d'Ariſtote, compoſa bientôt une critique dans laquelle il faiſait l'apologie des Philoſophes retirés. Cette apologie fut attaquée par Démocharès homme accrédité & fils d'une ſœur de Démoſthène : mais il régnait tant de fiel dans cette ſatyre, l'Auteur y faiſait des Philoſophes, un portrait ſi odieux & ſi peu reſſemblant, que le peuple le condamna à une amende de cinq talens, & rappella ceux que la loi de Sophocle avait bannis de la République.

Théophraſte mourut, & le Lycée perdit beaucoup de ſon ancienne ſplendeur : cependant on continua toujours d'y enſeigner, & Démétrius de Phalère, Straton, ſurnommé *le Phyſicien*, Lycon, Ariſton de l'Iſle de Céa, Critolaüs & Diodore y donnèrent ſucceſſivement des leçons. Straton fut le ſeul qui fixa les regards de la Grèce, par les innovations qu'il fit dans le péripathéticiſme que les autres avaient adopté à la lettre.

Ariſtote deſtina ſes premiers Ouvrages à l'éducation du Prince qui lui avait été confié, & ces Ouvrages ſont ceux qui roulent ſur l'art Oratoire & ſur la Poétique : tous les deux ſont remplis

des idées les plus lumineuſes, & on les regarde encore aujourd'hui, comme des chefs-d'œuvre de goût & de Philoſophie. Les autres ſont abſolument étrangers à la matière que nous traitons; mais il n'en eſt pas de même de ſes règles ſur l'art Dramatique, & ſi le précis que nous allons en faire, remplit d'un côté le but que nous nous ſommes propoſés; de l'autre, il fera connaître le génie d'Ariſtote. C'eſt chez lui qu'Horace, Boileau, Vida ont puiſé ce qu'ils ont dit ſur le Théâtre, & ſes préceptes ſont la ſource de tous ceux que l'on a donnés depuis ſur le même objet.

COUP-D'ŒIL SUR LA POÉTIQUE D'ARISTOTE.

LA Poéſie, dit-il, dans ſon Chap. IV, ſemble devoir ſa naiſſance à deux choſes que la nature a miſes en nous. Nous avons tous pour l'imitation un penchant qui ſe manifeſte dès notre enfance. L'homme eſt le plus imitatif des animaux, c'eſt une des propriétés qui nous diſtingue d'eux. C'eſt par l'imitation que nous prenons nos premières leçons : enfin, tout ce qui eſt imité nous plaît : on peut en juger par les arts. Des objets que nous ne verrions qu'avec peine, s'ils étaient réels, des bêtes hideuſes, des cadavres; nous les voyons

avec plaisir dans un tableau, lors même qu'ils sont rendus avec la plus grande vérité. La raison est que, non-seulement les sages, mais tous les hommes en général ont du plaisir à apprendre, & que pour apprendre il n'est point de voie plus courte que l'image...... Le goût du chant & du rhythme ne nous étant pas moins naturel que celui de l'imitation. (Car il est évident que le vers fait partie du genre rhytmique.) Ceux qui dans l'origine se trouvèrent nés avec des dispositions particulières, firent des essais de génie, lesquels se développant peu-à-peu, donnèrent naissance à la Poésie. Or, celle-ci en naissant suivit le caractère de ses Auteurs, & se partagea en deux genres. Ceux qui se sentaient portés aux genres nobles, peignirent les actions & les aventures des héros : ceux qui se sentaient portés vers les genres bas, peignirent les hommes méchans & vicieux & firent des Satyres, comme les premiers des Hymnes & des Eloges.

Nous n'avons rien dans ce second genre, qui soit plus ancien qu'Homère ; quoique, selon toute apparence, il y ait eu de ces Ouvrages avant lui. Mais à partir d'Homère, nous en avons, tels que son *Margités*, & d'autres dans lesquels on a employé l'ïambe qui est le vers propre à la Satyre, à laquelle même il a donné son nom, qu'elle porte encore aujourd'hui ; parce que c'était en vers ïam-

bliques que les Poètes s'escrimaient les uns contre les autres : ainsi, dans l'origine, deux sortes de Poètes : les uns héroïques, les autres satyriques.

Comme Homère a donné le modèle des Poésies héroïques (je le cite seul, non-seulement parce qu'il a excellé, mais parce que ses imitations sont dramatiques.) Il a aussi donné la première idée de la Comédie, en peignant dramatiquement le vice, non en odieux, mais en ridicule. Car son *Margités* est à la Comédie, ce que l'*Iliade* & l'*Odyssée* sont à la Tragédie...... On sait par quels dégrés & par quels Auteurs la Tragédie s'est perfectionnée : il n'en est pas de même de la Comédie, parce que dans ses commencemens celle-ci n'attira pas la même attention..... On ne sait ni qui est l'inventeur des Masques & des Prologues, ni qui a augmenté le nombre des Acteurs, ni quelques autres détails : mais on sait que ce sont Epicharme & Phormis qui commencèrent à y mettre une action, (c'est donc à la Sicile qu'on doit cette partie) & que chez les Athéniens, Cratès fut le premier qui abandonna les actions personnelles, & qui traita les choses dans le général.

L'Epopée a suivi les traces de la Tragédie jusqu'au vers exclusivement, étant comme elle une imitation du beau par le discours : mais elle en diffère par sa forme, qui est le récit... La Tra-

gédie tâche de se renfermer dans un tour de soleil, ou s'étend peu au-delà, & l'Epopée n'a point de durée déterminée, quoique dans les commencemens il en fût de même pour les Tragédies. Quant à leurs parties, elles sont les mêmes, à quelques accessoires près que l'Epopée n'a point. Par conséquent, qui saura ce que c'est qu'une bonne & une mauvaise Tragédie, saura de même ce que c'est qu'une Epopée. Tout ce qui est dans l'Epopée est dans la Tragédie; mais tout ce qui est dans la Tragédie n'est pas dans l'Epopée.

La Tragédie est l'imitation d'une action grave, entière, étendue jusqu'à un certain point, par un discours revêtu de divers agrémens, dont chacun dans les diverses parties où il s'employe, concourt à l'effet du Poëme, pour opérer, non par le récit, mais par la terreur & par la pitié, la purgation de ces mêmes passions.

Je dis un discours revêtu de divers agrémens, & ces agrémens sont le rhythme, le chant & le vers. Je dis dans ses diverses parties, parce qu'il y a des parties où il n'y a que le vers, & d'autres où il y a le vers & le chant musical.... Il se trouve nécessairement six choses dans toute Tragédie: la fable, les mœurs, les paroles, les pensées, le spectacle, le chant. La plus importante de ces parties est la composition de l'action: car la Tragédie est l'imitation, non des hommes, mais de

leurs actions, de leur vie, de ce qui fait leur bonheur ou leur malheur. Le bonheur de l'homme est dans l'action : la fin même est *action*, & n'est pas *qualité*. La qualité fait que nous sommes tels ou tels, mais ce sont les actions qui font que nous sommes heureux, ou que nous ne le sommes pas. Les Poètes Tragiques ne composent donc point leur action pour imiter le caractère & les mœurs; ils imitent les mœurs pour produire l'action; l'action est donc la fin de la Tragédie. Or, en toutes choses, la fin est ce qu'il y a de plus important : sans action, il n'y a point de Tragédie, il peut y en avoir sans mœurs. (J'appelle mœurs ce qui caractérise celui qui agit.) La plupart de nos Pièces modernes n'en ont point. C'est même le défaut assez ordinaire des Poètes comme des Peintres. Zeuxis était fort inférieur à Polignote en cette partie. Celui-ci excellait dans la peinture des mœurs, on n'en voit point dans les tableaux de Zeuxis. Il en est de même des paroles & des pensées : on peut coudre ensemble de belles maximes, des pensées morales, des expressions brillantes, sans produire l'effet de la Tragédie, & on le produira, si sans avoir rien de tout cela, on a une fable bien dressée & bien composée. Enfin, ce qu'il y a de plus touchant dans la Tragédie, les reconnoissances, les péripéties sont des

parties de l'action. Aussi ceux qui commencent réussissent-ils beaucoup mieux dans la diction & même dans les mœurs, que dans la composition de l'action. On peut en juger par les premières Tragédies. L'action est donc la base, l'ame de la Tragédie, & les mœurs n'ont que le second rang. Elles sont à l'action ce que les couleurs sont au dessin. Les couleurs les plus vives répandues sur une table, feraient moins d'effet qu'un simple crayon qui donne la figure. En un mot, la Tragédie imite des gens qui agissent. Elle est donc l'imitatrice de l'action.

La pensée a le troisième rang : elle consiste à faire dire ce qui est dans le sujet, ou ce qui convient au sujet. Cette partie se traite, ou dans le genre simple & familier, ou dans le genre oratoire. Autrefois c'était le familier, aujourd'hui c'est l'oratoire. Les mœurs sont ce qui fait sentir quel est le dessein de celui qui agit. Ainsi il n'y a point de mœurs dans les Pièces où on ne pressent point ce que veut ou ne veut pas celui qui parle. La pensée est ce qui indique ce qu'une chose est ou n'est point, ou plus généralement ce qui indique quelque chose.

La diction suit les pensées. J'entends par diction, l'interprétation des pensées par les mots. Elle a le même effet, soit en vers, soit en prose.

La cinquième partie est la *Mélopée* : c'est des agrémens de la Tragédie celui qui fait le plus de plaisir.

Quant au spectacle dont l'effet sur l'ame est si grand, ce n'est point l'affaire du Poète : la Tragédie subsiste toute entière sans la représentation & sans le jeu des Acteurs.

Nous avons établi que la Tragédie est l'imitation d'une action *entière* & parfaite, & nous avons ajouté, *d'une certaine étendue*, car il y a des choses qui sont entières & qui n'ont point d'étendue.

J'appelle *entier* ce qui a un commencement, un milieu & une fin. Le commencement est ce qui ne veut rien avant soi, mais qui veut quelque chose après. La fin au contraire est ce qui ne demande rien après soi, mais qui suppose nécessairement, ou le plus souvent, quelque chose avant soi. Le milieu est ce qui suppose quelque chose avant soi & qui demande quelque chose après. Ceux qui composent une Fable, ne doivent donc point la commencer, ni la finir au hasard, mais se régler sur ces idées : venons à l'étendue.

Tout composé, appellé *beau*, soit animal, soit d'un autre genre, doit non-seulement être ordonné dans ses parties, mais encore avoir une certaine étendue : car qui dit *beauté*, dit *grandeur* & *ordre*. Un animal très-petit ne peut être beau, parce qu'il faut le voir de près, & que les parties trop

réunies se confondent. Dun autre côté, un objet trop vaste, un animal qui serait de mille stades, ne pourrait être vu que par parties, & alors on en perdrait l'ensemble. De même donc que dans les animaux & dans les autres corps naturels, on veut une certaine grandeur qui toutefois puisse être saisie du même coup-d'œil, de même dans l'action d'un Poëme, on veut une certaine étendue, mais qui puisse aussi être embrassée tout-à-la-fois & faire un seul tableau dans l'esprit.

Quelle sera la mesure de cette étendue ? Si on la considère relativement aux Acteurs & aux Spectateurs, il est évident que l'art ne peut la déterminer. Par exemple, s'il fallait jouer cent Pièces en un jour, il faudrait bien alors prendre pour mesure la *Clepsydre* dont on dit qu'on s'est servi autrefois, je ne sais en quel tems. Mais si l'on considère la nature même de la chose, plus une Pièce aura d'étendue, plus elle sera belle, pourvu qu'on puisse en saisir l'ensemble, en un mot, elle aura l'étendue qui lui sera nécessaire pour que les incidens naissans les uns des autres nécessairement ou vraisemblablement, amènent la révolution du bonheur au malheur, ou du malheur au bonheur.

La Fable doit être une, non par l'unité du Héros, comme quelques-uns l'ont cru. Car de même que de plusieurs choses qui arrivent à un seul homme, on ne peut faire un seul évènement, de

même aussi de plusieurs actions que fait un seul homme, on ne peut en faire une seule action. Ceux qui ont fait des *Héracléides*, des *Théséides*, ou d'autres Poëmes semblables, étaient donc dans l'erreur. Ils ont cru, parce qu'Hercule était un, que leur Poëme l'était aussi.

Homère si supérieur en tout aux autres Poètes, l'a encore été dans cette partie, où il a jugé mieux qu'eux, soit par la science de l'art, soit par son bon sens naturel. Il s'est bien gardé d'employer dans son *Odyssée* toutes les aventures d'Ulysse, comme sa folie simulée, sa blessure au mont Parnasse, dont l'une n'est liée à l'autre ni nécessairement, ni vraisemblablement : mais il a rapproché tout ce qui tenait à une seule & même action, & il a composé un Poëme. Il a suivi la même méthode dans son *Illiade*.

De même donc que dans les autres arts imitateurs, l'imitation est une quand elle est d'un seul objet, il faut donc dans un Poëme, que la Fable soit l'imitation d'une seule action, que cette action soit entière, & que les parties en soient tellement liées entr'elles, qu'une seule transposée ou retranchée, ce ne soit plus un tout, ou le même tout. Car tout ce qui peut être dans un tout, ou n'y être pas sans qu'il y paraisse, n'est point partie de ce tout.

D'après ce que nous venons de dire, il est

évident que l'objet du Poète est, non de traiter le vrai comme il est arrivé, mais comme il a dû arriver, & traiter le possible selon le vraisemblable ou le nécessaire. La différence du Poète & de l'Historien n'est point en ce que l'un parle en vers, l'autre en prose. Les écrits d'Hérodote mis en vers ne seraient toujours qu'une histoire : ils diffèrent en ce que l'un dit ce qui a été fait, & l'autre ce qui a pu, ou dû être fait. C'est pour cela que la Poésie est plus philosophique & plus instructive que l'Histoire. Celle-ci peint les choses dans le particulier, la Poésie les peint dans le général. J'appelle *général* ce qu'un homme quelconque, d'un caractère donné, peut ou doit dire, ou faire, selon la vraisemblance, ou le nécessaire que la Poésie a eu en vue lorsqu'elle impose les noms de l'histoire : *le particulier* est ce qu'a fait Alcibiade, ou ce qu'on lui a fait. .... Ce n'est pas une nécessité que les sujets soient tirés des histoires connues : il serait même ridicule de l'exiger, par la raison évidente que les histoires connues ne le sont que du petit nombre, & que les Pièces font le même plaisir à tous.

Il suit de-là qu'un Poète est Poète, plus par la composition de l'action, que par celle des vers, puisqu'il n'est Poète que par ce qu'il imite, & que ce sont des actions qu'il imite. Il ne le serait toutefois pas moins quand l'action serait vraie, parce que

rien n'empêche que le vrai ne soit vraisemblable, qui seul fait & constitue le Poète.

Parmi les Fables, ou actions simples, les Episodes sont les moins bonnes : j'entends par Fables épisodiques celles dont les parties ne sont liées entr'elles, ni nécessairement, ni vraisemblablement : ce qui arrive aux Poètes médiocres par leur faute, & aux bons, par celle des Comédiens. Pour faire à ceux-ci des rôles qui leur plaisent, on étend une Fable au-delà de sa portée, les liaisons se rompent, & la continuité n'y est plus.

Le but du Poète, quand il compose sa Fable, c'est d'exciter la terreur & la pitié : ainsi la Tragédie ne doit point présenter des personnages vertueux qui d'heureux deviendraient malheureux; cela ne ferait ni pitoyable ni terrible, mais odieux : ni des personnages méchans qui de malheureux deviendraient heureux, c'est ce qu'il y a de moins tragique. La pitié naît du malheur non mérité, & la terreur, du malheur trop voisin de nous : celui du méchant n'a rien de pitoyable, ni de terrible.

Il faut donc que le personnage ne soit, ni trop vertueux, ni trop juste, & qu'il tombe dans le malheur, non par un crime atroce, ou une méchanceté noire, mais par quelque faute, ou erreur humaine qui le précipite du faîte des grandeurs & de la

prospérité, comme Œdipe, Thyeste, & les autres personnages célèbres de familles semblables.

C'est à tort qu'on blâme Euripide de ce que la plupart de ses Pièces se terminent au malheur. Il est dans les principes. La preuve est que sur la scène & à la représentation, celles qui se terminent au malheur, paraissent toujours, toutes choses égales d'ailleurs, plus tragiques que les autres. Aussi Euripide, quoiqu'il ne soit pas toujours heureux dans la conduite de ses Pièces, est-il regardé comme le plus tragique de Poètes.

On peut produire le terrible & le pitoyable par le Spectacle, on le tire du fond même de l'action. Cette seconde manière est préférable à la première, & marque plus de génie dans le Poète. Il faut que la fable soit tellement composée, qu'en fermant les yeux, & à en juger seulement par l'oreille, on frissonne, on soit attendri sur ce qui se fait. C'est ce qu'on éprouve dans l'Œdipe. Quand c'est l'effet du Spectacle, l'honneur en appartient à l'Ordonnateur du Théâtre, plutôt qu'à l'art du Poète : mais ceux qui par le Spectacle produisent l'effrayant au lieu du terrible, ne sont plus dans le genre. La Tragédie ne doit point donner toutes sortes d'émotions, mais celles-là seulement qui lui sont propres.

Puisque c'est par la pitié & par la terreur que le

le Poète tragique doit produire le plaisir, il s'ensuit que ces émotions doivent sortir de l'action même, & cette action doit se faire par des personnes amies entr'elles, ou ennemies, ou indifférentes. Qu'un ennemi tue son ennemi, il n'y a rien qui excite la pitié, ni lorsque la chose se fait, ni lorsqu'elle est prête à se faire; il n'y a que le moment de l'action; il en est de même des personnes indifférentes. Mais si le malheur arrive à des personnes qui s'aiment; si c'est un frère qui tue, ou qui est au moment de tuer son frère, un fils son père, une mère son fils, un fils sa mère, ou quelque chose de semblable, c'est alors qu'on est ému; & c'est à quoi doivent tendre les efforts du Poète; il faut donc bien se garder de changer les fables reçues; je veux dire qu'il faut que Clytemnestre périsse de la main d'Oreste, comme Eriphile de celle d'Alcméon.

Quant à ce qui concerne les mœurs, il y a quatre points à observer. Il faut 1°. quelles soient bonnes. Nous avons dit qu'il y a des mœurs dans un Poëme, lorsque le discours ou la manière d'agir d'un personnage font connaître qu'elle est sa pensée, son dessein. Les mœurs sont bonnes, quand le dessein est bon; elles sont mauvaises quand le dessein est mauvais. Cette bonté de mœurs peut être dans tout sexe & dans toute condition : une

femme peut être bonne, même une esclave; quoique d'ordinaire les femmes qu'on met sur les Théâtres, soient plus mauvaises que bonnes, & que les esclaves soient toujours mauvais.

Il faut, en second lieu, que les mœurs soient convenables. La bravoure est un caractère de mœurs, mais elle ne convient point à une femme qui ne doit être ni brave, ni hardie.

Troisièmement, elles seront ressemblantes, car c'est autre chose que d'être bonnes & convenables.

Enfin elles seront égales, & si le personnage imité a pour caractère l'inégalité, en traitant ce caractère, on le fera également inégal. (M. Racine le fils a dévelopé cet article d'une manière très-agréable, & dans un moment nous en dirons quelque chose.)

Dans la peinture des mœurs, continue Aristote, le Poète doit toujours avoir devant les yeux, ainsi que dans la composition de la fable, le nécessaire & le vraisemblable, & se dire à tout moment à lui-même: est-il nécessaire, est-il vraisemblable que telle chose arrive après telle autre?

Il suit de là évidemment que les dénoûmens doivent sortir du fond même du sujet, & non se faire par machine comme dans Médée, ou dans le retour des Grecs de la *petite Illiade*. On peut faire usage de la machine pour ce qui est hors du drame, qui est arrivé dans l'action, que nul homme

ne peut savoir ; ou pour ce qui doit arriver après ; & qui a besoin d'être annoncé ou prédit ; car la croyance des hommes est que les Dieux voient tout.

La Tragédie étant l'imitation du meilleur, les Poètes doivent suivre la pratique des bons peintres, qui font les portraits ressemblans, & toutefois plus beaux que les modèles. Lors donc qu'un Poète aura à peindre des hommes ou trop ardens, ou trop timides, ou d'autres mœurs pareilles, loin de charger encore le défaut il le rapprochera de la vertu, comme Homère & Agathon ont fait de leur Achille. (*L'Abbé le Batteux dans les quatre Poëtiques.*)

De ces divers objets renfermés dans autant de chapitres, Aristote passe aux reconnaissances dont il distingue quatre espèces.

La première qui se fait par les signes, ou naturels, comme la lance empreinte sur le corps des Thébains nés de la terre., & l'étoile sur celui de Thyeste dans la Pièce de Carcinus, ou accidentels, soit inhérents au corps, comme les cicatrices ; soit détachés du corps, comme les colliers, les bracelets, &c.

La seconde est de celles qui sont imaginées par le Poète. Ainsi dans Euripide, Oreste reconnaît sa sœur par le moyen d'une lettre.

La troisième se fait par le souvenir, c'est-à-dire, lorsqu'à la vue d'un objet on éprouve quelqu'affec-

tion marquée; comme dans les *Cypriaques* de Dicéogène, où le Héros laisse échaper des larmes à l'aspect d'un tableau.

La quatrième se fait par le raisonnement, comme dans l'*Iphigénie* de Polyides où Oreste dit : *ma sœur a été immolée, je vais donc l'être comme elle.*

De ces reconnaissances, la meilleure est celle qui naît de l'action même & qui frappe par sa vraisemblance comme dans l'*Œdipe* de Sophocle & dans l'*Iphigénie* d'Euripide. Dans l'état où est cette Princesse, il est tout simple qu'elle veuille donner des lettres pour Oreste.

Après cette premiere espèce de reconnaissance, la plus naturelle est celle de raisonnement, mais si la vie de l'Interlocuteur ne tient plus qu'à ce raisonnement, il faut le réduire en très-peu de mots, sans quoi la reconnaissance languira. L'action du personnage qui est prêt à frapper, doit être plus prompte que celle de celui qui veut parler, & voilà peut-être ce qui rend le dénoûment un peu froid dans l'*Iphigénie* que l'on donne actuellement à l'Opéra. Le poignard y est suspendu trop long-tems sur la tête d'Oreste, & nous croyons que l'on aurait remédié à ce défaut en coupant les paroles de ce Prince, & en faisant dire seulement un mot à Iphigénie, de l'instant qu'elle a entendu prononcer son nom.

ORESTE, *au pied de l'Autel.*

Ma sœur Iphigénie !....

IPHIGÉNIE, *laissant tomber le poignard.*

Sa sœur !....

ORESTE.

Ce fut ainsi que tu perdis la vie !

Peut-être même le Chœur pourrait-il s'unir à la Princesse, & dire en même-tems, ou immédiatement après elle. *Sa sœur !* le mot d'*Aulide* ne s'y trouve point, mais il n'y est nullement nécessaire, & les seuls qui portent coup dans cette situation, sont ceux de *sœur* & d'*Iphigénie* : du reste, ce n'est point l'envie de critiquer qui nous dicte cette idée, mais l'intérêt que nous prenons à l'Ouvrage rempli d'ailleurs de véritables beautés.

Nous nous permettrons encore d'observer que le costume des Acteurs n'est pas régulier, que les Prêtresses de Diane n'avaient sur leurs robes ni or, ni argent, que ces robes étaient taillées avec la plus grande simplicité, & qu'elles formaient plusieurs plis sur le sein, au moyen d'une ceinture qui les assujettissait. Cette ceinture était le seul ornement de ces Prêtresses, ainsi que le croissant qui retenait un voile dont une partie leur couvrait la tête.

A l'égard des *Furies*, que l'on jette un coup-d'œil

sur celles dont nous avons présenté l'esquisse, & l'on verra que la manière dont on les habille à l'Opéra, est encore loin de la vérité.

Il est également déplacé de voir arriver Thoas avec le sabre au côté : ni les Grecs, ni les Thraces n'en portaient chez eux. Thoas en a besoin au quatrième Acte, mais n'a-t-il pas le tems de le prendre, puisque l'on court l'instruire de ce qui se passe : il reviendrait armé, & n'en produirait que plus d'effet.

C'est en donnant les dessins des vrais Costumes que nous répondrons successivement à plusieurs remarques qui nous restent à faire, & pour le moment, nous nous contenterons de dire un mot du Temple de Diane. Il n'était ni doré, ni azuré, mais rustique : dans le fond s'élevait l'Autel dont le cintre était garni des têtes & des ossemens des Grecs qui y avaient été immolés. Ces têtes & ces ossemens auraient pu déplaire, mais ne pouvait-on pas y substituer des dépouilles, telles que des armures, des casques, des boucliers &c. . . . . Ces dépouilles & le ton sauvage du reste de l'édifice auraient répandu une couleur plus sombre sur l'Acte entier, qui par cette seule attention n'en serait devenu que plus intéressant. C'est la réunion de tous les moyens qui produit les grands effets, & la moindre négligence les diminue, ou les détruit.

Nous avons vu avec plaisir que l'on n'a point cherché à introduire dans cet Opéra des Ballets & des Fêtes inutiles, mais en même-tems, nous croyons que l'on n'aurait pas dû en retrancher le Spectacle qui est attaché au sujet. Pourquoi Oreste vient-il en Tauride ? Pour enlever la Statue de Diane, tel est l'ordre des Dieux ; il doit le remplir, & emporter cette Statue avec d'autant plus de pompe, qu'il a retrouvé sa sœur, qu'il a sacrifié le tyran, & qu'il est suivi des compagnes de la Prêtresse, qui depuis long-tems soupiraient comme elle après leur patrie.

Pour en revenir aux effets, Aristote dit avec raison que lorsque le Poète a composé sa Fable, ou qu'il écrit, il doit se mettre à la place du Spectateur : voyant alors son Ouvrage dans le plus grand jour, & comme s'il était témoin de ce qui se fait, il sentira mieux ce qui convient, ou ce qui ne convient pas. Il faut encore, autant qu'il est possible, qu'il soit Acteur en composant. L'expression de celui qui est dans l'action est toujours plus persuasive : on s'agite avec celui qui est agité, on souffre, on s'irrite avec celui qui souffre, qui est irrité ! C'est pour cela que la Poésie demande une imagination vive, ou une ame susceptible de fureur. L'une peint fortement, l'autre sent de même. En adoptant cette manière, l'Auteur puisera ses couleurs dans la vérité, & ses personnages seront

toujours ce qu'ils doivent être. Ecoutons M. Racine, & nous verrons que c'est un des points les plus essentiels dans un Ouvrage dramatique.

IMITATION DES MŒURS.

» Les peintres qui ne parlent qu'aux yeux, ne peuvent nous faire reconnaître les personnes dont ils imitent la ressemblance que par les traits de leurs visages, & par leurs habillemens : c'est par-là qu'ils nous apprennent leur âge, leur sexe, leur condition, leur pays, leur siècle, & qu'ils nous font même quelquefois entrevoir leurs passions. Les Poètes qui parlent à l'esprit, doivent nous les faire connaître à fond par leur manière d'agir, c'est-à-dire, par leurs mœurs, & nous en montrer une vraisemblance entière en imitant la nature, ce grand modèle qu'Horace leur recommande toujours d'avoir devant les yeux.

Respicere exemplar vitæ, morumque jubebo
Doctum imitatorem & veras hinc ducere voces.

On distingue les mœurs particulières des générales : les particulières sont celles qui sont propres à chacun de nous en particulier, & que nous tenons du tempérament ; ou de l'éducation. Les générales sont celles que nous donnent communément l'âge, le sexe, la condition, le pays & le siècle.

L'imitation des mœurs particulières ne demande

pas de longues réflexions : les personnages que le Poète introduit, ou sont connus, ou ne le sont pas. Il est le maître des mœurs des derniers, pourvu qu'il leur conserve jusqu'à la fin celles qu'ils leur a données d'abord, sans quoi il pécherait contre la vraisemblance, de même qu'il pécherait contre la vérité s'il donnait à ceux qui sont connus, des mœurs différentes de celles que tout le monde sait qu'ils ont eues. Les Auteurs des Romans, qui ont le privilége de ne suivre aucune règle, ne font nulle attention à celles-ci, & donnent les mœurs françaises également à tous les Héros anciens & modernes. Les Poètes ont plus de respect pour la vérité, parce qu'on ne peut la violer sans dessein; & que la faute d'un Auteur qui s'en écarte est aussi visible que celle d'un Peintre qui ne rend aucuns des traits de la personne qu'il a voulu peindre.

Les Poètes ont souvent péché en ne soutenant pas jusqu'au bout les mœurs qu'ils avaient données à leurs personnages; c'est une faute qu'Aristote reproche avec raison à Euripide dans son *Oreste* & dans son *Iphigénie en Aulide*. Dans la première, Ménelas qui arrive lorsque l'on va condamner à la mort le Prince son neveu, paraît plein de courage & prêt à le soutenir; mais bientôt démentant ce premier caractère, il parle en homme timide, & abandonne Oreste. Iphigénie

allant à l'Autel avec joie, & regardant la mort comme le salut de la patrie, n'est plus cette même Iphigénie qui un moment auparavant s'était jettée aux genoux de son père pour lui demander la vie. Des changemens si prompts sont contraires à la nature, parce que le cœur ne change pas en un moment. On ne doit pas s'attendre que la Rodogune de Corneille, Princesse qui, par son caractère vertueux, sert de contraste à Cléopâtre, propose aux deux frères l'assassinat de leur mère: Corneille s'efforce envain de la justifier, en avouant que quand même elle serait condamnable, elle mériterait grace par l'embarras dans lequel elle jette ces deux Princes, & par le trouble qu'elle produit; il n'est point de beauté contre la vraisemblance, & une pareille proposition ne peut sortir de la bouche d'une personne estimable. L'Auteur d'*Athalie* a bien senti qu'il démentirait le caractère de cette Reine, s'il la rendait susceptible de compassion: la première vue de Joas excite en elle ce sentiment; mais à peine s'en apperçoit-elle, qu'elle se hâte de l'étouffer.

> La douceur de sa voix, son enfance, son âge,
> Font insensiblement à mon inimitié
> Succéder.... Je serais sensible à la pitié!

Ce reproche qu'elle se fait la rend à elle-même.

Au dernier Acte de *Britannicus*, Néron ne

paraît plus ce qu'il était au commencement de la Pièce, quand son nouvel amour lui fait craindre

> Octavie, Agrippine, Burrhus,
> Sénèque, Rome entière & trois ans de vertus.

Il consentait alors à voir sa mère, il répondait à ses plaintes, la contentait en apparence, & se laissait attendrir par les remontrances de Burrhus. Au dernier Acte, il quitte Agrippine qu'il a malheureusement rencontrée, sans répondre à ses reproches, sans daigner se justifier. Quand il sort, en disant : *Narcisse, suivez-moi*, il fait voir qu'il n'écoute plus ni remontrances, ni remords, & qu'il s'est entièrement livré à l'affreux Ministre de ses désirs. Mais ce changement a été préparé dès le commencement de la Pièce, ou plutôt, Néron n'est point changé, il cesse seulement de se déguiser. Il avait voulu jusques-là cacher la noirceur de son caractère, tromper sa mère & son Gouverneur ; mais après la trahison qu'il vient de commettre, il n'a plus rien à ménager, & ce crime a ouvert le passage à tous les autres crimes dont il renfermait en lui les semences.

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'imitation des mœurs particulières : celle des mœurs générales fournit plus de réflexions, & je commence, avant que d'y entrer, par établir deux principes qui serviront de réponse à plusieurs questions qu'elles feront naître.

1°. On ne peut imiter que les objets connus. Les Poètes anciens n'ont pu représenter que les mœurs de leur tems. Ceux qui aujourd'hui trouvent ces mœurs grossières, ne doivent pas, pour cela, moins estimer les Poètes qui n'avaient pas d'autres objets devant les yeux.

2°. Quand les Poètes connaissent des défauts dans les objets qu'ils imitent, ils peuvent les adoucir, pourvu qu'ils ne perdent pas la ressemblance. Ils le doivent même suivant la première règle de leur art, qui est de plaire.

Le premier de ces principes est incontestable, & le second ne l'est pas moins, en ne l'appliquant qu'aux imitations nobles & sérieuses, ne prétendant pas parler de celles de la Comédie qui suit d'autres principes, parce que son objet est de montrer le ridicule des hommes.

MŒURS DE L'AGE.

Ces deux principes établis, je commence par la différence que l'âge apporte à nos mœurs ; & comme celles de l'âge viril sont les mœurs ordinaires, je n'ai à parler ici que de celles de l'enfance & de la vieillesse.

Les mœurs de l'enfance trouvent rarement place dans les Ouvrages sérieux. Les Anciens aimaient cependant à voir sur le Théâtre des enfans qui, même sans proférer une seule parole, les atten-

drissaient par leur seule présence. Iphigénie en se jettant aux genoux de son père, excite le petit Oreste à joindre ses larmes aux siennes. Ajax, avant de se tuer, prend son fils entre ses bras, & lui fait des adieux où règnent la tendresse & le désespoir. Quel spectacle tragique de voir Œdipe qui, après s'être creyé les yeux, paraît sur le Théâtre avec ses enfans qu'il cherche pour les embrasser, & Créon contraint de les lui arracher. Je ne sais par quelle timidité nos Poètes craignent ordinairement d'orner notre Théâtre de ces Acteurs muets dont la seule vue augmente le trouble & la compassion ? La Scène dans laquelle Andromaque prête à mourir, recommande son fils à sa Confidente, ne serait-elle pas plus touchante si ce fils y était présent, & qu'Andromaque lui dît en le serrant entre ses bras, & le baignant de ses larmes :

O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mère !

Ce même Astyanax produit un effet admirable dans la *Troade* de Sénèque le Tragique, quand sa mère l'appellant du tombeau où elle l'a caché, s'écrie :

Huc è latebris procede tuis
Flebile matris furtum miseræ !

Lui ordonne de se jetter aux pieds d'Ulysse, d'oublier Hector & ses ayeux ; & s'il est encore

trop jeune pour sentir ses malheurs, d'imiter du moins les pleurs de sa mère.

Si tua nondum funera sentis,
Matris fletus imitare tua.

Les Anciens font aussi quelquefois parler des enfans dans leurs Tragédies, mais toujours en peu de mots, & pour exprimer leur crainte, ou leur douleur, sentimens conformes à cet âge. Les enfans d'Alceste mourante l'environnent, & dans le moment qu'elle rend les derniers soupirs, l'un d'eux s'abandonne aux pleurs en montrant à son père ce visage dont la mort s'est emparée. Joas dans *Athalie*, dit des choses plus relevées, mais qui ne passent point la portée de son âge. Il a été élevé dans le Temple, & par des Prêtres. L'Histoire Sainte dont il est rempli, lui fournit ses réponses ; & quand aux offres de la Reine qui lui propose de le mener dans son Palais, de lui montrer sa gloire, & de l'adopter pour son fils, il répond : *quel père je quitterais !* & ajoute avec embarras : *pour quelle mère !* On reconnaît avec plaisir la naïveté d'un âge dont Boileau dit si bien :

Tout plaît dans un enfant dont la langue sans fard
A peine du filet encor débarassée
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.

L'âge qui suit l'enfance est trop imprudent pour fournir de nobles imitations, & la nature n'est

pas assez gracieuse dans la vieillesse, pour être exactement imitée. Il faut nécessairement la peindre du beau côté. Un vieillard amoureux est aussi ridicule dans l'imitation poëtique que dans la vérité. Lorsque le Grand-Visir dans *Bajazet*, parle d'épouser Athalide, il écarte de lui le soupçon de l'amour :

> Voudrais-tu qu'à mon âge,
> Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
> Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans,
> Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens ?

Il est vrai que Mithridate *cache ses cheveux blancs sous trente diadêmes ;* mais il traîne après lui une passion dont il rougit. Il avoue qu'au lieu de s'armer contre les poisons, il eût dû plutôt :

> Ne point laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
> Un cœur déja glacé par le froid des années.

Il s'accuse le premier de sa faiblesse.

> Un cœur nourri de sang & de guerre affamé,
> Malgré le faix des ans & du sort qui l'opprime,
> Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime.

Et c'est en s'accusant lui-même qu'il mérite qu'on le plaigne & qu'on l'excuse.

MŒURS DU SEXE.

Puisque la faiblesse de l'âge rend nos mœurs moins vigoureuses dans la vieillesse, la faiblesse

du sexe doit aussi rendre celles des femmes moins parfaites : la délicatesse de leurs fibres & la frivole éducation qu'on leur donne, causent en elles une mollesse qui les rend moins propres à soutenir les inclinations fortes & égales. C'est apparemment ce qu'a entendu Aristote quand il ose avancer comme un principe certain, *qu'elles sont communément plutôt mauvaises que bonnes.* On peut interpréter favorablement la pensée de ce Philosophe, & ne pas croire qu'il ait voulu dire que les femmes sont communément plus portées au vice qu'à la vertu.

Il est vrai qu'on a remarqué qu'Euripide en avait introduit sur le Théâtre, plus de criminelles que de vertueuses, qu'il affecte d'orner ses Tragédies de plusieurs invectives contre elles, & que ce fut cet acharnement qui lui fit donner le titre d'ennemi des femmes : ce titre cependant ne prouve pas sa haine véritable, puisqu'au rapport d'Athénée, il n'était leur ennemi que sur le Théâtre. Sophocle les a plus épargnées ; mais elles n'en seront pas plus contentes lorsqu'on lui fait répondre à quelqu'un qui lui en demandait la raison : *je les représente telles qu'elles doivent être, & Euripide les représente telles qu'elles sont.* Elles seront encore moins contentes d'Aristophane qui, même dans la Comédie où il leur livre Euripide pour être jugé par elles, les noircit des accusations les plus

plus atroces. Il faut avouer que les Poètes de tous les tems & de toutes les nations semblent s'être réunis contre elles, & notre Théâtre ne leur est pas plus favorable que celui de la Grèce.

Elles pourront répondre que les hommes les ont attaquées d'autant plus lâchement, qu'elles ne peuvent se défendre : que cependant Euripide, leur plus cruel ennemi, doit une de ses belles Pièces à *Alceste* la gloire de leur sexe ; que si l'on veut examiner à la rigueur les hommes qui paraissent sur le Théâtre, le nombre des vicieux l'emportera sur le nombre des vertueux, & que les *Burrhus* sont encore plus rares que les *Pénélopes* ; qu'enfin, quelqu'injurieux que soient les portraits que les hommes ont faits d'elles, elles sont le plus grand ornement de leurs Ouvrages. Il semble en effet qu'on ne puisse s'en passer, & je ne connais de Tragédie intéressante sans personnage de femme, que le *Philoctète* de Sophocle. Les Poètes épiques ont été jusqu'à les faire paraître dans les combats ; mais quoique l'Histoire ait rendu quelques femmes célèbres dans les armes, Homère a coutume de les renvoyer à leurs fuseaux.

On en a vu aussi qui se sont distinguées dans les Sciences, ce qui n'empêche pas qu'Euripide n'ait péché contre la vraisemblance en leur faisant

débiter souvent des discours dignes de Socrate. Les savantes, comme les guerrières, ne doivent paraître ni dans les Poëmes épiques, ni dans les Tragédies, parce qu'on peut toujours leur dire ce que Jupiter dit à Vénus, en souriant de la blessure qu'elle avait reçue de Diomède.

> Contentez-vous des jeux, des ris & des appas,
> Presidez aux amours & laissez les combats.

MŒURS DE LA CONDITION.

Relativement aux mœurs propres à chaque condition, on conçoit aisément que la noblesse, ou la bassesse des sentimens dépend de la noblesse, ou de la bassesse de la naissance, à cause de la différence de l'éducation. Un Esclave parle en Esclave, un Roi parle en Roi. Euripide s'est encore écarté de cette règle, quand il fait prononcer par la Nourrice de Phèdre des raisonnemens philosophiques qui étant étrangers dans la bouche d'une femme, le sont encore plus dans celle d'une nourrice. C'est avec plus de vraisemblance que le Poète Français lui fait débiter une morale fausse & triviale sur le pouvoir de l'amour, & la rend coupable de l'horrible calomnie qui perd Hippolyte. Cela n'étonne pas dans une femme à qui la naissance n'a donné que des inclinations basses & serviles. Narcisse, né dans l'esclavage, est un digne Ministre des passions de Néron : la perfidie & la

lâche complaiſance ſont des mœurs convenables à un homme ſorti des fers.

MŒURS DES PAYS.

Si nos mœurs dépendent du ſexe, de l'âge, de la condition, elles dépendent auſſi de l'air que nous reſpirons ; & lorſqu'un caractère eſt reconnu pour le caractère commun d'une nation, les Poètes doivent s'y conformer. On a eu droit de railler Campiſtron, moins comme Plagiaire de deux vers de Britannicus, que pour le mauvais uſage qu'il fit de ſon vol en mettant ces deux vers dans la bouche d'Alcibiade.

> Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
> D'un Grec qui ne ſait pas farder la vérité.

Burrhus avait raiſon de dire à Agrippine :

> Je répondrai, Madame, avec la liberté
> D'un ſoldat qui ſait mal farder la vérité.

Un Soldat, & un Soldat Romain, n'eſt point fait aux détours du menſonge, & parle à la Cour comme dans le Camp; mais un Grec, & l'un des principaux d'une nation qui a mérité l'épithète de menteuſe, *Græcia mendax*, peut-il ſe prévaloir de ſa patrie ?

L'extrait de cette diſſertation & ceux que nous donnerons dans la ſuite, ne ſeront peut-être pas du goût de tous nos Lecteurs; mais nous les prions

de considérer que nous travaillons pour les gens de Lettres comme pour les amateurs, & qu'en présentant ces faits historiques, nous devons donner un précis des objets qui concernent l'Art dramatique. Nous en avons fait la promesse, & nous la remplirons, en observant seulement de ne jetter qu'un coup-d'œil rapide sur les Ouvrages didactiques, dont nous n'offririons que la substance.

HOMÈRE.

Nous avons dit que nos Anciens ont puisé dans ses Ecrits la première idée des Pièces dramatiques, & nous aurions donné plutôt l'article qui le concerne, si nous n'avions craint d'altérer l'ordre des faits que nous avions à citer. Le père du Théâtre doit occuper une place dans cette Histoire, & nous terminerons notre Volume par les détails qu'Hérodote d'Halicarnasse nous a laissés sur la naissance & sur la vie de cet homme illustre qui a existé 168 ans après la guerre de Troye. Voici de quelle manière il en parle.

Alors que l'on fonda Cume, Ville d'Eolie, il y aborda des gens de toutes les nations, & particulièrement beaucoup d'habitans de Magnésie, contrée de la Thessalie. Du nombre de ces derniers était Mélanope à qui son père Ithagène avait laissé une fortune honnête. Fixé dans cette nouvelle demeure, il y épousa la fille d'Omyrétès,

que la mort lui enleva peu d'années apès son mariage : lui-même ne survécut pas long-tems à cette perte, & en mourant, il pria son ami Cléanax de veiller sur Crithéis, l'unique enfant qu'il avait eu de sa femme. Crithéis grandit, se laissa séduire, devint grosse, & ne put cacher cet accident à son Tuteur qui, après l'avoir accablée des reproches les plus amers, prit le parti de la dérober à la honte publique. Dans ce tems-là même, la colonie de Cume faisait construire dans le Golphe une autre Ville que Théfée, l'un des premiers Thessaliens qui était abordé dans le pays, appella Smyrne, du nom de sa femme dont il voulait éternifer la mémoire. Cléanax y conduisit secrettement Crithéis qui un jour étant sortie des remparts pour assister à une fête que l'on devait célébrer dans la campagne, fut prise des douleurs de l'enfantement, sur les bords du fleuve Mélèthe, & y accoucha d'Homère que, par cette raison, elle nomma Mélésigènes. Sans secours & sans bien, Crithéis nourrit son fils du travail de ses mains, & à mesure que ses facultés se développèrent, elle mit tout en œuvre pour lui donner une sorte d'éducation. Phémius enseignait à Smyrne les Belles-Lettres & la Musique, ses Disciples le payaient avec de la laine, il fallait la travailler, & Phémius en chargea Crithéis dont l'industrie & la propreté le séduisirent bientôt au

point qu'il lui propoſa de l'épouſer, & d'adopter Méléſigènes dans lequel il avait découvert les diſpoſitions les plus heureuſes. Crithéis y conſentit, Méléſigènes fit les progrès les plus rapides, ferma les yeux de ſa mère, & Maître de l'Ecole à la mort de Phémius qui lui légua tout ce qu'il poſſédait, il réunit les ſuffrages, non-ſeulement de ſes concitoyens, mais encore de tous les étrangers que le commerce attirait à Smyrne. Parmi ceux-ci ſe trouva un nommé *Mentès* qui de Pilote était devenu aſſez riche pour acheter un bâtiment ſur lequel il tranſportait des bleds : né avec de l'eſprit qu'il avait cultivé par un peu de lecture, il ſut diſtinguer le mérite de Méléſigènes, lui propoſa de l'emmener, & l'aſſura qu'il n'épargnerait rien pour ſon avancement. Méléſigènes accepta d'autant plus volontiers qu'il avait déja conçu le projet de ſes Ouvrages, & qu'il ſentait la néceſſité de connaître parfaitement les mœurs & les coutumes des différentes contrées de la Terre : auſſi chaque fois qu'il relâchait quelque part, s'informait-il ſoigneuſement de tout ce qu'il pouvait y avoir de remarquable, & vraiſemblablement il avait laiſſé un Journal de ſes voyages, qui n'eſt point parvenu juſqu'à nous.

Après avoir parcouru les côtes de l'Eſpagne & de la Toſcane, il aborda à Ithaque, où il fut ſi violemment incommodé d'une maladie ſur les

yeux qu'il avait déja très-faibles, que *Mentès*, appellé à Leucade pour des affaires qu'il ne pouvait remettre, fut obligé de le laisser chez *Mentor* son ami particulier. Distingué par ses connaissances & par la manière dont il exerçait l'hospitalité, *Mentor* eut le plus grand soin de Mélésigènes, parvint à le guérir, & le remit dans les mains de *Mentès* qui le conduisit à Colophon où il perdit absolument la vue. Hérodote ne dit point par quel nouveau malheur il y fut séparé de son compagnon, & il ajoute seulement que tout aveugle qu'il était, il prit le parti de se rendre à Smyrne où il se livra tout entier à la Poésie. Dans la suite, se voyant privé du nécessaire, il résolut de passer à Cume, traversa les prairies qui bordent le fleuve Hermus, & arriva dans un endroit qu'on appelle le *Nouveau Mur*, colonie des habitans de la Ville que nous venons de nommer. Mélésigènes s'y arrêta à la porte d'un Corroyeur, & y récita des vers en priant qu'on lui donnât quelque secours. Soit que ce Corroyeur fût charmé de l'entendre, soit que son état lui inspirât de la compassion, il le fit entrer dans sa boutique avec ceux qui s'étaient rassemblés pour l'écouter, & Mélésigènes leur fit part de ses Poésies qui consistaient alors dans l'expédition d'Amphiaraüs contre Thèbes, & dans quelques Hymnes en l'honneur des Dieux. Tous ses Auditeurs en furent enchantés, & pendant

quelque-tems, Mélésigènes continua de se rendre au *Nouveau Mur* où le récit de ses Ouvrages fournissait à sa subsistance. On y voyait encore du tems d'Hérodote l'endroit où il s'asseyait pour les débiter ; les habitans l'avaient en vénération, & le peuple y faisait remarquer un arbre qui, suivant la tradition, avait commencé à croître du moment où ce Poète y était arrivé. Comme il y gagnait à peine dequoi vivre, il prit le parti d'aller jusqu'à Cume dont les habitans devinrent bientôt ses admirateurs. Encouragé par les éloges qu'il en recevait, il leur proposa de rendre leur Ville célèbre, si l'on voulait assurer sa subsistance sur le trésor public. On lui promit d'appuyer sa requête dans le Sénat; il y fut admis, & y plaida sa cause: un des Membres représenta que si une fois la Ville consentait à nourrir les aveugles, elle serait bientôt chargée d'une foule de gens inutiles ; cet avis entraîna le refus des autres Sénateurs, & de ce moment, Mélésigènes prit le nom d'Homère, du mot ομηρυς dont les habitans de Cume se servaient pour désigner les aveugles.

Hei mihi quam fatum dat Jupiter almus iniquum !
Infanti mihi &c. . . . .

Il quitta cette Ville ingrate en souhaitant que jamais il ne s'y trouvât un Poète qui prît soin de la célébrer, & se rendit à Phocée en Ionie où

il continua ſon métier ordinaire. A peine y était-il arrivé, qu'un nommé Theſtoridès qui tenait une Ecole d'enfans, fut frappé de ſon génie, & lui propoſa de lui fournir de quoi vivre, à condition qu'il lui permettrait de copier les vers qu'il récitait & ceux qu'il ferait par la ſuite. Homère qui manquait du néceſſaire, accepta cette propoſition, & ce fut alors qu'il compoſa ſa *petite Illiade* qui commence par ces vers :

Tojam & Dardaniam canto, quæ mater equorum,
Quæ Danaïs mavorte ſatis mala plurima vexit.

Les Phocéens aſſurent qu'il y fit auſſi la *Phocéide* : quoiqu'il en ſoit, Theſtoridès ne fut pas plutôt le poſſeſſeur de ſes Ouvrages pour leſquels il lui avait ſervi de Scribe, qu'il conçut le projet d'aller les vendre pour ſon compte, & qu'il prit beaucoup moins de ſoin d'Homère qui lui adreſſa le Diſtique ſuivant :

Theſtoride, ex multis mortalibus abdita quæ ſunt,
Mens habet in primis cæcos humana receſſus.

Inſenſible à ce reproche, l'ingrat ſe retira dans l'Iſle de Chio, y éleva une Ecole, y donna les vers d'Homère pour les ſiens, & y gagna en peu de tems une fortune conſidérable. Inſtruit de ce qui ſe paſſait, Homère eut envie de ſe rendre vers Theſtoridès, & s'embarqua pour Erithrée où il aborda quelques jours après. Il y trouva des

Pêcheurs qui faisaient voile pour Chio, & malgré ses prières, ils refusèrent de le recevoir sur leur bord. Mais ils ne furent pas plutôt en haute mer qu'un vent contraire les obligea de revenir sur leurs pas. » *O Etrangers ! leur dit Homère, vous avez été forcés de rétrograder ; admettez-moi dans votre barque, & j'ose vous promettre une navigation favorable.* Les Pêcheurs y consentirent, arrivèrent heureusement, & se croyant quittes avec le malheureux qu'ils avaient transporté, ils l'abandonnèrent sur le rivage où il passa la nuit. Au point du jour, il se mit en chemin, & attaqué par des chiens qui gardaient un troupeau de chèvres, il allait en être dévoré si le Berger Glaucus ne fût venu à son secours. Touché de voir un aveugle égaré dans ces déserts, il le conduisit dans sa cabanne, le fit souper avec lui, & le lendemain courut informer son Maître qu'il avait donné azyle à un Etranger qui par son esprit & par le récit qu'il lui avait fait de ses malheurs, lui avait paru devoir être un homme fort extraordinaire. Le Maître voulut s'en convaincre par lui-même & n'eut pas plutôt entendu parler Homère, qu'il lui proposa de se charger de l'éducation de ses enfans, Homère s'en acquita avec le plus grand succès, composa différens Ouvrages qui augmentèrent sa réputation, & fit déserter Thestoridès qui ne crut pas devoir rester plus long-tems dans

une Ville dont ce Poète habitait les environs. Bientôt après, Homère obtint de son Maître la liberté d'aller à Chio, il y établit une Ecole, y prit une femme dont il eut deux filles, & fit son unique occupation de la Poésie. Son premier soin fut de célébrer ceux qui lui avaient rendu quelques services, & le moins oublié fut *Mentor* auquel il avait eu, à Itaque, l'obligation de recouvrer la vue; il en fit un des personnages de son Odyssée dans laquelle il le suppose l'ami & le compagnon d'Ulysse; en un mot, il avait une si grande idée de ses mœurs & de sa probité, qu'il a donné le nom de *Mentor* à Minerve, lorsqu'il a voulu la représenter sous une forme humaine. *Phémius* qui lui avait servi de Maître & de père, *Mentes* son compagnon de voyage, ont obtenu les tributs de sa reconnaissance, & il n'est pas jusqu'au *Corroyeur Tychius* dont il n'ait fait une mention honorable.

D'après la célébrité qu'il acquérait de plus en plus, ses amis lui conseillèrent de voyager en Grèce, mais avant de partir, il crut devoir s'y faire connaître, en insérant dans sa *grande. Illiade* & dans son *Odyssée* des morceaux en l'honneur des principales Villes de ce Pays, après quoi il se rendit à Samos. Il y arriva dans le moment où les Habitans célébraient les *Apathuries*. Un Samien qui l'avait vu à Chio, le reconnut, répandit ce

qu'il en ſavait, & piqua la curioſité de ſes concitoyens au nom deſquels il vint le prier d'aſſiſter à la Fête. Homère s'y laiſſa conduire, y fut entouré d'une foule d'admirateurs & paſſa l'hiver à Samos où ſes vers qu'il continuait de réciter, lui procurèrent les bienfaits de tous les Grands. Au retour de la belle ſaiſon, il voulut paſſer à Athènes, & le bâtiment qui le portait ayant été obligé de toucher l'Iſle d'Io, il y fut attaqué d'une maladie qui termina ſes jours. Ses compagnons de voyage & les Habitans de la Ville qui, juſqu'au moment de ſa mort, étaient venus jouir des charmes de ſa converſation, l'enterrèrent ſur le rivage & lui rendirent les plus grands honneurs. Dans la ſuite, les Citoyens de cette même Ville dans laquelle ſes ouvrages exiſtaient, gravèrent l'Epitaphe ſuivante ſur le Tombeau qu'ils lui avaient élevé.

Condit humus caput hæc ſacrum, qui verſibus arma
Fortia divinis Heroum ornavit Homerum.

Comment un homme de ce génie a-t-il pu languir & mourir dans la pauvreté? On écoutait ſes vers, on les admirait & on le laiſſait dans la misère la plus affreuſe. Theſtoridès lui vole ſes Ouvrages & s'enrichit : Homère continue de les réciter, & à peine en obtient-il de quoi vivre, à peine eſt-il reçu dans une chaumière lorſqu'il demande à y paſſer la nuit. Le ſiècle qui le vit naître, ne fut

pas digne de le posséder, & ce siècle n'est pas le seul qui ait de semblables reproches à se faire.

Fin du Théâtre des Grecs.

Nota. Nous avons reçu, il y a environ deux mois, une lettre fort honnête à laquelle nous aurions répondu sur-le-champ si nous en avions connu l'Auteur. Nous le remercions & de l'éloge qu'il fait de notre Ouvrage, & des observations qu'il y a jointes sur quelques fautes qui nous sont échapées, soit dans l'impression, soit dans le littéraire, soit dans les faits. L'exactitude avec laquelle nous allons les relever, lui prouvera le cas que nous faisons de ses remarques, & sera pour tous les gens de lettres un garant certain de la liberté que nous leur avons donnée dans notre Préface, de s'expliquer clairement avec nous sur les erreurs qui pourraient se glisser dans une Histoire aussi considérable. Le public a de justes reproches à faire à un Auteur qui ne saisit pas les moyens qu'on lui offre de perfectionner son Ouvrage : cette perfection doit être son but, & son premier mérite est celui de sacrifier son amour-propre à la vérité.

Tome premier, premiere partie, page 156; livre 2. *Passans, allez annoncer aux Lacédémoniens,*

que pour obéir à leurs loix nous sommes tous enterrés en ce lieu.

L'Anonyme voudrait que l'on mît : *que nous sommes morts ici.* Ce sens, dit-il, me paraît plus beau. Ils parlent de leur dévoûment héroïque qui mérite bien mieux d'être annoncé à Sparte, que leur inhumation dans un même Tombeau. Le Traducteur Latin, continue-t-il, l'a entendu comme je viens de l'expliquer.

> *Dic, hospes, Spartæ nos te hic vidisse jacentes*
> *Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.*
>
> CICERO, Lib. I. Tuscul.

Cette interprétation nous paraît en effet plus frappante, & nous n'avons adopté la première que parce qu'elle nous a paru prouver que lorsque plusieurs Grecs périssaient ensemble dans un combat, on ne leur élevait qu'un seul Tombeau. D'ailleurs le mot *enterrés* nous avait paru suffisant, parce qu'il suppose le dévoûment.

Page 182, dit l'Anonyme, on fait deux états distincts de Sparte & de Lacédémone, il est pourtant sûr qu'elles n'en faisaient qu'un.

L'Anonyme a raison, & cette erreur vient de quelques mots répétés ou transposés auxquels on n'a pas fait attention dans l'examen des épreuves : ainsi il faut lire :

De-là ces traits satyriques qui, quoique étran-

gers à la Tragédie, étaient lancés par Eſchyle, Sophocle, Euripide, contre Sparte, (ou Lacédémone.) Sparte que l'on mettait par grace au ſecond degré, & qui après avoir ſouffert avec patience &c. . . . .

Plus bas il faut lire : la puiſſance des Grecs ſe trouvait alors partagée entre Thèbes & Sparte qui trente ans après fut écraſée par ces mêmes Athéniens qui reprirent le deſſus, mais dont l'autorité fut toujours balancée par celle des Thébains juſqu'au moment &c. . . . .

L'Anonyme demande s'il eſt bien certain que Sparte fut en effet écraſée par les Athéniens. J'avais toujours cru, dit-il, que ſes vainqueurs furent Epaminondas & les Thébains aux journées de Leuctres & de Mantinée : nous convenons de cette victoire, mais elle avait été précédée d'une autre remportée par les Athéniens qui, avec le ſecours des Perſes dont on s'était ſervi pour les abbattre, étaient parvenus à reprendre le deſſus, & avaient affranchi les Grecs de l'eſclavage des Spartiates.

Page 114, ligne 21. *Celles qui refuſaient d'aſſiſter à cette cérémonie :* Lucien, & non pas Lucius, (faute d'impreſſion.) Lucien dit : *celles qui ne voulaient pas ſe laiſſer raſer* : on ne pouvait y être admis ſans cette condition, & *refuſer d'y aſſiſter*, ou *ne pas ſe laiſſer raſer*, nous a paru la même

chose. Ligne 28, *un pannier d'osier*, Lucien dit: *une tête* qu'il assure avoir vue. *Et caput ipsum vidi papyro effigiatum*, selon le Traducteur Latin: il faut donc supposer que cette tête était renfermée dans le pannier ou le petit vaisseau dont parle St. Cyrille; il n'en est question ni dans les Mémoires de Littérature, ni dans l'Encyclopédie, d'après lesquels nous avons rapporté ce fait.

Seconde partie, page 197, ligne 4 & 5. *Sortir de danse*, ou *danser hors de cadence.* Scapula dit dans son *Lexique : quasi extra salto, seu saltationes, in sacris ritibus solum usitatas, foras efferre :* c'est-à-dire, danser dehors ou en présence des profanes, les danses usitées seulement dans les mystères. Cette explication paraît plus claire à l'anonyme, & nous sommes de son avis.

Page 203, où nous parlons de la danse des *noces*, nous promettons de rapporter en entier celle qui est décrite dans le festin de Xénophon, l'Anonyme est fâché que nous en ayons supprimé la dernière phrase, & la voici. » Enfin les convives les voyant ainsi embrassés, & sortant comme pour aller se mettre au lit, ceux qui n'avaient point de femmes, jurèrent de se marier, & ceux qui en avaient montèrent à cheval pour aller trouver les leurs «.

C'était, ajoute l'Anonyme, une belle occasion de moraliser, mais ce que nous aurions pu dire, diminuerait

diminuerait-il le nombre des célibataires, & rendrait-il les époux plus constans?

Second volume, premiere partie, page 16. Nous n'avons pas prétendu faire entendre qu'Euripide supprima le Prologue, mais qu'il en retrancha les choses inutiles, qu'il sentit le premier que dans l'exposition, un Acteur ne pouvait annoncer trop-tôt & ce qu'il était & ce qu'il venait faire. Il aima mieux, dit Boileau,

> Qu'il déclinât son nom,
> Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
> Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
> Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.

Page 44, ligne 12. Nous disons, en parlant du Gouverneur d'Oreste. *Il a passé par le Tombeau d'Agamemnon, & il y a trouvé des boucles de cheveux, une brebis noire dont le sang venait d'être répandu.*

C'était, dit l'Anonyme, la coutume d'immoler des brebis noires aux morts, & je ne vois pas comment, en ajoutant cette circonstance, Euripide jette du ridicule sur ses rivaux.

Nous répondrons à cela que ce n'est point sur cette brebis que tombe la critique, mais sur les cheveux que dans la suite de la Scène, le vieillard rapproche de ceux d'Electre pour connaître

à la couleur, s'ils sont effectivement de son frère. On doit sentir qu'Euripide ne fait faire cet examen que pour plaisanter ses rivaux.

Page 18. Les éloges que l'on donne à la Scène d'Oreste & d'Iphigénie, reprend l'Anonyme, sont d'autant plus mérités, que l'Auteur a su faire un Dialogue très-naturel quoique coupé par 76 répliques de suite, toutes d'un seul vers. Je n'ai encore rien vu qui m'explique cette singularité : viendrait-elle de la déclamation des Grecs, de cette mélopée dont on parle tant, & dont nous n'avons que des idées vagues ?

Aristote & les Auteurs que nous avons consultés, ne disent rien de cette manière de dialoguer : nous la croyons purement de l'invention des Poètes, & son succès tenait à l'art qu'ils y mettaient. Cependant lorsque ce Dialogue était très-vif, ordinairement, comme nous l'avons dit, il était accompagné par les instrumens qui y ajoutaient un nouveau charme, & c'est probablement ce qui rendait ces sortes de Scènes très-expressives & très-intéressantes.

Voilà les principales erreurs qu'il nous était important de rectifier, & nous voudrions pouvoir faire usage des différentes observations que l'Anonyme a insérées dans sa lettre sur divers endroits des Tragédies dont nous avons donné les extraits : mais ces observations portent sur les Auteurs

Grecs, & quelque juſtes qu'elles ſoient, nous craindrions que le détail qu'il faudrait en faire ne nous menât trop loin. A l'égard des fautes qui ſont échapées à l'Imprimeur, nous les relevons à la fin de la table : elle ſont devenues très-rares dans les trois dernières livraiſons, parce que nous avons revu nos épreuves pluſieurs fois : chacune de ces épreuves ſera lue & relue avec la même attention.

Relativement à ce que nous diſons de la *Lutte* dans la première partie du premier volume, page 52. Un autre Anonyme nous a fait paſſer le détail ſuivant :

» J'ai l'honneur de vous aſſurer qu'à Arles, Taraſcon, Beaucaire, Avignon, en un mot, dans tout ce canton-là, il eſt d'uſage immémorial & conſtant qu'il y ait des luttes où l'on décerne des prix aux vainqueurs, communément le jour de la fête du Patron du lieu, quelquefois à l'occaſion d'un mariage, de l'arrivée d'un Seigneur...

Les lutteurs ſont nuds, à l'exception d'un caleçon exceſſivement ſerré, qui ne deſcend qu'à la moitié de la cuiſſe. Les loix du combat ſont telles que vous les décrivés pages 50 & 51.... Il vous ſera facile d'avoir des renſeignemens plus ſûrs que je ne pourrais vous les procurer : je n'ai voulu, Meſſieurs, que vous donner une marque du cas que que je fais de vous & de votre Ouvrage &c....

Nous avons reçu cet avis avec reconnaiſſance, & à meſure que nous parlerons d'un Pays, nous tâcherons d'avoir des notions ſur tous ſes genres de Spectacles. Il en eſt de particuliers qui pourront nous échaper, mais peu, & ſi cela nous arrive, le lecteur doit ſe ſouvenir que notre Hiſtoire n'eſt proprement que l'Hiſtoire du Théâtre.

Nous allons actuellement parcourir une nouvelle carrière, & offrir les recherches que nous avons faites ſur tout ce qui concerne les Romains. La matière eſt riche & nous fournira une ſuite de tableaux plus variés que ceux qui ſont renfermés dans nos premières livraiſons.

Fin de la ſeconde Partie du troiſième Volume.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES dans les trois premiers Volumes.

PREMIER VOLUME.

A.

D.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

P.

Fin de la Table du premier Volume.

SECOND VOLUME.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

H.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

Fin de la Table du second Volume.

TROISIÈME VOLUME.

A.

C.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

X.

Fin de la Table des Matières des trois premiers Volumes.

FAUTES oubliées dans l'Errata des trois premières Parties.

Première Partie.

PAGE 25, ligne 7, Dyliens, *lisez* Pyliens.
P. 31, ligne 19, 13e. Elégie, *lisez* 12e.
P. 38, ligne 24, Philopœmès, *lisez* Philopœmen.
P. 56, ligne 3, des Discoboles ou des Sauteurs, *lisez* & des Sauteurs.
P. 60, ligne 13, altères, *lisez* haltères.
P. 71, ligne 8, Antolycus, *lisez* Autolycus.
P. 86, ligne 26, les hommages de l'immortalité, *lisez* honneurs.
P. 87, ligne 14, Thessandre, *lisez* Thersandre.
Idem. ligne 17, dans les travaux de la Grèce, *lisez* de la guerre.
P. 93, ligne 14, tous les ans, *lisez* tous les quatre ans.
P. 98, Ode Isthmique à Xénophon, *lisez* Xénocrate.
P. 99, ligne 17, Micomaque, *lisez* Nicomaque.
P. 114, ligne 11, & 27, Lucius, *lisez* Lucien.
P. 122, ligne 23, Epopten, ou Ephorus, *lisez* Epoptæ, ou Ephori.
P. 124, ligne 25, Plutarque, *lisez* Alcibiade, selon Plutarque & Pausanias.
P. 128, ligne 25, ὕβφις, *lisez* ὕβρις.
P. 131, ligne première, Phalèse, *lisez* Phalère.
P. 134, ligne 2, Thingélion, *lisez* Thargélion.
P. 175, ligne 25, Trivia, *lisez* τριμορφος.

Seconde Partie.

P. 191, ligne 26, Endymiona, *lisez* Endymion.
P. 202, ligne 15, l'hyporchématrie, *lisez* l'hyporchématique.
P. 204, ligne 20, se mit à chanter, *lisez* à danser.
P. 222, ligne 6, palpita, *lisez* pulpita.
P. 238, ligne 11, c'est ainsi que Longin, *lisez* Boileau.
P. 265, ligne 22, Clytemnestre, *lisez* Hypermnestre.
P. 281, ligne 8, le lion de Némée, *lisez* d'Erymanthe.
P. 294, ligne 4, Longin, *lisez* Boileau.

Première Partie du second Volume.

P. 4, ligne 18, comme le dit Horace, *lisez* Boileau.
P. 7, ligne 20, leçons de morale de Sophocle, *lisez* de Socrate.
P. 93, ligne 9, qu'il a promis aux Atrides, *lisez* aux Grecs.
P. 152, ligne 9, Emmius, *lisez* Ennius.
P. 175, ligne 18, Ethna, *lisez* Etna.

ERRATA de la seconde Partie du troisième Volume.

PAGE 245, ligne 19, des victimes, *lisez* les victimes.
P. 259, ligne 14, contemporains, *lisez* contemporain.
P. 276, ligne 5, si un droit vous a garanti, *lisez* si un Dieu vous a garanti.
P. 294, ligne 21, ait osé chassé, *lisez* ait osé chasser.
P. 321, ligne 4, celles qu'ils, *lisez* celles qu'il.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques. 1779.